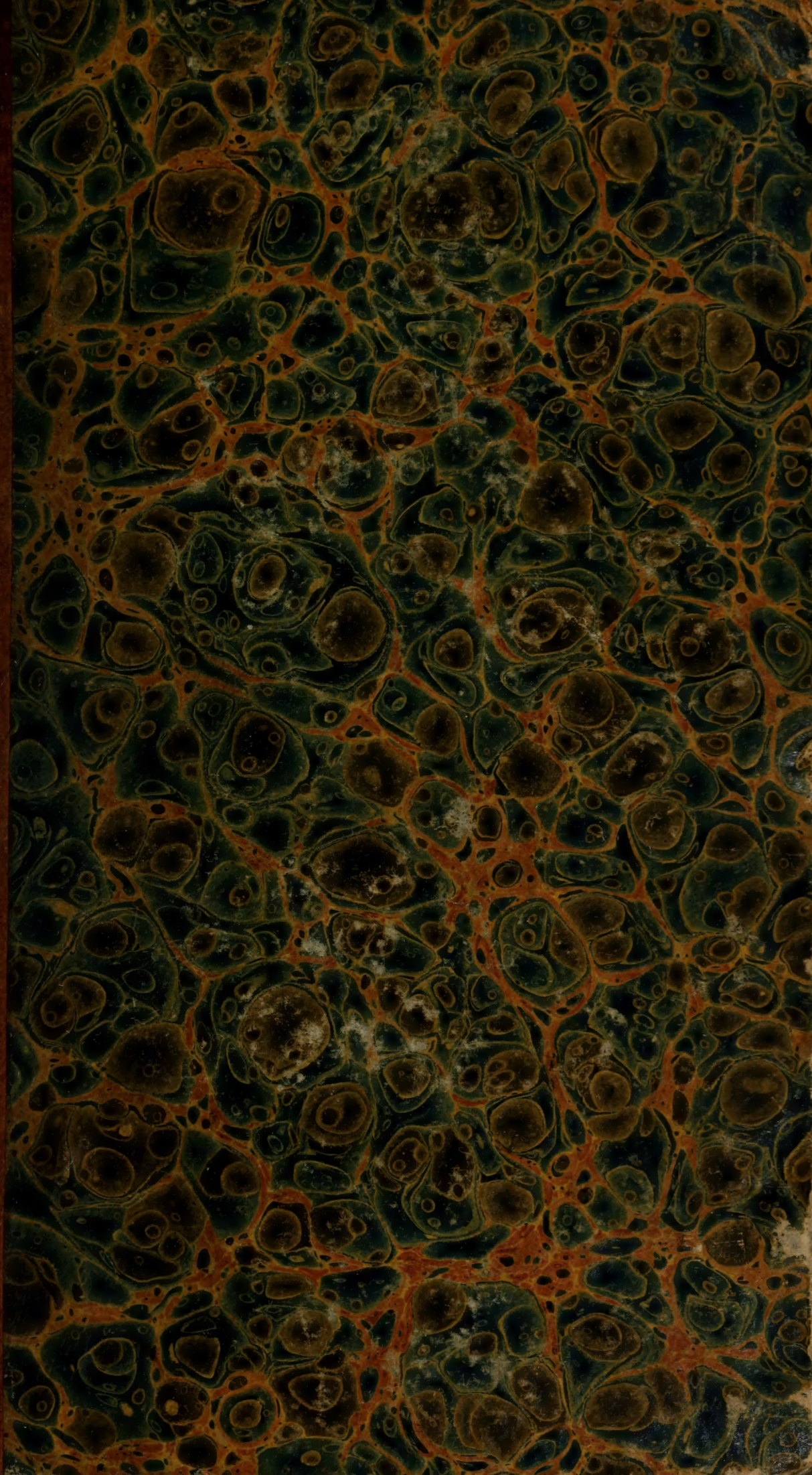


JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
XXV.4
BX
890
.L455
1818
v.8
SMR

SERMONS

DU

P. LENFANT.

TOME VIII.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Se trouve à Paris,

CHEZ MM.

URGUET DE SAINT-OUEN, Neveu de l'Auteur, Propriétaire des Manuscrits, ancien Magistrat, et Secrétaire en chef du Parquet en la Cour de Cassation, rue de l'Odéon, n.° 35.

GRÉGOIRE, ancien Libraire de Madame Elisabeth, quai des Augustins, n.° 37.

GRÉGOIRE, fils, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.

LAURENS, jeune, Libraire, rue du Bouloi, n.° 4.

J. B. SAJOU, Imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

SERMONS

DU

P. LENFANT,

JÉSUITE,

PRÉDICATEUR DU ROI

POUR LE CARÊME.

TOME HUITIÈME.

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Stae Annae, MARIANOPOLI. TRANSFERRED

PARIS,

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,

Rue de la Harpe, n.° 11.

1818.

SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

PASSION DE N. S. J.-C.

Justitia et Pax osculatœ sunt.

La Justice et la Paix se sont réunies. *Ps.* 84.

VOILA, en deux mots, la plus juste idée du mystère que l'Eglise en deuil nous rappelle dans ce grand jour. Voilà le prodige qu'a opéré l'Homme-Dieu dont elle pleure la mort. Voilà l'admirable

effet de sa médiation entre Dieu et les hommes. Dieu conservant tous les droits de sa justice; et les hommes autorisés à espérer toutes les douceurs de sa paix. Dieu entièrement vengé par l'immolation de Jésus-Christ; le Monde par l'immolation de Jésus-Christ à l'abri des vengeances de Dieu. Tous les fléaux de la divine colère d'une part; de l'autre, toute l'étendue de la clémence divine. C'est là ce que nous présente la passion du Sauveur, *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Elle est donc tout ensemble un mystère de terreur et un mystère de confiance. C'est un mystère de terreur, si nous envisageons comment Dieu punit sur Jésus-Christ les péchés des hommes. C'est un mystère de confiance, si nous pen-

sons avec quelle tendresse pour les hommes Jésus-Christ expie leurs péchés. C'est un mystère de terreur : la victime que Dieu frappe nous apprend combien il est redoutable. C'est un mystère de confiance : la victime qui se sacrifie nous montre combien nous devons l'aimer. C'est un mystère de terreur : le bras de Dieu déploye toute sa force. C'est un mystère de confiance : la bonté de Dieu répand tous ses bienfaits. C'est un mystère de terreur : l'Homme-Dieu est accablé sous le poids des iniquités de la Terre. C'est un mystère de confiance : toutes les iniquités de la Terre sont effacées par l'Homme-Dieu. Le péché est rigoureusement puni ; le Pécheur est efficacement pardonné.

O conciliation ineffable de la

justice et de la paix! *Justitia et pax osculatœ sunt.*

Peut-être, mes chers Auditeurs, votre piété exigeroit de moi le récit si connu, mais toujours si intéressant, des souffrances de Jésus-Christ. Je voudrois pouvoir occuper vos esprits, et plus encore vos cœurs de ce détail aussi attendrissant qu'il est instructif. Mais, comment y suffire? Comment réunir et les circonstances de ce grand et douloureux événement, et les leçons qui en résultent? Effrayé par l'immensité et par la sublimité du sujet, ne sachant ni comment en rendre l'énergie, ni comment en borner la morale, je me suis déterminé à vous exposer simplement comment J.-C. concilie la justice et la miséricorde dans ses souffrances. Jésus-Christ épui-

sant sur lui tous les traits de la justice de Dieu qu'il veut venger; Jésus-Christ ouvrant dans lui toutes les sources de la miséricorde divine aux hommes qu'il veut sauver. Tel est, dans Jésus-Christ, le triomphe de l'une et de l'autre.

C'est par la croix que toutes les deux ont triomphé. Rendons hommage à toutes les deux, en nous prosternant aux pieds de la croix. *O Crux! Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Dieu se plaignoit autrefois, par la bouche d'un de ses Prophêtes, de ce qu'il n'étoit personne qui pût s'opposer aux effets de sa justice que les crimes de son Peuple avoient irritée. J'ai cherché quelqu'un, disoit-il, qui se mît entre

moi et la Terre, pour que, soustraite à ma vengeance, la Terre ne fût point immolée sous mes coups, et je ne l'ai pas trouvé. *Quæsivi virum..... qui staret oppositus contra me pro Terrâ, ne dissiparem eam..... et non inveni.* [Ezech. XXII. 30.]. Le voici enfin ce Médiateur puissant que Dieu demande. Et, de la part de ce Médiateur adorable, voilà abondamment tout ce que Dieu pouvoit demander. Eh! que pouvoit exiger la justice de Dieu qu'elle n'aperçoive pas dans la passion de Jésus-Christ? Elle s'exerce sur un Homme-Dieu, voilà donc l'inestimable valeur de la satisfaction, opposée à l'énormité du péché. Elle s'exerce par les divers genres de peines, voilà donc l'universalité de la satisfaction opposée aux divers désordres

du péché. Elle s'exerce publiquement et avec éclat, voilà donc la solennité de la satisfaction opposée au scandale du péché.

Vous le savez, mes chers Auditeurs, et vous devez en conclure spécialement la sagesse infinie de Dieu dans ce mystère; la grandeur de Dieu formoit elle-même un obstacle à la pleine satisfaction de sa justice. Il pouvoit y avoir des Pécheurs sur la Terre; et la Terre ne pouvoit point offrir une réparation suffisante du péché. Les hommes pouvoient désobéir aux ordres de Dieu; et ils ne pouvoient pas appaiser efficacement sa colère. Avec leur bassesse, pouvoit se concilier l'audace de leur révolte; mais qu'étoient-ils pour en effacer le crime par une convenable expiation? Dieu pouvoit sans doute creuser l'abyme qu'il réserve en-

core aux coupables, ils eussent été punis; mais lui-même n'eût pas été satisfait. Et c'est parce qu'il n'aura jamais puni assez ceux qui auront refusé d'avoir part aux satisfactions offertes par Jésus-Christ, que la durée de Dieu même sera la mesure de la durée de leurs châtimens. En payant à sa justice tout ce qu'ils peuvent, ils ne lui payeront jamais tout ce qu'ils lui doivent. La vengeance est bornée par les bornes de ses victimes; la punition d'une créature rebelle est toujours inférieure à l'outrage fait au Créateur; et, lors même qu'il paroît verser sur elle à pleines mains le calice de sa fureur, on peut dire en un sens que ce n'en est qu'une goutte et un écoulement, *Stillabit furor meus.* [II. Par. XXXIV. 25.].

Sur qui donc doivent fondre

ses traits formidables? Quel est celui que Dieu peut frapper en liberté pour les péchés de son Peuple? Qui peut mettre la proportion et l'égalité entre la réparation et l'offense? Cieux et Terre, soyez attentifs! Voici la parfaite conciliation de tous les intérêts. La Terre ne périra pas, et le Ciel sera pleinement vengé.

Jésus-Christ s'est annoncé aux hommes comme Fils de Dieu, et il a prouvé en lui la divinité de sa personne par la divinité de ses œuvres. Or, ce Fils à qui tout appartient par droit d'héritage, par qui Dieu a fait les siécles, qui est la splendeur de sa gloire, et l'image substantielle de son Père, pour qui ce n'est point une usurpation de se dire égal à Dieu: Telle est la victime que Dieu

s'est choisie, et sur laquelle vont tomber tous les coups de ce bras tout-puissant que le péché avoit armé, *Purgationem peccatorum faciens*. [Hebr. 1. 3.].

Aussi, mes chers Auditeurs, est-ce d'abord en cette qualité qu'il se présente. Et, dès les premiers instans qui précèdent le sacrifice que Jésus-Christ va offrir de tout lui-même, il en expose la valeur à son Père, en l'appelant de ce nom, *Pater*! [Math. XXVI. 39. *et suiv.*]. Mon Père! Voilà le frappant début de l'éloquence divine, avec laquelle il vient plaider notre cause au tribunal de la justice suprême. C'étoit dire à Dieu: Vous avez été outragé par les hommes; mais c'est votre Fils qui s'humilie devant vous. Vos droits ont été méconnus par les

hommes; mais c'est votre Fils qui vous sacrifie les siens. Votre volonté a trouvé de la rebellion de la part des hommes; mais elle trouve une soumission entière dans votre Fils. Ces coups terribles qu'ont mérités les hommes, et dont je permets à la nature humaine d'éprouver l'effroi, ne me les épargnez pas; dès que c'est l'ordre de vos desseins, je règle les miens sur les vôtres, *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Et voilà, mes Frères, l'explication de l'insensibilité apparente de Dieu à la prière de Jésus-Christ. C'est précisément parce qu'il s'agit des souffrances de son Fils, que Dieu doit être inexorable, s'il veut être vengé. C'est parce qu'il s'agit d'une satisfaction exacte et rigoureuse, dont a voulu se charger son

Fils, que Dieu n'éloigne pas de lui ce calice dont la vue paroît l'accabler. C'est parce que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'un Ange est député vers lui comme pour lui déclarer de nouveau, au nom du Ciel même, le succès d'une expiation par laquelle Dieu veut être désarmé. Et, s'il refuse de demander efficacement à son Père l'exemption d'un sacrifice que la Justice divine lui ordonne de consommer, c'est qu'il veut lui offrir une réparation qu'elle-même puisse accepter.

Un Dieu victime ! Tel est le spectacle de triomphe qu'il offre au Ciel irrité ; mais quelle instruction ne fait-il point en même temps à la Terre coupable ? Si, sous les ombres du péché dont il veut porter la peine, sans avoir pu en

contracter la tache, s'éclipsent en quelque sorte les rayons de la Divinité même ; si Dieu paroît méconnoître son Fils, dès qu'il voit sur lui l'apparence seule du péché; si ce Fils, le Saint des Saints, est traité avec une sévérité si rigoureuse, dès qu'il représente les Pécheurs; qu'en sera-t-il donc des hommes chargés de leurs crimes personnels, et hors d'état de satisfaire, s'ils ne travaillent pas à s'approprier les satisfactions de Jésus Christ? Oserez-vous dire encore: Le péché n'est rien! Et cependant, il n'y avoit qu'un Dieu qui pût l'effacer. Et cependant, il eût causé la perte de tous les hommes, si un Dieu fait homme n'étoit pas venu les sauver. Et cependant, il n'y avoit sur la Terre ni douleur, ni châtiment, ni obla-

tion, ni sacrifices capables de l'expier. Le péché n'est rien! Et cependant, le Monde enseveli sous les eaux, les villes consumées par la flamme, les hommes dévorés par le glaive n'en avoient point été le remède; il falloit le sang d'un Dieu pour nous laver. Le péché n'est rien! Et cependant, où trouverez-vous dans l'univers entier une caution suffisante pour un seul des vôtres? Ce péché, dont peut-être actuellement votre conscience est souillée, c'est un mal sans ressource, si vous n'en cherchez que parmi les hommes. Tous ensemble ne peuvent rien pour en acquitter la dette. Vous devez, plus que toutes les créatures réunies ne peuvent donner. Le péché n'est rien! Ah! n'adorez donc plus un Dieu souffrant pour

les Pécheurs ; ou connoissez mieux la grandeur des châtimens dûs au péché. Ou Jésus Christ en a trop fait en les expiant par la perte de sa vie ; ou vous ne pouvez en faire trop pour qu'ils ne perdent pas votre ame. Dieu doit-il vous épargner, après que pour vous il n'a pas épargné son Fils ? En est-ce trop de l'Eternité pour la punition du péché des hommes ; dès qu'il en a tant coûté à un Dieu pour leur salut ?

Quelle lumière ces deux mystères répandent mutuellement l'un sur l'autre! On voit mieux pourquoi J.-C. consent à souffrir, en considérant ce que méritoient les coupables ; et on s'étonne moins, de ce que les coupables déterminés à l'être, auront à souffrir, lorsqu'on réfléchit sur les souffrances de Jésus-Christ.

Nous ne connoissons bien la griéveté du péché, que par la dignité du Réparateur. Et comment en remplit-il le titre? Par l'universalité d'une pénitence qui expie en détail tous les désordres du péché. Second caractère des satisfactions que J.-C. offre à la justice de Dieu.

Le principe du péché étant dans le cœur des hommes, il n'y a point, et il ne peut point y avoir de vraie pénitence sans celle du cœur. Aussi, c'est le cœur de Jésus-Christ qui se livre d'abord au torrent d'une douleur plus étendue que cet océan même d'iniquités qui en est l'objet. Jésus-Christ pénètre, d'un seul trait de sa lumière divine, toute l'énormité des crimes qui ont souillé la Terre. C'est la stupidité de l'ido-

lâtrie, c'est l'audace de l'impiété, c'est le sacrilège du parjure, c'est la cruauté de la haine, c'est le brigandage de la cupidité, c'est la brutale fureur des sens. Il rassemble, sous un seul point de vue, la multitude, le déluge des péchés qui ont inondé la Terre, depuis les premiers jours où commença la durée du Monde jusqu'à celui qui en verra la consommation. Les momens qui forment ce long intervalle ne suffiroient pas à en compter les désordres. Ils règnent sur tous les Peuples, ils infectent tous les âges, ils pénètrent dans tous les états, ils corrompent toutes les vertus. Quel objet pour la justice de Dieu! Il est vrai, Chrétiens; mais aussi quel touchant contraste! Comme Jésus-Christ est le Pénitent de tous les siécles et

pour tous les coupables, l'immense capacité de son cœur renferme plus de regrets, plus d'amertumes, plus de douleurs, que n'a pu renfermer de malice le cœur de tous les hommes. Dieu trop justement irrité, que demandez-vous, si c'est un repentir égal à la faute? Eh bien! voyez la contrition d'un Homme-Dieu l'abattre en votre présence, porter à son ame une atteinte mortelle, le couvrir d'une sueur de sang, et le réduire aux défaillances de l'agonie. Si l'audace du péché parut insulter à la majesté de votre trône; pourrez-vous refuser le pardon que sollicitent si vivement auprès de vous les humbles gémissemens d'un Dieu pénitent? Ce n'est point dans lui-même une contrition bornée. Il connoît, ainsi que vous-

mêmes, toutes vos grandeurs. Ce n'est point une contrition partagée; elle s'étend à tous les péchés, parce qu'il n'en est aucun dont il n'apprécie la griéveté. Ce n'est point une contrition forcée; à ces terreurs d'esclave qu'excite plutôt la vue du châtiment que la haine du crime, il oppose la vivacité de cet amour tendre qui voit le plus grand malheur du péché dans le péché même. Ce n'est point une contrition simulée qui prodigue les paroles et qui refuse les œuvres. C'est sa gloire, c'est son sang, c'est sa vie qu'il vous offre. Et voilà, mes Frères, comment il supplée aux défauts, à la foiblesse, à l'insuffisance, à l'inefficacité de votre douleur. Dans lui, c'est une douleur réelle; et vous-mêmes doutez souvent de la

sincérité de la vôtre. C'est une douleur profonde; et, sans pouvoir vous tranquilliser au moins par la réforme de vos mœurs, vous avouez qu'il n'est aucune sensibilité dans la vôtre. C'est une douleur entière; et vous mettez souvent de funestes réserves à l'universalité de la vôtre. C'est une douleur généreuse; et il ne résulte presqu'aucun effort de la stérilité de la vôtre. C'est une douleur vraiment divine: Dieu en est le principe, l'objet et le motif. Apprenez de Jésus-Christ que tel doit être le caractère de la vôtre.

Si le cœur est la source du péché; parmi les péchés, l'Ecriture nous représente l'orgueil de l'esprit comme celui qui marche à la tête de tous les autres, *Initium omnis peccati superbia* [Eccl. x. 15.]. Aussi, entre tous les autres,

Dieu lance singulièrement ses anathêmes contre l'orgueil. De là ce que nous répètent si souvent les Livres saints, lorsqu'ils nous disent que Dieu résiste aux Superbes, qu'il les humilie, qu'il les hait, qu'il les déteste, *Detestor Ego superbiam.* [Amos. VI. 8.]. Il faut bien rappeler ici (et pourrions-nous y suffire?) tous les excès de l'orgueil humain, depuis que l'homme osa espérer d'atteindre à la science de Dieu, première cause de sa chûte, *Eritis sicut Dii.* [Gen. III. 5.]? On l'a vu ne pas rougir d'interroger Dieu, de sonder ses desseins, de censurer sa Providence, et entreprendre, pour ainsi dire, d'en réformer la conduite; on l'a vu combattre l'autorité de la loi de Dieu, en secouer le joug, en contester les obligations, en violer manifestement

les préceptes. On l'a vu disputer à la parole de Dieu la soumission de la Foi, s'ériger en arbitre de ses oracles, les supprimer ou les interpréter à son gré. En conséquence, que n'a t-on pas vu parmi les hommes? Et, de l'orgueil mutuel qui les domine, quelle suite de déréglemens! En proye à la vanité qui règne sur tous, aucun d'eux ne veut se soumettre. Cette poussière qué Dieu anime par la fécondité de son souffle, oubliant ce qu'elle est, pour parvenir à ce qu'elle veut être, ne se nourrit que de prétentions. Une ambitieuse avidité que la poursuite des honneurs enflamme, et que la jouissance ne satisfait pas, des désirs inquiets de préséance, des jalousies ardentes de rivalité, une soif insatiable de distinction, une estime

aveugle de soi-même portée jusqu'à l'idolâtrie, l'amour de la célébrité et de la gloire poussé jusqu'au transport et à l'ivresse, voilà l'orgueil de l'homme, en voilà l'audace, en voilà le délire: où en trouverons-nous le châtiment? Que l'homme soit humilié, l'humiliation est moins une peine extraordinaire, que son apanage naturel. Quelque humilié qu'il puisse être; sera-t-il jamais autant abaissé au dessous de ce qu'il est, qu'il a voulu s'élever au dessus de ce qu'il mérite? Fût-il condamné à rentrer dans le néant; ce ne seroit que le rendre à sa première origine, puisqu'il en a été tiré. Et même, en le supposant profondément humilié; quelle réparation peut en résulter devant Dieu! Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien devant lui.

Le Verbe s'est fait chair. Ah! mes Frères, voilà comment s'ouvre à la justice divine une immense et libre carrière; et j'y vois entrer Jésus-Christ soumis à Dieu, dont la seule volonté le règle. Il enchaîne sa propre puissance; et, si d'abord, il en fait usage aux yeux des hommes; c'est pour leur marquer mieux que c'est en vue de Dieu qu'il la captive. C'est moi, a-t-il dit à ceux qui venoient le saisir, *Ego sum*. Et que leur fait-il entendre par la circonstance miraculeuse qui accompagne la force de cette parole? Cette même puissance, dont il laisse échapper un trait, n'est plus que l'expression de l'humilité qui la contient. C'est moi: et voici le sens que la conduite de Jésus-Christ donne à son discours: C'est moi qui suis la

force de Dieu, mais qui respecte ses desseins. C'est moi sur qui la Terre n'auroit aucun pouvoir, mais qui reconnois le pouvoir qui lui est donné d'en haut. C'est moi qui veux boire le calice qui m'a été présenté, et je l'accepte de vos mains, puisqu'il m'est offert par la sienne : c'est moi qui viens payer à Dieu le tribut d'obéissance qne l'indocilité de l'orgueil lui refuse. C'est moi qui, sous la forme d'un esclave, consens à en subir les châtimens, *Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum.* [Jo. XVIII. 12.] Pour rendre à Dieu toute la gloire due à son empire souverain, J.-C. parle en maître; il obéit en sujet.

Jésus-Christ chargé de liens! Jésus-Christ au pouvoir des hommes! Jésus-Christ conduit dans Jérusa-

lem aux divers tribunaux! J'en appelle en ce moment au tribunal de la Justice divine; put-elle jamais voir avec autant d'indignation la révolte des hommes? Qu'elle fixe alors avec complaisance la soumission parfaite d'un Dieu; qu'elle le suive d'un œil attentif; et, toute infinie qu'elle est dans ses vengeances, qu'elle nous dise si le coupable orgueil des hommes put jamais aller plus loin que ne vont aujourd'hui les profondes humiliations de Jésus Christ. Quel abyme immense que celui de ses opprobres! Sa personne, ses droits, sa doctrine, ses leçons, ses miracles, ses titres, sa divinité, tout semble couvert du voile de l'ignominie. La perfidie l'a trahi, la cupidité l'a vendu, la calomnie l'accuse, la malignité l'interroge,

l'hypocrisie le blasphême, la brutalité lui insulte, la raillerie le travestit, l'impiété le méprise, l'infidélité le méconnoît, la timidité l'abandonne, la lâcheté le condamne, la fureur demande son sang, et la vie d'un scélérat est préférée à la sienne! Quels excès d'horreur s'accumulent contre lui; la noire accusation de séduire un peuple qu'il instruit, d'être opposé à César à qui il ordonne de payer le tribut, de renverser la loi qu'il accomplit et qu'il perfectionne, d'opérer des merveilles au nom du Prince des Démons dont il détruit l'empire! Quelle tumultueuse tempête s'élève autour de lui! Les clameurs d'une multitude effrénée, le faux zèle d'une secte violente, jalouse et perfide, l'abus d'une autorité que la passion guide,

le dédain des Grands que le plaisir seul occupe! Justice divine, en est-ce assez? Si, dans leur orgueil, les hommes ont voulu s'égaler à Dieu; voyez leur Réparateur qui étant Dieu n'est pas même compté parmi les hommes, *Ego autem sum vermis et non homo.* [Ps. XXI. 7.]. Esprits vains et superbes, je n'ai rien à vous dire! Que pourroient sur vous mes paroles, si votre inflexible fierté résiste à la force d'un tel exemple! Et, pour vous, quelle consolation, Ames solidement humbles! Toute autre humiliation que celle du péché fait votre gloire, dès que Jésus-Christ met sa gloire dans son humiliation qui répare l'orgueil du péché.

Il s'agissoit encore d'en expier les criminelles douceurs. Toute

chair avoit corrompu ses voies. Le déréglement des sens en avoit perverti l'usage, le stupide abrutissement des passions avoit obscurci les lois mêmes de la nature. Passons sous silence l'infamie de tant d'excès. La Terre en a frémi, l'humanité en a été outragée, l'œil pur de l'Eternel en a été blessé. Ce n'est donc pas le sang des animaux qui appaisera son indignation. Et quand même, suivant l'expression de l'Ecriture, Dieu enivreroit ses flèches du sang des coupables, il ne satisferoit pas à sa vengeance. Vous m'avez formé un corps, avoit dit Jésus-Christ, en entrant dans le Monde, parce que toute victime étoit indigne de vous, *Corpus aptasti mihi; holocotaumata pro peccato tibi non placuerunt.* [Hebr.

XI. 8.]. Il a porté sur son propre corps, selon la parole de S. Pierre, le châtiment dû à nos péchés, *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo.* [1. Petr. II. 24.]. Isaïe en avoit tracé d'avance le touchant tableau [*Is.* LIII.]: Il est sans beauté et sans éclat, avoit-il dit: nous l'avons vu, et nous l'avons méconnu.....; il a pris sur lui nos langueurs.....; il a été brisé pour nos crimes.....; nous avons pensé qu'il étoit frappé de la main de Dieu. Et cette prédiction si détaillée est sensiblement accomplie. Le voilà en effet cet homme frappé de la main de Dieu; et c'est à la justice divine que lui-même se présente, lorsque la cruelle pitié du Juge croit simplement l'offrir à une nation acharnée dont il a voulu tout-à la-fois arrêter et satisfaire

les fureurs. Ce n'est pas la voix de Jésus-Christ, ce sont ses plaies, ou plutôt c'est cette plaie universelle de son corps inondé de sang, épuisé de force, déchiré de meurtrissures; c'est ce diadême d'épines aiguës, cette couronne de douleurs qui disent à Dieu: Le voilà enfin cet Homme sur qui devoit s'appesantir la terreur de votre bras, *Ecce Homo.* [Jo. XIX. 5.]. Prodige de cruauté sur la Terre, qui ne peut s'expliquer que par l'étendue des droits et la sévérité des arrêts du Ciel. Non, la puissance des ténèbres qui assouvit sa haine sur l'innocent, n'a pu être mise en liberté que par le courroux du Dieu qui veut se venger des Coupables. Et combien les coupables ont-ils donc irrité Dieu, en se plongeant dans

les délices, puisqu'il faut à Dieu la vue de son Fils ainsi plongé dans les tourmens! Ah! du moins cette vue fléchira sa colère; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle ne réformera peut-être pas votre conduite; c'est que toujours esclaves d'un corps de péché, vous attirerez sur vous les châtimens que Jésus-Christ en détourne à si grands frais; c'est que, sans prendre part aux rigueurs de la mortification de Jésus, vous prétendrez avoir part aux mérites de sa satisfaction.

Jésus-Christ y ajoute la solennité et l'éclat. L'offense a été publique; le Monde a été le théâtre du vice; les hommes ont adoré l'idole; et l'histoire du peuple même que Dieu s'étoit spécialement choisi, contient le triste détail

de ses scandaleuses prévarications. Il falloit donc à la justice du Seigneur une réparation authentique; et la pompe même du sacrifice devoit en annoncer le prix. Sans pénétrer les desseins de Dieu, les hommes les secondent; et, de la noirceur de leurs libres conseils, sa sagesse divine sait extraire l'exécution de ses décrets, *Definito Dei consilio*. [Act. II. 13.].

Jésus-Christ est entre les mains des Juifs. La politique a craint de le soutenir, l'injustice a prononcé son arrêt, et déja la haine triomphante le traîne au Calvaire. Et le voilà, ce Calvaire, devenu le temple du Monde entier. La croix y est plantée; c'est l'autel du Monde. Tout un peuple y accourt; c'est le peuple qui adore le Dieu créateur du Monde. L'Homme-Dieu va

être immolé; c'est la victime du Monde. Son nom est inscrit solennellement sur l'instrument même du sacrifice; et c'est le nom de Jésus qui lui avoit été donné, parce qu'il devoit expier les péchés du Monde. Là, sous les yeux de ce peuple immense qui étoit le peuple de Dieu, à l'aspect de cette nation rassemblée à qui tant de fois avoit été promis le Rédempteur de la part de Dieu, suspendu entre le Ciel et la Terre, Jésus-Christ semble annoncer encore de nouveau que c'est lui qui est chargé de leur réconciliation. D'une voix claire et distincte, il appelle Dieu son Père. Le libérateur d'Israël devroit être nommé le fils du Très-Haut. Il cite le commencement d'un psaume prophétique, et c'est celui qui renferme l'énumération

circonstanciée de ses douleurs. Il demande qu'on appaise sa soif, et ce trait expressément désigné dans les Ecritures, achève de vérifier les oracles Il déclare que tout est consommé; il jette avec force un grand cri; et c'est en effet le dernier accomplissement de ce qu'il avoit à souffrir; c'est le dernier moment d'une vie dont il avoit été prédit qu'il seroit sacrifié à Dieu, pour en désarmer le courroux.

Ce n'est pas encore assez. Jésus-Christ mourant charge la Nature même de le publier. L'univers le répand aussitôt par l'éloquence lugubre des plus étonnans prodiges. Il semble avertir les hommes des châtimens que le péché mérite, en attestant ceux que le fils de Dieu vient de subir. Comme si ce Monde touchoit au

moment de sa chûte, le soleil refuse sa lumière, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, des morts reparoissent. Ce n'est que deuil, horreur et fracas dans la Nature. En même temps que Dieu se venge, il rend lui-même un hommage éclatant à sa vengeance par l'appareil formidable et le bruit effrayant du coup qu'il vient de frapper. Dieu est donc vengé à la face de la Terre, puisque la Terre frémissante et ébranlée apprend que le Fils de Dieu meurt pour expier les crimes du Monde, en voyant ce qui se passe à sa mort, *Verè filius Dei erat iste.* [Math. XXVII. 54.].

Et c'est, mes Frères, ce que les Apôtres ont été chargés de lui enseigner, en lui faisant connoître J.-C. C'est de Jésus-Christ crucifié qu'ils

ont dû lui prêcher le mystère, *Prædicamus Christum crucifixum.* [1. Cor. 1. 23.]. Comme on voyoit partout l'empreinte du péché, et que partout il avoit laissé des traces; il falloit que partout on en connût la réparation; et Dieu le devoit à sa gloire, et à l'instruction des hommes. Il a donc voulu que la croix de son fils fût arborée chez les nations, comme le trophée de sa justice, en même temps qu'elle deviendroit le signe distinctif de ses enfans. S'il leur a fait dire, par la bouche de S. Jean, qu'il avoit aimé le Monde jusqu'à lui envoyer son fils; il leur a appris, par l'organe de Saint-Paul, que dans sa haine pour le péché il n'a pas épargné ce fils lui-même. S'il leur a dévoilé la rigueur des châtimens que le Pécheur doit

craindre; il leur a rendu cette rigueur sensible dans le jugement exercé sur Jésus-Christ substitué à tous les Pécheurs. S'il leur a intimé les lois dont la sainteté doit régler les hommes; il a montré aux hommes la redoutable sévérité qui punit la transgression de ses lois. Oserois-je comparèr l'une avec l'autre? Le glaive est parmi les hommes le symbole de la justice humaine. On la représente ainsi armée, pour enseigner à la craindre. La justice divine se fait connoître, en produisant la croix. Ce que la croix de Jésus-Christ offre d'étonnant, découvre ce que la justice de Dieu a de terrible. Elle est plantée, cette croix, dans les diverses contrées de la Terre, pour que la Terre sache que si elle est criminelle, Dieu est le ven-

geur du crime. Dieu a gravé sur la croix l'étendue de ses droits, et la terreur de ses arrêts.

Mais, Chrétiens, puisque le fils de Dieu y a gravé lui-même si publiquement et si solennellement la pénitence qu'il y fait pour vous, d'où vient si souvent dans vous cette lâche timidité qui voudroit dérober au Monde les démarches les plus nécessaires de la vôtre? Hardi à commettre le crime, vous rougissez d'en laisser voir l'expiation. Pécheurs en public et Pénitens en secret, on diroit que vous craignez de réparer le scandale du péché par l'édification du repentir, et que la précaution doit en écarter les apparences, après en avoir laissé paroître le désordre dans tout son éclat. Des regrets furtifs et cachés que les hommes ignorent, eux qui

furent témoins des déréglemens : une conversion douteuse, lorsque sous prétexte de se renfermer dans le cœur, elle évite de se produire : mille et mille circonspections dans les œuvres de la pénitence, lors même qu'on s'est montré coupable sans ménagement ! Ah ! voilà ce qui doit nous faire écrier avec S. Chrysostôme : Quoi ! vous avez honte de réparer authentiquement vos offenses ; et Jésus-Christ n'a pas eu honte d'être publiquement crucifié à la vue du Ciel et de la Terre, pour vous en obtenir le pardon, *Non puduit tuâ causâ crucifigi... et te pudet.*

Et vous, qui, peu contents d'éloigner la mortification chrétienne, en regardez les dehors avec une sorte de dédain ; vous qui, d'un œil tout profane, voyez cet extérieur de

pénitence qu'a consacré le Christianisme; vous qui comprenez à peine ce que veulent dire cet humble appareil, ces vêtemens pauvres, cette vie austère qui distinguent un si petit nombre de Disciples de Jésus-Christ, apprenez donc au moins à en respecter le motif, si vous respectez encore le mystère de la croix. La croix est l'étendard de Jésus-Christ: et c'est sous cet étendard que veulent paroître spécialement rangés ceux qui veulent être spécialement ses imitateurs. Qu'y a t-il dans cette conduite qui doive exciter votre surprise? Dès que les Chrétiens adorent leur Dieu sur la croix; dès que la croix est le trône de leur Maître; dès que c'est par la croix que Jésus-Christ a visiblement établi son règne sur les

Chrétiens, est-il étonnant de voir des Chrétiens publiquement décorés des saintes livrées de la croix? Ce qui devroit nous étonner davantage, si nous comparions nos mœurs avec notre foi, ce seroit de voir cette croix environnée du faste de l'orgueil, de la splendeur du luxe, de l'étalage de la mollesse et de la mondanité. Ce seroit de voir, auprès de Jésus-Christ crucifié, le frappant contraste de ces hommes qui se prosternent devant sa croix, et y érigent en même temps l'idole de la vanité; qui offrent à Jésus-Christ le spectacle passager de quelques hommages, et qui ne lui présentent aucun trait de ressemblance; qui viennent lui protester qu'il est leur Chef, et qui craindroient d'être trop reconnus comme ses membres.

Ce seroit de voir retrouver, presque à chaque pas dans les temples, dans les villes, dans les maisons particulières, le monument de la douleur de Jésus-Christ, sans qu'on ose en retracer l'image dans sa vie. Ce seroit en un mot de voir qu'on adore publiquement Jésus-Christ crucifié, et que publiquement on rougit de sa croix.

Je m'aperçois, Chrétiens, que je ne vous ai parlé jusqu'ici que sous des idées terribles; et ce ne sont pas néanmoins les seules que doit produire la passion du Sauveur. Je vais vous le présenter sous un nouveau jour. La justice de Dieu est satisfaite: il a puni sévèrement le péché sur Jésus-Christ, mais il a tendrement aimé le Pécheur, et sa passion est le triomphe de la miséricorde divine.

SECONDE PARTIE.

Sous quel aspect différent, mes chers Auditeurs, j'ai à vous faire envisager le même objet! Singulière opposition de deux rapports qui, sans se détruire, produisent des réflexions si peu semblables! La frayeur et la consolation naissent de la même source. Jésus-Christ souffrant est le principe de l'une et de l'autre. Reprenons, sans nous répéter, l'histoire abrégée de la passion du Sauveur. Un ordre nouveau se présente à nos esprits; un autre tableau frappe nos regards aussi sensiblement que les traits de la justice. Jésus-Christ nous expose les traits de la miséricorde; voyons les traits que la miséricorde a formés : Jésus-Christ

les exprime en dévoilant les motifs de ses souffrances : Suivons les grâces que la miséricorde distribue. Jésus-Christ les multiplie dans toute la suite de ses souffrances : Connoissons enfin les droits que la miséricorde établit ; Jésus-Christ les assure par la consommation de ses souffrances.

Non, mes Frères, nous ne nous sommes point encore arrêtés à ce qu'elles ont de plus attendrissant. En ne considérant que les douleurs de Jésus-Christ, nous n'avons point assez considéré Jésus-Christ lui-même ; et ce qu'il devoit à Dieu pour nous, a peut-être affoibli l'idée de ce que nous lui devons. Avant que de parcourir de nouveau la sanglante carrière de ses tourmens ; rappelons d'abord le motif qui l'y a fait entrer. La

liberté avec laquelle il s'y engage, en acceptant volontairement la condition à laquelle est attaché le salut du Monde, prouve assez elle seule que le salut du Monde est l'objet de ses desseins. C'est ainsi que fréquemment il s'en étoit expliqué avec ses Disciples. Il leur avoit parlé de ce baptême de sang qui enflammoit ses désirs, et dont l'attente paroissoit trop longue à son amour. Il leur avoit dit expressément que Jérusalem le destinoit à la mort. Il leur avoit clairement prédit ses opprobres et ses supplices, et il leur avoit formellement déclaré que c'étoit pour mériter aux hommes la vie de la grâce, qu'il feroit le sacrifice de sa vie. Leur donnant ensuite l'interprétation d'un événement figuratif et mystérieux, et, leur dési-

gnant ainsi le genre de sa mort, il leur ajoute que le Fils de l'Homme doit être exposé aux regards des peuples, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent pas, *Ut omnis qui credit in ipsum, non pereat.* [Jo. III. 16.].

A la grandeur touchante de ce dessein, se joint dans lui l'ardeur du sentiment qui en presse l'exécution. Hélas! comme si le moment du sacrifice douloureux auquel il se prépare ne se hâtoit point assez; plus prompt que la rapidité du temps qui l'mène, sa tendresse trouve le secret de l'anticiper; plus active que la haine des hommes, elle leur prodigue ses dons, avant qu'ils l'accablent sous leurs efforts. Quelle vue, mes chers Auditeurs! Jésus-Christ au milieu de ses Apôtres qu'il a

rassemblés, faisant avec eux cette dernière cène après laquelle il soupiroit, parce qu'elle doit être le prélude de ses souffrances; leur parlant avec tranquillité des complots qu'on trame contre sa personne; leur annonçant que l'heure cruelle approche où la mort cruelle va le séparer d'eux, et n'interrompant ce tendre discours que pour leur faire entendre l'ineffable testament de son incompréhensible générosité : *Prenez et mangez : ceci est mon corps;* mon amour le laisse pour héritage, avant que la fureur immole comme votre victime : *Prenez et buvez : ceci est mon sang :* je veux vous en abreuver, avant que la cruauté le répande. Je me donne moi-même à vous comme le gage du désir que j'ai de souffrir pour vous,

Desiderio desideravi. [Luc. XXII. 15.].

Et c'est, mes chers Auditeurs, c'est l'immense étendue des desseins qu'a conçus la bonté de son cœur, qui en augmente les premiers tourmens. Il veut nous sauver tous, c'est l'enseignement formel de l'Apôtre [1 *Tim.* II. 4]; il s'est donné pour la rançon de tous, *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus;* volonté aussi universelle dans son objet, qu'elle est courageuse dans les moyens qu'elle choisit, et qui redouble la tristesse de Jésus-Christ.

Car, d'où pensez-vous, mes chers Auditeurs, que naisse ce profond accablement sous lequel il est prêt à succomber? Sans doute, et je l'ai dit, c'est de la vue du péché. Mais il en voit en

même temps le remède ; mais il en efface la tache ; mais la volonté qu'il a de satisfaire à Dieu aura infailliblement son effet par le prix même de ses satisfactions. Touchant objet de ses désolations, malgré l'universalité de sa miséricorde qui s'étend à tout! Il prévoit que la rédemption, quoique générale, ne sera pas suivie du salut de tous. Il envisage cette multitude qui veut périr, malgré l'ardeur avec laquelle il travaille à la sauver. Il en fait assez pour fléchir la colère de Dieu ; et ce qu'il fait n'arrêtera pas tous les désordres des hommes. Le Ciel acceptera ses mérites ; et la Terre ne sera pas entièrement réformée pas ses vertus. Son sang pourra éteindre les feux de l'Enfer ; et le feu des passions en multipliera

la proie. L'insensibilité des uns, l'aveuglement des autres, l'ingratitude de ceux-ci, l'obstination de ceux-là, la perte d'un grand nombre: spectacle plus cruel pour lui mille fois que celui des maux et des tortures qui l'attendent, et qui le jette dans cet abattement que nous peint si vivement l'Evangile, et qui nous peint si vivement à nous-mêmes la miséricorde de Jésus-Christ.

Ne nous demandez donc pas, Chrétiens, si vous pouvez encore espérer en elle; puisqu'une des plus sensibles afflictions du Sauveur fut de penser que tous ne voudroient pas en profiter. La vue de ceux qui en feroient leur asile, faisoit donc alors sa consolation. Puisqu'il s'attendrissoit sur les égaremens des Pécheurs, il ap-

plaudissoit donc à la conversion des Pénitens. Puisqu'il eût mis votre perte au rang de ses plus vives douleurs; un de ses plus ardens désirs étoit donc votre salut. Or, ce qu'il désiroit alors, il le désire encore aujourd'hui. Car, je ne crains pas d'appliquer aux sentimens de Jésus-Christ cette parole de S. Paul: Jésus-Christ étoit hier, il est aujourd'hui, il sera, pendant les siécles, toujours le même Jésus-Christ. *Jesus Christus heri, et hodie et ipse in sæcula.* [Hebr. XIII. 8.]. Oui, mes Frères, comme il a voulu vous ouvrir le Ciel, il le veut encore, et il le voudra tant que vous serez en voie d'y obtenir une place. Jésus-Christ n'a pas changé; il a été votre Rédempteur sur la Terre, il est encore votre Médiateur auprès

de son Père. Dans le séjour même de sa gloire, il a placé le trône de sa miséricorde. Pouvoit-il mieux dévoiler ses desseins, en exposant les motifs de ses souffrances? Ne le perdons pas de vue; nous le verrons sans cesse distribuer aux Pécheurs les grâces de cette miséricorde qui veut triompher de la malice du péché, jusques dans le sein du péché même.

Celui du Perfide qui l'a vendu crioit sans doute vengeance. Livrer un Juste, un Maître, un Bienfaiteur! Le livrer après avoir été formé par ses leçons, après avoir été témoin de ses prodiges, convaincu de sa sainteté! Le livrer à des ennemis furieux qui ont juré sa mort. Quel amas de crimes dans un seul! Et que va donc opposer Jésus-Christ à tant de

noirceurs? La modération d'un salutaire reproche, la douceur d'un embrassement pacifique, le tendre langage de l'amitié qui eût touché tout autre cœur que celui d'un Traître; et il en déplore le malheur, *Amice, ad quid venisti?* [Math. XXVI. 50.]. Aux attraits de l'insinuation que les ames viles rejettent, Jésus-Christ ajouta les coups de terreur qui peuvent les ébranler. C'est sous les yeux de ce Fourbe, conduisant une troupe armée, qu'une seule de ses paroles la foudroye. Vous croyez ne poursuivre qu'un homme, et c'est un Dieu que vous attaquez. En voyant combien il me seroit facile d'échapper à vos mains, apprenez combien il sera redoutable de tomber entre les miennes. Vous cherchez à me connoître, et je

vous manifeste qui je suis. C'est par bonté que je fais éclater encore ma puissance, et je ne déconcerte d'abord vos projets que pour vous épargner le tissu des crimes qui en produiroient le succès. Voilà, s'ils eussent voulu l'entendre, voilà le langage de la miséricorde.

Les grâces les plus marquées ne trouvent pas toujours des cœurs dociles. Rien n'arrête cette cohorte effrénée que la miséricorde terrasse et que sa propre fureur relève. Elle a porté des mains sacriléges sur Jésus-Christ. Déja ses Disciples effrayés ont pris la fuite; et celui d'entre eux, dont la générosité avoit paru la plus intrépide, ne le suit plus que de loin. Bientôt il s'allarme d'avoir osé le suivre; il affirme un instant après qu'il

l'a suivi sans le connoître. Le croiroit-on ? Il confirme enfin, par l'horreur du parjure, la criminelle timidité de son apostasie, *Cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem.* [Math. XXVI. 74.]. Ah ! si l'abandon eût été réciproque ; si l'indignation du Maître eût été le prix de l'infidélité du Disciple ; si Jésus-Christ n'eût vu que la faute, sans compâtir au malheur du Coupable ? Mais le Coupable lui est cher. Quels pénétrans regards J.-C. lui adresse ! Aussitôt l'éloquence de la miséricorde excite celle des remords. L'amour des prévenances que le Sauveur exprime, fait naître dans le cœur de cet Apôtre l'amour de la pénitence qui en répare la chûte. Les yeux de Jésus-Christ ont sollicité tendrement le re-

pentir, et les larmes de S. Pierre tendrement l'annoncent. Heureuses larmes que Jésus Christ fait couler et qu'il accepte! Au même moment pouvoit-il montrer plus sensiblement que la grâce qui recherche est bientôt suivie de celle qui pardonne; qu'un Dieu qui invite est toujours déterminé à recevoir; que la griéveté de l'offense disparoît sous la vivacité de la douleur; et que quand il rappelle nos crimes par la voix de notre conscience, c'est qu'il veut lui-même les oublier? *Respexit Petrum.... Petrus flevit amare.* [Ib. 79.].

Mais n'est-ce qu'à ceux qui ont été ses Disciples qu'il fait éprouver la généreuse bonté du meilleur des Maîtres? N'a-t-il des grâces à répandre que sur le nombre privilégié de ceux qui ont

paru jusqu'alors lui appartenir de plus près? Les Ennemis qui veulent le perdre, veut-il ne pas les sauver? Anathême à qui oseroit insulter à la divine miséricorde de Jésus-Christ. A bien en examiner les circonstances, la passion du Sauveur est la continuation douloureuse de sa mission parmi les hommes. Des différens tribunaux auxquels le poursuit leur injustice, il fait comme autant de temples où sa bonté les instruit. Grâces de lumière; avec quel éclat il fait briller à leurs yeux le flambeau de la vanité! Il leur déclare qu'il est le Christ, il justifie ses enseignemens et sa doctrine. Il en appelle au témoignage public; il leur annonce clairement qu'il est Roi; et, en leur disant que son royaume n'est pas de ce Monde,

il veut les élever jusqu'à la connoissance de ce royaume éternel qui ne peut appartenir qu'à un Dieu. Grâces de crainte et d'avertissement; il leur parle avec énergie de l'atrocité, de l'attentat qu'on a commis contre lui; il leur en fait redouter les suites; il leur remet sous les yeux ses titres et son autorité. L'impression de ses discours est si vive, que Pilate ébranlé cherche à le soustraire aux poursuites de sa nation, *Exindè quærebat Pilatus dimittere eum.* [Jo. XIX. 12.]. Grâces d'exemple; ce qu'il a dit de la divinité de sa personne, il le soutient par la divinité de sa patience. Ce n'est que douceur dans ses réponses, que sagesse dans sa justification, que tranquillité dans son ame, qu'héroïsme dans toute sa conduite.

Il refuse, il est vrai, des miracles de puissance à l'impie curiosité d'un Prince qui n'en vouloit que le spectacle; mais il y substitue des prodiges de vertu. Le judicieux silence qu'il oppose aux vaines questions d'Hérode, la force magnanime avec laquelle il supporte ses mépris, l'inébranlable fermeté de sa constance au milieu de tant d'insultes, tout exprimoit supérieurement en lui les sublimes traits de sa sainteté.

Je l'avoue cependant, mes chers Auditeurs: En même temps que nous voyons Jésus-Christ dans tout le cours de ses souffrances distribuer aux hommes les grâces de sa miséricorde, nous n'en remarquons pas en eux les effets. Mais (et cette réflexion doit être pour vous une leçon salutaire)

c'est que nous trouvons aussi dans les Ennemis de Jésus-Christ tout ce qu'il y a de plus opposé aux effets de la grâce.

C'est un projet formé parmi les Pharisiens de ruiner sa réputation et de le perdre; dès-là, dans la violence d'un pareil complot, ils ne raisonnent plus que sur les moyens de l'exécuter. Ils veulent absolument trouver Jésus-Christ coupable, c'en est assez pour l'accuser de l'être. Que leur importe que de calomnieuses absurdités intentent l'accusation, pourvu qu'il en soit la victime? Les faussetés, les contradictions, les impostures, tout est adopté, divulgué, accrédité par la jalousie, par la cabale. Si Jésus-Christ annonce clairement la vérité; l'indignation crie au blasphême, *Audistis blasphemiam.*

[Math. XXVI. 65.]. Si le juge lui demande ce que c'est que la vérité, il craint d'en être instruit, et il lui défend de répondre : *Quid est veritas? Et cum hæc dixisset, exivit.* [Jo. XVIII. 38.]. Si la force de la vérité essaye de frapper la multitude ; pour résiter à la conviction qu'elle opère, elle en étouffe la voix sous les cris redoublés de la fureur, *Clamabant : Tolle, tolle.* [Jo. XIX. 15.]. Enfin, si les droits évidens de la vérité amènent la réclamation solennelle de celui qui en même temps la reconnoît et la trahit, *Innocens ego sum a sanguine justi hujus.* [Math. XXVIII 24.]; le peuple n'y répond qu'en invoquant les foudres vengeresses dues à l'obstination qui l'aveugle, *Sanguis ejus super nos.* [Ib. 25.]. Or, je vous le demande, à la vue

de ces mouvemens passionnés, de cette agitation tumultueuse, de cette cruelle conjuration, doit-il vous paroître étrange de voir l'endurcissement des Juifs se consommer jusques dans le centre des miséricordes du Sauveur?

Et n'est-ce pas encore aujourd'hui la même résistance qu'opposent à la grâce de Jésus-Christ les Ennemis de la Religion? On nous demande quelquefois pourquoi le Christianisme n'est pas la Religion de ce grand nombre qui refuse de le connoître ou de le pratiquer; mais qu'on nous dise pourquoi son divin Auteur ne fut pas reconnu et adoré par tout son Peuple. Ah! il n'est que trop facile d'en expliquer le mystère: Nous en avons la cause sous nos yeux. Ce qu'éprouve Jésus-Christ, nous dispose

à comprendre ce qu'éprouve encore le Christianisme; et l'acharnement contre le Christianisme nous rend sensible ce qui se passe à l'égard de Jésus-Christ. On n'est pas Chrétien, parce qu'on est déterminé à ne pas l'être. C'est le conseil de la passion qui déclare la guerre au Christianisme, et qui voudroit en abolir jusqu'au nom. C'est l'intérêt de la passion qui voudroit réprimer et régler le Christianisme, et qui voudroit en anéantir les lois. C'est l'aveuglement de la passion qui, craignant les lumières du Christianisme, parce qu'elles dissiperoient les ténèbres du péché, voudroit en éteindre le flambeau. C'est l'audace de la passion qui, à dessein de régner seule sur la Terre, voudroit armer la Terre contre le Christianisme, et en

détruire l'autorité. C'est l'inconséquence, la mauvaise foi, le trouble, le désordre, la violence de la passion qui accuse sans preuve, qui flétrit sans ménagement, qui blasphême sans connoissance la sainteté du Christianisme. A la nation réprouvée qui crucifie Jésus-Christ, a succédé un peuple ennemi du Christianisme qui, par les mêmes voies, court à la même réprobation. Les mêmes principes dirigent les uns et les autres. Le Christianisme est condamné aux mêmes tribunaux que Jésus-Christ. La haine des vertus le cite, le libertinage le poursuit, l'impiété le juge, l'insouciance affectée le méconnoît, la politique l'abandonne, le Monde le raille; mais, soutenu par la force de Jésus-Christ même, le Christianisme ne périra jamais.

Toujours la Terre adorera Jésus-Christ souffrant, et benira sa miséricorde. Achevons de reconnoître ce que nous lui devons, et voyons les droits que le Sauveur nous assure par la consommation de ses souffrances.

Le moment auquel il termine sa vie consacrée à l'instruction des hommes, est sans doute le moment où les hommes commettent le plus grand des crimes. Eh! quelle ressource désormais peut leur rester, puisque leur Sauveur va expirer sous leurs mains? O prodige inconcevable! C'est le moment où s'ouvrent pour les hommes les sources inépuisables de la miséricorde. C'est le moment où elle triomphe; c'est le moment où elle opère leur délivrance et leur salut. On avoit vu autrefois

le sang des victimes, d'une part, arroser l'Autel; et, de l'autre, le Peuple, comme étant le sceau du contrat qui se formoit entre Dieu et la Nation, *Hic est sanguis fœderis quod pepegit Dominus.* [Exod. XXIV. 8.]; dès ce moment, les enfans d'Israël étoient devenus, à un titre particulier, les enfans de Dieu; et Dieu lui-même s'étoit spécialement déclaré leur Père: cérémonie auguste qui étoit la figure de l'immolation de Jésus-Christ, par le sang duquel devoit se conclure et se cimenter l'alliance entre le Ciel et la Terre. Et c'est cette réconciliation que publie Jésus-Christ mourant. J'entends la voix touchante de sa miséricorde; c'est elle qui prie; c'est le pardon des injures des hommes qu'elle demande. C'est

pour ceux-mêmes que leur scélératesse en rend le plus indignes; c'est pour les persécuteurs et les bourreaux de Jésus-Christ; c'est dans le temps qu'ils ajoutent les cruelles dérisions de l'insulte à la vivacité de ses douleurs. *Dimitte illis.* J'entends les magnifiques promesses de la miséricorde. Du sein des supplices, Jésus-Christ ouvre son royaume; il répond à la sincérité du repentir, par la promesse d'une récompense prochaine; il n'offre rien moins que le séjour de sa propre gloire, à celui qui sait reconnoître l'efficacité des tourmens qui nous l'achètent, *Hodie mecum eris in Paradiso.* [Luc. XXIII. 43.]. Je vois les dons précieux de la miséricorde; il reste à Jésus-Christ une Mère sur la Terre. Comme

elle a déja fourni le sang du Sauveur, il lui confie encore le soin de coopérer au salut des hommes. Il veut qu'elle s'intéresse pour eux auprès de lui, en même temps qu'il agit pour eux auprès de son Père. Il lui présente tous les hommes comme substitués à sa place dans la personne du Disciple bien aimé. Il les lui recommande comme ses enfans, *Ecce filius tuus.* [Jo. XIX. 26.]. Le sacrifice est à peine achevé, et déja l'on aperçoit des effets de miséricorde. La componction succède à l'audace. Les cœurs, peu auparavant transportés de fureur, sont agités de remords. On avoit demandé à Jésus-Christ, de descendre de la croix, s'il étoit le fils de Dieu; et l'on conclut qu'il étoit le fils de Dieu, parce qu'on l'y a vu mourir, *Verè filius Dei erat.*

[Math. XXVII. 54.]. Fruit sensible de sa mort! Plusieurs s'en reprochent amèrement le crime: *Percutientes pectora sua revertebantur.* [Luc. XXIII. 48.]. Les hommes viennent de mettre le comble à leurs crimes; et Dieu vient de s'engager à leur pardonner.

Voilà, mes chers Auditeurs, la conquête de Jésus-Christ, dont Saint Paul nous a tracé si énergiquement en peu de mots la consolante et sublime image, lorsqu'il nous le représente effaçant le décret porté contre nous, l'arrachant des archives de la justice divine, et l'attachant à la croix, *Delens... chirographum decreti quod erat contrarium nobis.... affigens illud cruci.* [Col. II. 14.]. Eh! que lisons-nous à la place de ce décret

formidable? Vrais Pénitens! Ranimez votre confiance avec vos regrets. Nous y lisons la sentence favorable de notre pardon, gravée en caractères de sang, par la miséricorde, *Omnia pacificans per sanguinem crucis ejus.* [Col. 1. 20.]. O heureuse révolution! Je vous représentois, il y a peu de temps, la croix de Jésus-Christ comme le signe effrayant des vengeances que Dieu exerce sur le péché; mais, dès que Jésus-Christ remet sa croix entre les mains des Pécheurs, elle est un bouclier impénétrable aux traits de la justice divine. Quelle idée je dois me former de vous, Croix de mon Sauveur! J'ai frémi à la vue de vos rigueurs; et j'espère tout à la vue de vos triomphes. Vous m'avez exposé l'énormité de mon

crime; et vous me présentez ma grâce! Vous avez jeté le Ciel dans l'étonnement; et vous rassurez la Terre. A vos pieds je mets humblement tous mes péchés, et le sang de Jésus-Christ les efface. Par vous je recouvre mes droits, les mérites de Jésus-Christ sont mes titres. Je me jette entre vos bras, la force de Jésus-Christ me soutient. Je cherche dans vous la vie, et c'est la mort de Jésus-Christ qui me la rend.

Oui, mes Frères, nous voilà désormais forts contre le péché; la Croix l'expie; forts contre l'Enfer, la Croix le désarme; forts contre Dieu même; la croix le fléchit. O vous! que le nombre des iniquités accable, que la vivacité des remords déchire, que la terrible idée des jugemens de Dieu

consterne, que la vue prochaine de l'éternité désespère : Avec la Croix, votre sort est encore entre vos mains ; le Ciel peut encore être votre héritage ; Dieu est encore prêt à vous traiter comme un bon Père. Présentez-lui la Croix de son fils. Unissez la sincérité de vos douleurs à l'efficacité de sa vertu. Ah ! dès l'instant vont tomber sans force aux pieds de sa Croix les foudres de sa colère. Je les ai mérités mille fois, Seigneur, je l'avoue (mais il m'est permis de vous le dire, et je n'offenserai pas votre justice, en confessant votre miséricorde); mais, si je suis couvert du sang de Jésus-Christ, je suis à l'abri de votre courroux. Un amas de péché, des habitudes de péché, toute la ma-

lice du péché, tous les excès du péché, l'éternelle punition réservée au péché: Ah! voilà les justes motifs de l'arrêt de condamnation que vous êtes en droit de porter contre moi. Mais Jésus-Christ m'a donné le droit de vous demander qu'il ne soit jamais prononcé; il l'a effacé lui-même, et l'a solennellement attaché à la croix, *Delens chirographum decreti..... affigens illud cruci.*

De là vient, mes chers Auditeurs, que, dans nos derniers momens, dans ces momens décisifs pour le salut, on présente à nos yeux mourans la Croix du Sauveur. Ce grand objet de notre foi devient le grand motif de nos espérances. A cette vue, la confiance pénètre nos cœurs, et la

charité de Dieu s'y répand. Sous les auspices de la Croix, nous sommes autorisés à entrer en jugement avec Dieu, parce qu'elle est notre caution et notre défense. Dès que nous mourons dans le sein de Jésus-Christ crucifié, nous osons lui demander une place dans son royaume, puisqu'il a voulu mourir pour nous, afin que nous puissions régner avec lui. Dans l'humilité de la componction, nous envisageons sa Croix comme le trophée de ses miséricordes, et comme le gage de notre pardon. Nos regards la fixent tendrement, nos lèvres sont collées sur elle, nos sentimens s'enflamment, et le dernier soupir qu'exhalent notre amour, notre reconnoissance et notre tendresse, remet entre les mains de Dieu

une ame purifiée par le sang de son fils. Puisse être tel, mes chers Auditeurs, le sort de la vôtre! Je vous le souhaite.

SERMON

POUR

LE SAINT JOUR DE PAQUE.

SUR LA RÉSURRECTION DE N. S. J.-C.

Nolite expavescere..... Jesum quæritis Nazarenum crucifixum : Surrexit ; non est hîc.

Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici. *S. Marc.* Chap. XVI.

SIRE,

Quel changement ! Ce n'est encore que le troisième jour depuis

celui qui vit expirer Jésus-Christ. La piété vient lui rendre les derniers devoirs; et voilà que l'Ange du Seigneur annonce qu'il est déja rendu à la vie. Le lieu de sa sépulture ne présente plus que le théâtre de sa victoire. La Mort est désarmée dans le sein même de son empire. A ses ténèbres succède la splendeur, à ses liens une force toute puissante qui les brise, à ses coups l'immortalité. Aussi, par un effet merveilleux, la vue du tombeau qui peut faire verser des larmes sur la perte de ceux qui y sont renfermés, sert ici à les essuyer, et en arrête le cours. Objet lugubre, il exécute ordinairement les plus vifs regrets; ici il les transforme en ravissemens. On ne peut qu'y renouveller de tristes et derniers adieux; ici

disparoît l'amertume de la séparation. Non, ne cherchez plus Jésus-Christ dans le tombeau; il ne devoit pas demeurer enseveli dans ses ombres. Libre entre les morts, sans avoir besoin d'autre secours que de lui-même, il a repris une vie que personne n'eût pu lui arracher, s'il n'avoit pas consenti à la perdre. C'est le jour de sa puissance et de sa gloire; que ce soit celui de votre consolation, *Surrexit.*

A ce souvenir, Chrétiens, je ne m'étonne pas que, voyant accomplis dans la personne de Jésus-Christ les oracles qui en avoient annoncé les grandeurs, l'Eglise emprunte les paroles du Prophête, et s'écrie avec lui: C'est le jour que le Seigneur a fait: honorons-le, ce jour, par les transports d'une

sainte allégresse, *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in eâ.* [Ps. CXVII. 24.].

Mais ne pensez pas, mes chers Auditeurs, que je vienne aujourd'hui vous en présenter le spectacle. J'entre dans les vues du Sauveur, en unissant vos intérêts aux siens. Il est mort pour votre salut, il est ressuscité pour notre justification. Je crois donc ne pouvoir mieux célébrer la résurrection de Jésus-Christ, qu'en vous montrant vos propres triomphes dans le triomphe du Sauveur. C'est l'idée à laquelle je réduis le souvenir de sa gloire. Son Eglise, en nous rappelant la résurrection corporelle de Jésus-Christ, et nous commandant de l'honorer, nous assigne ce temps pour être singulièrement celui de la résurrec-

tion spirituelle de nos ames. D'où je conclus que, selon ses desseins, ces deux objets ne doivent pas être séparés. Dans le mystère de ce jour, j'aperçois un double triomphe, celui du Sauveur et celui des hommes; avec cette circonstance que nous triomphons essentiellement par Jésus-Christ, et que lui veut triompher par nous. Heureux échange dont je vais vous développer l'esprit, en vous le proposant sous cette double vue qui fera tout le fonds et tout le partage de ce Discours.

Résurrection corporelle de Jésus-Christ; sujet de triomphe pour le Chrétien: première Partie. Résurrection spirituelle du Pécheur; sujet de triomphe pour Jésus-Christ: seconde Partie. L'un vous fera comprendre ce qu'a pour vous

d'intéressant un mystère qui vous couvre de gloire; et l'autre vous marquera comment la joie sainte de ce mystère peut contribuer à la gloire de Jésus-Christ.

Il en est une qui nous touche bien vivement encore, Vierge sainte, c'est la vôtre. Un glaive de douleur perça votre ame, ô Mère la plus tendre et la plus affligée! Mais, à la vue de votre divin Fils ressuscité, nous ne pouvons pas différer à vous féliciter, Mère aujourd'hui la plus consolée et la plus heureuse! *Regina Cœli, lætare.*

PREMIÈRE PARTIE.

A n'examiner que légèrement les objets, c'est uniquement le triomphe de Jésus-Christ qui nous frappe

dans le mystère de sa résurrection. Mais ce n'est pas là, Chrétiens, tout ce qu'elle vous présente; et j'ai à vous y faire apercevoir un triomphe qui vous devient propre et personnel. Comment? En premier lieu, par la qualité du Maître que cette résurrection vous démontre: Jésus-Christ est ressuscité; c'est donc un Homme-Dieu auquel vous vous soumettez; voilà ce qui glorifie votre Foi. En second lieu, par la noblesse de la destinée que cette résurrection vous garantit: Jésus-Christ est ressuscité; vous ressusciterez donc un jour vous-mêmes; voilà ce qui vous console de votre mortalité. En troisième lieu, par la force que cette résurrection vous communique: Jésus-Christ est ressuscité; vous ressusciterez à son exemple; cela doit

donc vous encourager dans toutes les obligations du Christianisme, et voilà ce qui vous soutient dans vos devoirs. Reprenons chacun de ces points, développons-en les suites, et connoissons à combien de titres notre joie doit éclater singulièrement en ce jour: *Hœc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.*

De tout temps, l'impiété a cru faire la dernière insulte aux adorateurs de Jésus-Christ, en leur reprochant les humbles hommages qu'ils rendoient à un Homme crucifié. Elle a pensé qu'il suffisoit de rappeler le souvenir du supplice auquel se laissa condamner l'Auteur adorable de la Religion des Chrétiens, pour avilir cette Religion même. Et, de cette source de salut, faisant celle de ses blas-

phêmes, à l'exemple du Juif qui, dans le sang de Jésus-Christ, crut éteindre le Christianisme, elle a espéré que le scandale de la croix seroit le moyen efficace d'en anéantir tous les effets.

Parlez, Téméraires, que nous reprochez-vous? Nous adorons Jésus-Christ au milieu des opprobres et des douleurs, attaché à la croix, condamné à perdre la vie; et nous la perdrions nous-mêmes plutôt que d'en rougir. Mais ajoutez donc aussi que nous adorons Jésus sorti victorieux du tombeau; car voilà ce qui détermine nos adorations; puisque, selon la parole de Saint Paul, c'est ce qui nous détermine à vous annoncer ce Dieu Sauveur, et c'est ce qui détermine les hommes à croire en lui. [I. *Cor.* XV.]. Vous nous reprochez que Jésus-Christ

est mort; car c'est là, dit S. Augustin, ce que crioient de concert avec nous, et le Juif et le Payen, et l'Impie. Mais nous, nous croyons qu'il est ressuscité; et c'est par ce point essentiel de notre Foi que nous confondons et vos outrages, et vos mépris, *Hoc pro magno habemus, quia credimus eum resurrexisse.* Or, sur quoi le croyons-nous? Sur des preuves que nous osons vous défier d'affoiblir, et que toutes les subtilités de tous les Ennemis du nom chrétien n'ont jamais pu réussir à détruire. Sans les exposer ici dans toute leur étendue (ce qui n'est pas directement nécessaire au plan que je me suis tracé); il me suffit d'en rappeler l'idée.

Qui l'a donc annoncée au Monde, cette résurrection de Jésus-Christ?

Ce sont des hommes qui ne la publioient pas sur des bruits répandus sur de simples rapports; mais qui eux mêmes avoient vu Jésus-Christ ressuscité; qui plusieurs fois avoient conversé avec lui; à qui il s'étoit montré dans diverses circonstances, pendant une longue suite de jours après sa résurrection; qui avoient touché de leurs propres mains son corps adorable, et admiré de nouveau les effets miraculeux de sa toute-puissance. Quand l'ont-ils annoncée? Ce n'est pas après un temps assez long pour qu'à la faveur de cet intervalle ils puissent persuader un fait qui, à demi-oublié, paroîtroit moins intéressant, et qu'on seroit moins ardent à combattre. Jérusalem, si j'ose m'exprimer ainsi, fumoit encore du sang divin qu'elle avoit

versé; elle étoit encore embrâsée des feux de la fureur qui l'avoit portée à le répandre; lorsqu'elle entendit proclamer hautement dans ses murs le Sauveur qu'elle avoit méconnu, et dont elle avoit scellé le tombeau. A qui l'ont-ils annoncée? Ce n'est pas à quelques personnes, à un petit nombre d'ames simples et crédules, faciles à surprendre ou à séduire; J.-C. est mort en présence de la nation entière, à la vue de tout un peuple. C'est à la nation, c'est à son conseil souverain, c'est à ses chefs assemblés, c'est au peuple réuni en foule, que Pierre, à la tête des onze Apôtres, en élevant la voix, reproche publiquement, sans timidité, sans ménagemens, sans égards, la mort de Jésus de Nazareth; qu'il leur en rappelle les prodiges,

et qu'il leur déclare que Dieu l'a ressuscité, et qu'il l'a délivré de la peine du tombeau, dans lequel il étoit impossible qu'il demeurât, *Quem Deus suscitavit, solutis doloribus inferni, juxtà quòd impossibile erat teneri illum ab eo.* [Act. II. 24.]. A quel prix l'ont-ils annoncée, ces hommes qui auparavant avoient si lâchement abandonné Jésus-Christ? Au prix de leur repos, de leur sang et de leur vie. Cette résurrection qu'ils annoncent, ils l'attestent tous d'une manière uniforme et invariable. Ils l'attestent unanimement, quoique séparés, dans les divers lieux qu'ils parcourent à ce dessein; ils l'attestent dans les tortures, sous le glaive des bourreaux, dans le sein des horreurs d'une mort cruelle. Ils l'attestent, sans que

jamais la sagesse du siécle puisse déconcerter la sincérité de leur témoignage; sans que la puissance des Grands puisse intimider leur courage; sans que la rage des persécuteurs puisse ébranler leur constance.

Par quel intérêt l'ont-ils annoncée? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, que peuvent-ils en attendre? Que trouvent-ils parmi les hommes? Des supplices. Que s'en est-il suivi lorsqu'ils l'ont annoncée? La conversion d'une multitude innombrable de Juifs, de Payens; celle du Monde qui a cru en Jésus-Christ, qui l'a adoré, ce que nous voyons encore aujourd'hui. Quelle force, mes chers Auditeurs, quelle clarté dans un témoignage de cette nature! Et de bonne foi, puisqu'il s'agit d'un fait, de quel autre

genre de preuve est-il susceptible? Qu'on produise donc un fait appuyé sur des fondemens aussi fermes et aussi visibles, assuré et garanti d'une manière aussi sensible, aussi forte, aussi irréfragable; qu'on imagine par quelle voie plus raisonnable et plus efficace, Dieu venoit accréditer cet événement; et qu'on détruise le degré de certitude qui le caractérise.

Il est vrai, Chrétiens, la voix des Apôtres trouva dans le Monde des esprits indociles; mais quel genre d'argumens le Monde opposa-t-il à la prédication des Apôtres? Des menaces et des tourmens. Etrange manière de réfuter des hommes qu'on ne pouvoit pas convaincre d'erreur! La vérité parut-elle jamais avec plus d'éclat, que quand on désespéra de l'étouffer autrement que dans

le sang de ceux qui la prêchoient? Plus de cinq cents personnes ont vu le Sauveur ressuscité, écrivoit Saint Paul aux Fidèles de Corinthe; et, pour qu'ils pussent s'assurer de la vérité, plusieurs d'entre eux, ajoutoit il, vivent encore, *Visus est plùs quam quingentis simul, ex quibus multi manent.* [1. Cor. xv. 6.]. Belle réponse à des paroles si précises et si expresses, que les fers et les cachots destinés à ceux qui parloient ainsi! Nous sommes témoins, disoit S. Pierre, de ce que Jésus-Christ a fait à Jérusalem. Les Juifs l'ont mis à mort en le crucifiant; Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il a voulu qu'il se fît voir, *Hunc Deus suscitavit tertiâ die, et dedit eum manifestum fieri.* [Act. x. 40.]. Voie bien efficace pour confondre de pareils

témoins, que de chercher uniquement à les empêcher de se faire entendre! Est-ce convaincre que de persécuter? Et voilà cependant la seule ressource des Ennemis de Jésus-Christ. Depuis lors (j'atteste ici ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Univers) aucun d'eux a-t-il jamais pu énerver la solidité de ce même témoignage, parvenu constamment de siécle en siécle jusqu'à nous? N'est-il pas démontré, aux yeux de tout homme instruit, que les livres qui nous l'ont transmis sont évidemment du temps des Apôtres; qu'on est forcé de reconnoître que ces livres sont l'ouvrage de ceux dont ils portent le nom; que, dès les premiers temps du Christianisme, ils furent répandus parmi les hommes; que les adversaires les plus déclarés du nom chrétien, je n'en excepte

pas deux des plus furieux, Celse et Julien, n'ont pu ni osé en nier la réalité ?

Pardon, mes Frères : J'oubliois que je parle à des Fidèles convaincus d'une vérité qu'il n'appartient qu'à l'aveuglement de méconnoître, et je ne dois les entretenir que de la gloire de Jésus-Christ. Car, de ce qu'il est ressuscité, suit nécessairement qu'il est Dieu. Pourquoi ? Parce que cette résurrection étoit la preuve sensible qu'il avoit toujours donnée de sa divinité. Détruisez ce temple, il parloit de son corps, dit l'Evangéliste, et je le rebâtirai dans trois jours, *Solvite templum hoc, et in triduo reædificabo illud.* [Jo. 11. 19.]. Le signe qui sera donné à cette nation méchante et infidèle, disoit-il encore, sera celui du

Prophête Jonas; comme celui-ci fut trois jours dans le sein de la baleine, ainsi le Fils de l'Homme demeurera-t-il trois jours dans le sein de la Terre, *Sic erit Filius Hominis in corde terræ, tribus diebus*. [Math. XII. 40.]. Il assure qu'il a la science de Dieu, il s'appelle le Fils de Dieu : Condamnons-le à la mort la plus ignominieuse; Dieu prendra soin de lui, s'il a dit vrai. Langage de l'Impie, rapporté au Livre de la Sagesse [*Sap.* II. 20.], et que les Pères ont regardé comme une prophétie de la passion du Sauveur. Les Juifs la réalisèrent, en lui disant : Si tu es le Fils de Dieu, descends de ta croix; alors, ajoutoient-ils, nous croirons en lui, *Si Filius Dei es, descende de Cruce.* [Math. XXVII. 40.]. Or, il a plus fait; il est sorti du

tombeau. Il n'a pas voulu être délivré de la mort, parce qu'elle devoit être la source de notre salut; mais il a été délivré des mains de ceux qui le firent mourir. Car, que vouloient-ils par là? L'enlever à ceux qui croyoient en lui, et faire périr avec lui la doctrine sainte qu'il leur enseignoit. Ils voulurent sa mort, parce qu'à leur jugement, telles devoient en être les suites. Et quelles furent-elles, mes chers Auditeurs? Ce fut de faire reparoître Jésus-Christ triomphant, de le rendre à ses Disciples, d'affermir leur Foi, de la répandre dans tout l'Univers. Jésus-Christ a donc été délivré des mains de ses Ennemis, puisque leurs desseins, leurs complots, leurs efforts et leur rage ont été sans le succès qu'ils s'en promet-

toient ; puisqu'un effet tout contraire les a suivis ; il est donc Dieu.

Abrégeons un raisonnement dont tout le Monde sent la force. Jésus-Christ donne sa résurrection pour preuve de sa divinité ; il ressuscite, donc il est Dieu. Car il faut ou qu'il se soit ressuscité lui-même, ce qui évidemment ne convient qu'à la puissance de Dieu ; ou, si c'est Dieu qui l'a ressuscité, c'est donc pour autoriser, par ce miracle prédit, la qualité de Dieu qui appartenoit à Jésus-Christ. Aussi les Juifs n'appréhendèrent-ils rien davantage que la créance de cette résurrection, parce qu'ils en sentirent les conséquences. Providence admirable qui se sert de leurs précautions, pour établir invinciblement le miracle qu'ils veulent

combattre; pour ôter jusqu'aux soupçons de l'artifice contre lequel ils s'empressent à se prémunir; et pour montrer, au milieu des efforts des hommes, le Dieu qui se joue de leurs desseins, qui en confond la malignité, et qui ne trouve, dans les soldats qu'on oppose à sa victoire, que les témoins effrayés de son triomphe.

Voici le vôtre, par conséquent, Chrétiens qui adorez Jésus-Christ. Déja se manifeste à vos yeux l'éclat de son règne, non-seulement sur les hommes, mais sur la mort, *Dominus regnavit.* Il est revêtu d'une beauté immortelle, et est environné de force et de puissance, *Decorem indutus est, indutus est fortitudinem.* [Ps. XCII. 1.]. Marchez, marchez donc avec gloire à la suite de ce Conquérant orné

des dépouilles mêmes du tombeau qui, à son ordre, vient de s'ouvrir. Ecoutez cette voix qui a pu commander à la Terre de rendre aux hommes celui dont ils avoient pleuré la perte. Voyez reparoître, en Maître souverain de la nature, celui à la mort duquel on l'avoit déja vue frémir. Devenez spectateurs de la confusion et de la déroute d'un peuple ennemi qui n'est occupé qu'à ensevelir la vaine fureur de ses attentats dans le silence. Participez aux saints transports de ces Ames éplorées qui retrouvent l'objet de leurs regrets et de leur amour. Unissez l'aveu de votre Foi à celui qu'arrache à l'incrédulité de Thomas la vue du Sauveur, et confessez hautement qu'il est votre Seigneur et votre Dieu, *Dominus*

meus, et Deus meus. [Jo. xx. 28.].

Et, sans doute, il vous convient de faire trophée des adorations, du culte, de la créance, du nom même qui vous distingue. Car, prenez garde, Chrétiens, par là même que la résurrection de Jésus-Christ découvre la divinité du Maître que dans lui vous adorez, elle appuye sensiblement toutes les vérités que ce Maître vous enseigne. Pourquoi? Parce que tant qu'il sera vrai que Jésus-Christ est ressuscité et qu'il est Dieu; il sera également certain que tout est divin dans la Religion de Jésus-Christ. Et voici par conséquent, comprenez-moi, je vous prie, comment la vérité de la résurrection soutient efficacement toutes les autres.

Il est, dans les mystères de la

Religion, une obscurité respectable, à laquelle l'esprit humain doit se soumettre, et qu'il ne lui appartient pas de pénétrer. Mais, jusques dans le milieu de cette nuit qu'il ne peut percer, du tombeau même de Jésus-Christ se répand une lumière brillante qui éclaire tous les objets qu'il nous a proposés. Car, je me dis à moi-même : Je crois à l'Evangile, et je suis enfant de son Eglise. Or, Jésus - Christ est ressuscité ; la preuve en est aussi facile à saisir, qu'elle est certaine et frappante. De l'incontestable vérité de sa résurrection, suit nécessairement l'infaillible vérité de sa parole. Evidemment il n'est sorti du tombeau, pour attester sa divinité, que parce qu'il étoit sorti du sein de Dieu. Puisqu'il est sorti du sein de Dieu ; c'est donc la doctrine d'un

Dieu qu'il m'a enseignée. Puisque c'est la doctrine d'un Dieu, ma conviction est pleine et entière. La raison même m'apprend qu'à la voix de Dieu je dois croire humblement, et adorer. Que les Ennemis de Jésus-Christ et les miens cherchent à me détacher de lui; il me suffit, pour les confondre, de la gloire de son tombeau.

Il y a plus, Chrétiens, c'est à ce moment l'éclat du vôtre qui me fixe. Du sépulcre de Jésus-Christ sort avec lui le présage certain de votre sublime destinée; et puisque le tombeau du Sauveur est ouvert; le vôtre ne sera pas fermé pour toujours.

Conclusion si visiblement liée au principe selon la doctrine de S. Paul, qu'il demandoit avec éton-

nement aux Corinthiens comment, après la résurrection de J.-C., on pouvoit douter de celle des morts: *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.* [1. Cor. xv. 13.]. En effet, pour suivre toujours en peu de mots le seul raisonnement de Saint Paul qui a traité en tant d'endroits et si expressément cette importante matière ; comme la mort est entrée dans le Monde par le premier homme, c'est aussi par un homme (il entend l'Homme-Dieu) que vient la résurrection. Comme vous subissez le sort du premier Adam, en étant sujet à la mort, vous participerez à la victoire du second qui l'a domptée. Jésus-Christ auroit-il moins de puissance pour nous délivrer, qu'Adam n'eut de facilité à nous perdre ? Et la faute d'un homme

seroit-elle plus efficace que la réparation même d'un Dieu? Cette faute, un Dieu l'a réparée par une satisfaction surabondante. Il a vaincu le péché en l'expiant; il a empêché qu'il ne régnât sur nos ames et qu'il ne les perdît à jamais. Comment donc n'auroit-il pas aussi vaincu la mort qui est la suite du péché? Comment n'auroit-il pas empêché qu'elle n'étendît pour toujours son empire sur nous? Comment est-il notre Chef, s'il ressuscite sans ses membres? Comment est-il appelé les prémices des morts, si parmi les morts il n'est que lui qui ressuscite? Comment, après avoir souffert avec lui, serions-nous glorifiés comme lui, s'il n'est point de gloire pour nos corps ressuscités?

Ah! Chrétiens, il est donc vrai

que la même main qui enlève Jésus-Christ au tombeau réforme en même temps sur celui des hommes cette inscription lugubre qui m'annonce seulement qu'ils ont vécu, et qu'elle y place la promesse brillante qu'ils vivront encore; qu'au milieu des débris de leur mortalité, elle jette les gages précieux d'une immortelle vie; et que, dans Jésus-Christ, elle nous découvre ce qu'elle doit un jour opérer dans nous.

Je comprends alors comment, selon le langage du Prophête-Roi, Dieu a formé l'homme presqu'égal aux Anges, *Minuisti eum paulò minùs ab Angelis.* [Ps. VIII. 6.]. Car, si nous sommes humiliés, pendant la vie, par la caducité de ce corps mortel que la Terre sans cesse nous redemande; viendra le jour auquel ce corps par-

ticipera à l'immortalité des célestes Intelligences dont le Ciel est la demeure. Si cette partie de nous-mêmes doit périr, ce n'est que pour un temps; et ce temps, une fois écoulé, il est pour nos corps une éternité d'existence. Si la mort nous découvre notre néant dans ce Monde, notre résurrection nous annonce, pour l'autre, notre grandeur. A cette vue, mes idées s'élèvent, le spectacle de ma destinée me frappe, je me regarde d'un œil différent. J'aperçois, il est vrai, comme le Prophète, la Terre couverte d'ossemens désunis et desséchés; je me représente ces tristes restes de la fragilité humaine: je m'attends à voir mêler à cette poussière celle en laquelle mon corps doit bientôt se résoudre: lorsque m'interrogeant

tout-à-coup, je me demande à moi-même ce que demanda autrefois le Seigneur à Ezéchiel : Penses-tu que ces ossemens seront un jour ranimés, *Putas ne vivent ossa ista?* [Ezech. XXXVII. 3.]. Et, jetant mes regards sur l'Homme-Dieu ressuscité, il me répond ce que Dieu répondit au Prophète : Je les revêterai de nouveau de leur chair, je répandrai sur eux un Esprit vivifiant; et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur, *Succrescere faciam super vos carnes; dabo vobis Spiritum, et vivetis; et scietis quia ego Dominus.* [Ib. 6.]. Et certes, puisque selon l'expression de S. Pierre, Jésus-Christ a englouti la mort, afin que nous devinssions héritiers de la vie éternelle; il peut donc signaler dans nous la puissance

qui éclate aujourd'hui dans lui. Il nous l'a assuré. Et, dès que notre résurrection doit être l'ouvrage de son pouvoir; méritent-ils qu'on leur réponde sérieusement, ceux qui n'opposent à cette vérité que la difficulté de la comprendre?

Parlez, grand Dieu, vous dont la voix trouva le néant docile, et dont la parole seule enfanta les merveilles du Monde. Commandez à l'Esprit de venir des quatre vents et de souffler sur ces morts, afin qu'ils revivent, *A quatuor ventis veni Spiritus, et insuffla super interfectos istos, ut reviviscant.* [Ibid 9.]. A cette parole toute puissante, qu'importe que les animaux ayent dévoré nos corps, que la mer les ait ensevelis, que le feu les ait consumés que les cendres en ayent été dispersées?

Quelle est, dit S. Augustin, la portion de matière qui périsse à l'égard de Dieu, ou qui échappe à ses ordres, ou qu'il ne puisse pas réparer par sa volonté? Quelle est, s'écrient Tertullien et Saint Jérôme, cette calomnieuse témérité qui oseroit disputer à celui qui a tout fait de rien, le pouvoir de rétablir ce qui étoit déja? Quel est cet aveuglement, poursuit Saint Grégoire, qui, dans la nature même dont on voit sans cesse les productions mourir et renaître, ne trouve pas comme une espèce de préparation à la créance de sa résurrection? Quelle est cette folie, ajoute l'Apôtre, qui ne remarque pas que ce grain de bled ne prend une existence nouvelle, qu'après avoir été enfoui dans la Terre? Eh! qu'est donc pour vous la

mort à la vue de la résurrection? Que déja elle vous ait enlevé les Justes que vous honorez de vos larmes; ne vous affligez-vous pas comme ceux qui sont sans espérance; vous avez celle de les revoir dans le sein de Dieu. Qu'elle vous menace vous-mêmes; vous reposerez, il est vrai, dans la Terre; vous y dormirez, au langage de l'Ecriture, avec vos ayeux; mais rassurez-vous, ou bravez vos frayeurs; il y aura pour vous l'éclatant réveil de votre résurrection.

Seigneur, pourrez-vous dire, au dernier moment, le temps va finir; je sens se briser les liens qui me retiennent dans ce Monde; mes forces s'évanouissent, mon corps se détruit, ma tombe s'ouvre, elle m'appelle; ah! c'en seroit

assez pour ma consolation de savoir que mon ame va être remise entre vos mains, et que, replongée dans sa source, elle va goûter dans vous une éternité de bonheur. Et voilà, cependant, que votre magnificence m'ouvre un avenir dans lequel j'entrerai tout moi-même. Oui, pouvez-vous dire avec le Patriarche Job [XIX. 26.] : De nouveau, je serai revêtu de cette chair mortelle dont je dois être dépouillé. J'échapperai un jour au tombeau qui se prépare à la dissoudre. De ces mêmes yeux auxquels la lumière se refuse, et qui vont s'éteindre, je verrai ce Dieu mon Sauveur, ce Libérateur auquel je dois ma rédemption, ce Bienfaiteur divin que sa tendresse a rendu le prix de ma délivrance; je le verrai dans son royaume qu'il

m'a ouvert et dont je serai habitant. Bénie soit donc à jamais, Chrétiens, cette résurrection de Jésus-Christ, par laquelle vous triomphez de l'impiété qui attaque votre Maître; de l'humiliation qui accompagne votre mortalité. Mais que votre résurrection spirituelle devienne à son tour le triomphe de J.-C.

SECONDE PARTIE.

Vous le savez, Chrétiens, ressusciter, c'est sortir de l'état du péché. Or, comment la résurrection spirituelle du Pécheur devient-elle un sujet de triomphe pour Jésus-Christ? C'est, mes chers Auditeurs, que cette résurrection spirituelle accomplit les desseins de Jésus-Christ dans sa résurrection; c'est que cette résurrec-

tion spirituelle fait éclater la vertu de la résurrection de Jésus-Christ; enfin c'est que cette résurrection spirituelle devient la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ, lorsqu'elle vous fait honorer sa résurrection. Cherchons à nous rendre salutaire la joie sainte que ce mystère doit nous inspirer: *Hœc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.*

Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est ressuscité pour notre justification; car, quoique ce soit proprement par sa mort, qu'il nous a mérité la grâce de la sanctification; c'est en ressuscitant qu'il a mis le sceau au grand ouvrage de notre salut, et qu'il l'a consommé. Il est ressuscité, pour que nous ressuscitions comme lui. Et, comme notre résurrection à la gloire doit être

fondée sur notre résurrection à la grâce; par là même qu'il s'est proposé de nous procurer la première, il a eu en vue la seconde. En effet, ou il faudroit dire que c'en est assez que le Sauveur soit ressuscité, pour que nous ayons tous part à l'avantage de sa résurrection; ce qui seroit détruire d'un seul coup tous les oracles, toutes les lois, toute la Religion de J.-C.: ou il faut convenir qu'en se ressuscitant soi-même, il a prétendu nous animer à cette résurrection qui nous fait passer de la mort du péché à la vie de la grâce, pour que nous puissions jouir un jour de celle de la gloire, *Resurrexit propter justificationem nostram.* [Rom. IV. 25.].

Et dès-là, Chrétiens, il est donc une sorte de triomphe pour le

Sauveur, qu'il dépend de vous de lui procurer. Triomphe des desseins que son amour pour vous a fait naître dans son cœur, et que la fidélité du vôtre doit accomplir. Triomphe des vues de paix et de miséricorde qu'il a sur vous, et auxquelles c'est maintenant à vous à coopérer; triomphe de cette volonté bienfaisante qui l'a sacrifié pour vous sauver, et que par votre salut vous devez glorifier; triomphe que la bonté de Jésus-Christ regarde comme le sien, parce qu'il est essentiellement le vôtre.

Ah! mes Frères, si, dans ce mystère, le Sauveur ne considéroit que lui-même, il n'est rien sans doute à ajouter à l'éclat de sa gloire. S'il n'a combattu que pour lui, il est pleinement vainqueur.

Mais, parce qu'il a combattu pour vous, il veut vous voir participer aux honneurs de sa victoire; il veut vous en voir goûter les fruits. Et, parce que c'est dans votre justification qu'ils consistent, parce qu'elle doit vous faire obtenir ce qu'il a mérité pour vous; c'est donc par cette justification que vous rendrez, autant qu'il dépend de vous, à Jésus-Christ, ce que vous avez reçu de lui, *Resurrexit propter justificationem nostram.*

D'où je conclus que passer ce saint temps destiné à célébrer la résurrection de l'Homme-Dieu, sans vous efforcer à ressusciter vous-mêmes de l'iniquité à la justice, c'est restreindre les heureuses suites de ce grand mystère auquel tout au plus vous paroissez applaudir; c'est vouloir, au milieu

de la gloire de Jésus-Christ triomphateur de la mort, lui ravir celle de triompher dans vous du péché; c'est, en même temps que vous le reconnoissez pour Sauveur, dédaigner les grâces qu'il vous offre pour le salut; c'est, tandis que toute la nature cède à ses ordres, avoir l'audace de résister à sa volonté. Car, ce qu'il veut aujourd'hui de vous, Pécheurs, c'est que, pour arriver au terme brillant qu'il vous montre, vous commenciez à marcher dans une route nouvelle; c'est qu'après avoir crucifié dans vous le vieil homme, on y aperçoive maintenant un homme nouveau. Et c'est alors que, faisant partie de l'héritage nombreux que lui a promis son Père, Jésus-Christ voit dans vous sa propre conquête, et par conséquent autant de mem-

bres qu'il a vivifiés, autant de captifs qu'il a délivrés, autant de citoyens qu'il rend à leur céleste patrie, autant d'ames qu'il arrache aux puissances infernales, autant de glorieuses dépouilles dont il s'enrichit à leur perte; en un mot, autant de trophées de son triomphe, *Resurrexit propter justificationem nostram.*

Et remarquez, Chrétiens, qu'en même temps que vous accomplissez les desseins de Jésus-Christ dans sa résurrection, vous faites éclater sensiblement la vertu de cette résurrection même. Car, comme c'est par la créance de ce mystère que le Monde s'est converti; on peut dire aussi que c'est par la conversion du Monde que ce mystère a été singulièrement glorifié; et que, comme les Apôtres ont rendu

avec grande force témoignage de la résurrection du Sauveur, les adorateurs fidèles qu'ils lui ont soumis, ont manifesté la force de cette résurrection.

Or, je dis que celle du Pécheur contribue encore aujourd'hui à en augmenter la gloire. Pourquoi ? Parce qu'elle retrace tout ensemble et la vivacité de la créance qu'on lui doit, et l'efficacité du pouvoir qu'on vit briller dans elle. Et d'abord, par là même que vous revenez de vos égaremens pour vous attacher à Jésus-Christ, vous confessez efficacement la vérité de sa résurrection, puisqu'il est évident que vous ne penseriez pas à recouvrer la vie surnaturelle que vous avez perdue par le péché, et que vous n'useriez pas à cette fin des moyens établis par

Jésus-Christ, si, dans sa résurrection, vous ne reconnoissiez pas sa divinité. Appliquons ici, mes chers Auditeurs, quoiqu'en un sens différent, les paroles que le Sauveur disoit à Marthe: Celui qui croit en moi, vivra, quand même il seroit mort, voulant nous apprendre qu'il rendroit à une vie glorieuse ceux qui croiroient en lui d'une Foi animée par la Charité et soutenue par les œuvres, *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* [Jo. XI. 25.]. Et disons : Auparavant vous étiez morts à la grâce; vous vivez à présent pour Jésus-Christ selon son esprit, conformément à ses lois : Ah! vous croyez donc en lui, vous venez donc vous associer aux témoins de sa résurrection; votre conduite rend donc hommage

à votre Foi, et votre Foi devient glorieuse au mystère que vous honorez.

Ce n'est pas, Chrétiens, que cette Foi ne puisse subsister dans des Pécheurs qui ne cessent pas de l'être; mais qu'elle est foible, dès qu'elle n'engage point à agir! Qu'elle est cachée aux yeux des hommes, dès qu'elle ne se produit pas par les œuvres! Et dès-là qu'elle est stérile pour la gloire d'un mystère que cependant vous croyez! Mais qu'un infidèle nous demande aujourd'hui une preuve que les Chrétiens sont convaincus de la résurrection du Sauveur qu'ils adorent; voyez, leur disons-nous, ces hommes qui renouvellent leurs mœurs et leur vie, pour participer à la vie immortelle que J.-C. a reprise. Voyez leurs efforts

pour faire mourir dans eux les vices qui y mettroient obstacle, et connoissez, par ce merveilleux changement, ce que peut sur eux la Foi vive de la résurrection.

Changement qui retrace lui-même en quelque manière la puissance divine qui se signale dans ce mystère. Que de difficultés, Pécheurs ressuscités, s'opposoient à ce saint renouvellement! Votre ame étoit dans l'état du péché comme dans un tombeau auquel il étoit impossible aux seules forces de la nature de l'arracher. Dans votre cœur, comme dans une demeure de mort, il falloit que pénétrât une vertu divine, pour y répandre un esprit de vie. Avec quel soin vos passions en défendoient-elles l'entrée! Et cependant (ô force victorieuse de la résur-

rection de Jésus-Christ), à ce souvenir s'ouvre cet abyme de la conscience, se lève ce jour du péché, s'allarment ces passions que la grâce vous aide à vaincre. C'est par la puissance de Jésus-Christ ressuscité, que celui que vous voyez devant vous a été guéri, disoit Pierre aux Anciens du Peuple, publiant ainsi, par ce miracle, la gloire de la résurrection de son Maître, *In hoc iste astat coram vobis sanus.* [Act. IV. 10.]. Et c'est ainsi qu'il dépend de vous que nous disions encore aujourd'hui: Voyez les miracles de conversion que cette résurrection opère encore, cette componction qu'elle inspire, cette pénitence à laquelle elle engage, ces habitudes qu'elle fait cesser, ces dangereuses fréquentations qu'elle interdit, ces désirs de vengeance qu'elle éteint,

cette haîne qu'elle étouffe. Et, comme si elle étoit le germe secret de toutes les vertus, elle ramène parmi nous la justice, la sainteté et la paix; avec Jésus-Christ elles reparoissent sur la Terre; et, par un prodige presque aussi frappant que celui dont plusieurs furent témoins dans Jérusalem, lorsqu'ils virent sortir de leurs sépulcres les corps de plusieurs Justes, après que Jésus-Christ fut sorti lui-même de son tombeau, nous voyons aujourd'hui une multitude de Pécheurs revenus à lui, former le brillant appareil de sa résurrection, en attester l'efficacité, en relever l'éclat, et servir de toute part à le répandre. La victoire qu'il remporte sur les cœurs, couronne celle qu'il a remportée sur la mort.

Ah! s'il en étoit ainsi, mes chers

Auditeurs, quel triomphe pour l'Eglise de Jésus-Christ, lorsqu'elle vous en rappelle la résurrection! Je me ressouviens ici, avec complaisance, des doux transports que causa aux Disciples du Sauveur, l'heureux moment qui leur rendit ce Maître adorable. Dispersées, selon l'Oracle de l'Ecriture, après que le Pasteur eut été frappé, [*Math.* XXVI. 31.], on vit bientôt les brebis se réunir dans le bercail, dès qu'elles eurent retrouvé leur Conducteur. Jésus-Christ est vivant; nous avons vu le Seigneur, *Vidimus Dominum*, [Jo. XX. 25.], voilà la parole qui, confirmée d'un moment à l'autre, prépare l'Eglise naissante à ces inexprimables ravissemens que la présence de l'Homme-Dieu va bientôt produire, et qui

doit unir à jamais la gloire de l'un et de l'autre.

Mais il est encore, je ne crains pas d'être désavoué par l'Eglise; il est encore une gloire qu'elle ambitionne après la résurrection de son auguste Chef : c'est de voir ses enfans revivre eux-mêmes à la grâce. Eh! que ne pouvons-nous lui attester que nous en avons aperçu dans vous les effets; que nous vous avons vu reprendre une vie nouvelle; que, délivrés du péché, vous en avez effacé la tache! Que ne pouvons-nous lui dire de chacun de vous: Il est ressuscité, *Surrexit.* Hélas! comme cette Mère désolée, dont on alloit ensevelir le Fils unique, que demande aujourd'hui l'Eglise à Jésus-Christ? De vous rendre à son amour; et quels efforts n'a

pas faits déja cet amour lui-même, pour ranimer dans vous les principes d'une vie divine? Depuis ces jours de pénitence que celui-ci vient terminer, a-t-elle cessé de vous faire entendre ses désirs, ses invitations, ses ordres? Toujours la voix de ses Ministres a cherché à vaincre dans vous cette léthargie, ce sommeil de mort qui paroissoit vous rendre insensibles. Avec quel zèle a-t-elle conjuré Jésus-Christ de venir à votre secours, tandis qu'elle-même veilloit avec sollicitude sur les bords de votre tombeau. Pourquoi vous oblige-t-elle à vous nourrir de l'aliment de vie, à manger dignement la chair de l'agneau de Dieu? Et, parce que l'accomplissement de ce précepte suppose dans vous la vie de la grâce; c'est donc là

ce que l'Eglise exige de vous. Qu'on l'accomplisse fidèlement; et alors, comme un champ fertile qui, à l'aspect du Soleil de Justice, voit éclore toutes les vertus, elle pourra se glorifier aux yeux des Nations de celles qui la décorent, en s'applaudissant de la gloire de l'Homme-Dieu, qui, après l'avoir arrosée de son sang, vient l'orner de sa splendeur. Elle se félicitera des fruits précieux de salut qu'elle recueille. Le spectacle frappant de cette résurrection sensible réparera l'opprobre dont tant de désordres l'ont fait rougir. Les vrais Fidèles partageront avec elle la consolation de ces saints exemples; l'efficacité de leurs impressions servira à leur ramener ceux que le scandale avoit égarés. Elle verra se réaliser dans son sein les pa-

roles de Jésus-Christ que rapporte S. Jean dans l'Apocalypse : Voilà que je renouvelle toutes choses. C'est là en effet l'esprit de ce mystère, et c'en devroit être le fruit, *Ecce nova facio omnia* [Apoc. XXI. 5.]. Mais c'est là une satisfaction que vous lui refusez, Enfans ingrats, lorsqu'en vous remettant sous les yeux Jésus-Christ rendu à la vie, l'Eglise ne le voit pas renaître dans vos cœurs. Ainsi vous mêlez l'affliction la plus vive aux chants de son allégresse ; le deuil à la pompe majestueuse de ses cérémonies; les larmes qu'elle verse sur ses enfans, à la joie de recouvrer son divin époux, parce que ces jours de solennité ne sont pas pour vous des jours de salut.

Car, dans ce temps de Pâque,

qu'aperçoit-elle, mes chers Auditeurs? Des Chrétiens indignes de ce nom qu'ils déshonorent, et qui ne font pas seulement un effort pour renoncer à ce genre de vie, à ces affections, à ces usages, à cette licence, à cette dépravation d'un Monde coupable, dans les crimes duquel ils consentent à demeurer ensevelis. Elle en voit d'autres occupés à se tromper eux-mêmes, plus encore que les Ministres auxquels ils s'adressent, qui ne cherchent qu'à concilier un état habituel du péché, avec les dehors d'une résurrection à la grâce.

Eh! que sont-elles, hélas! dans plusieurs ces prétendues résurrections? Résurrections simulées et apparentes. Vous passez pour vivant, parce qu'on vous a vu remplir ex-

térieurement certains devoirs, parce qu'on vous a vu manger la Pâque, parce que vous avez paru donner des preuves de Christianisme, *Nomen habes quòd vivas;* et, cependant, vous êtes morts; parce que vous n'avez agi que par le motif des circonstances, et non selon l'esprit qu'elles devoient vous inspirer; parce que vous avez voulu seulement paroître Chrétien, et non le devenir; parce que, si votre conduite a paru édifier, vos secrètes dispositions faisoient gémir, *Et mortuus es.* [Act. III. 1.].

Résurrections languissantes et inefficaces! Sondez vos cœurs: Quelle lâcheté, quand il faut en abjurer les foiblesses, que de dégoûts et de délais dans la nécessité d'y remédier! Que de tristesse et d'ennuis, qui naissent de l'obliga-

tion même que ce temps vous impose! En faut-il tant pour nous alarmer sur l'efficacité de votre changement? Ah! nous faisons tous nos efforts pour vous rappeler à la vie, et quelquefois nous n'en trouvons qu'un dernier souffle prêt à s'évanouir entièrement.

Résurrections passagères et momentanées : Vous êtes sincèrement à Dieu, je le suppose. Mais sera-ce une paix entière que vous aurez faite avec lui; ou n'y auroit-il eu qu'une trève entre vous et le péché? Ce n'est aujourd'hui que piété, qu'édification, que louanges de Dieu. Les Fidèles remplissent les temples, ils sont purifiés par les eaux salutaires de la pénitence, ils sont rangés à la table du festin; spectacle bien consolant, s'il n'étoit pas troublé par les craintes de

l'avenir. Qu'ils soient une fois écoulés ces jours de recueillement, de prière et d'adoration; quels seront ceux qu'on leur verra succéder? Chaque année, cette même solennité a réveillé dans vous l'esprit de la Religion: Que ne promîtes-vous point dans les mêmes circonstances? Qu'avez-vous retrouvé dans vous de ce que vous aviez promis d'être? Que sont devenues vos anciennes résolutions? Tristes augures que le passé fait naître, que votre inconstance autorise, et que votre conduite va peut-être réaliser. Le Monde vous attend de nouveau; vous allez y rentrer, tomber dans ses piéges, vous livrer à ses périls, céder à ses exemples, imiter ses mœurs. Voilà donc, selon la pensée de S. Ambroise, que votre tombeau va se r'ouvrir,

que la grâce va expirer dans vous avec le temps qui l'y avoit vu renaître; que Jésus-Christ va être encore crucifié dans vos cœurs; et que l'ennemi qui l'a vaincu se prépare à vous perdre, en vous dérobant au puissant attrait d'une heureuse immortalité.

Seigneur Jésus, Dieu Sauveur qui êtes la résurrection et la vie! Quel est l'état de ceux à qui je viens d'annoncer votre gloire pour les animer à mériter d'en jouir? Sous ce voile de Religion dont ils se parent, sont-ils vivans, ou m'adressai-je encore à des morts? Faut-il applaudir à leur bonheur, ou verser des pleurs sur leur destinée? Votre esprit s'est-il répandu sur eux, ou votre voix les a-t-elle trouvés insensibles? Doute affligeant, mes Frères; que ne puis-je le dé-

cider en votre faveur ? Mais si, par l'état du péché, vous le décidez tristement contre vous, qu'est donc à votre égard le mystère de ce jour, ô vous qui le changez volontairement et librement en mystère de terreur et d'épouvante ? Quels souhaits me contraignez-vous à former ! Daignez les entendre. Oui, puisse-t-il n'y avoir jamais pour vous de résurrection à la vie, si, avant la fin de la vôtre, il n'y a point dans vous de résurrection à la grâce ! Puisse la Terre renfermer à jamais vos corps ! Puisse votre ame subir elle-même l'humiliation de l'anéantissement ! Puissiez-vous périr tout entiers pour ne plus revivre, si vous ne voulez pas renaître selon l'esprit ! Vœux superflus ! Voici, reprend S. Paul, le mystère terrible qui doit réveil-

ler votre attention aux vérités que je vous annonce, *Ecce mysterium dico vobis.* [1. Cor. xv. 51.]. Nous ressusciterons tous, *Omnes quidem resurgemus ;* mais nous ne serons pas tous changés, *Sed non omnes immutabimur.* C'est-à-dire que la résurrection n'opérera que dans les Justes un changement de bénédiction et de gloire, tandis que dans les Pécheurs elle éternisera les tourmens. Ecoutez donc, vous qui ne craignez pas de vous exposer à mourir dans le nombre de ces derniers. Vous ressusciterez; la parole est sûre; mais pour le triomphe de la justice de Dieu. Vous n'aurez pas honoré la miséricorde du Sauveur, vous n'échapperez pas à la vengeance du Juge. La voix qui sollicite inutilement aujourd'hui vos cœurs, ranimera

un jour efficacement vos cendres. Demeurés dans le tombeau du péché, celui de la mort ne sera pas votre asile. Pensez au sort futur qu'avec la grâce il dépend de vous de vous ménager; et décidez-vous.

Que bien plus volontiers, Chrétiens véritablement ressuscités avec Jésus-Christ, j'ai à vous faire entendre les consolantes paroles de cet Homme-Dieu, après sa résurrection: Que la paix soit sur vous, *Pax vobis* [Jo. xx. 11.]! Qu'elle tranquillise votre Foi, fidèles adorateurs de J.-C.; il en a prouvé invinciblement tous les oracles. Qu'elle tranquillise votre amour, Ames saintes et attachées à Jésus-Christ; il revit pour ne plus mourir. Qu'elle tranquillise votre conscience, Pécheurs revenus à Jésus-Christ;

il a consommé votre réconciliation avec son Père. Qu'elle calme vos douleurs, Chrétiens qui souffrez pour Jésus-Christ; il vous montre le terme heureux auquel conduit l'affliction. Qu'elle tranquillise vos désirs et votre attente, humbles Disciples qui soupirez après Jésus-Christ; viendra sûrement le jour auquel vous régnerez avec lui.

Dieu sauveur, dont l'immortelle gloire console notre Foi, ranime nos espérances et soutient notre courage! Qu'il est satisfaisant pour les Ministres de votre parole, après avoir prêché les vérités de votre Evangile devant un Roi qui en fait la règle de sa vie, d'être autorisés à lui présager dans la chaire de vérité la brillante im-

mortalité qui doit être le prix de sa fidélité à vous servir! A ce nom d'immortalité, se présentent en foule les divers titres qui l'assurent parmi les hommes; l'assemblage des qualités dignes du trône pour éterniser la splendeur du règne de ce Monarque; le nombre et la célébrité des monumens, pour éterniser sa bienfaisance; le bonheur de ses peuples, pour éterniser la sage douceur de ses lois. Placé avec distinction dans les fastes du Monde dont il fixe l'attention, imprimé profondément dans les cœurs dont il excite la tendresse, prononcé avec respect par les différentes nations dont il réunit l'estime, sans doute son auguste nom est destiné à braver les siécles, puisqu'il fait la gloire du nôtre.

Mais c'est surtout à vous, Reli-

gion sainte, à consacrer le souvenir de ses vertus, dont vous êtes le principe et dont vous partagez l'éclat. Vous graverez dans vos annales que s'il fit l'admiration de la Terre, il fut l'ornement du Christianisme; que si l'étendue de ses connoissances honore la supériorité de ses lumières; la Foi applaudit à la soumission qui lui en fit hommage; que s'il fut le digne objet des soins marqués de la Providence, il en reconnut toujours les bienfaits; que s'il apprit aux Heureux du Monde comment on se sanctifie dans la prospérité, les Infortunés le regardèrent comme leur Protecteur; que s'il déploya en souverain les grandeurs de sa magnificence, souvent il ouvrit en Père les trésors de sa libéralité; que s'il tempéra

la majesté du rang, par l'accueil favorable de sa bonté, il oublia, aux pieds du Seigneur, qu'il étoit Roi, ou plutôt qu'il s'en souvint pour établir le règne de Dieu par la vivacité de son zèle et par la force de ses exemples; que s'il mérite de vivre éternellement dans la mémoire et dans le cœur des hommes, il aspire par dessus tout à vivre éternellement dans le sein de Dieu. Il lui est donc réservé, Seigneur, votre céleste héritage: mais qu'il me soit permis de vous adresser cette demande que répètent intérieurement tous ceux qui me l'entendent prononcer: Paroissez oublier longtemps encore les droits précieux qui lui font espérer de régner avec vous. Ecoutez le cri de ses fidèles sujets, la prière de leur amour, les souhaits

de leur reconnoissance, les vœux de votre Eglise, les intérêts de votre gloire. Vous hâter de récompenser ses mérites, ce seroit punir son peuple; vous empresser de couronner ses vertus, ce seroit affliger la vertu même; qu'il en soit longtemps le modèle avant que d'en recueillir les fruits dans une sainte et bienheuse immortalité! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

SUR L'INCRÉDULITÉ.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. *Evang. de ce jour. S. Jean.* Chap. xx.

PAR un effet particulier de la Providence divine, selon la remarque de S. Grégoire, le doute et l'incrédulité de l'Apôtre ont servi à raffermir notre Foi. En voulant toucher lui-même les cicatrices

de Jésus-Christ ressuscité, il contribue, dit ce saint Docteur, à guérir dans nous les blessures de l'infidélité, *Ut dum in Magistro suo vulnera palparet carnis, in nobis vulnera sanaret infidelitatis.*

Mais il n'en est pas ainsi de l'incrédulité obstinée qui redouble sans cesse ses efforts contre la vérité de la Religion. N'en avoir aucune, c'est l'unique que veulent aujourd'hui les Incrédules.

Je le déclare : Je ne consacre point ce Discours à établir contre eux les preuves brillantes du Christianisme. Seules elles forment un objet séparé, toujours capables de convaincre les esprits raisonnables qui cherchent la lumière, et de confondre ceux qui craignent d'être éclairés. Je n'entreprends pas même

de suivre les Incrédules dans ces détours ténébreux, qu'ils ne multiplient que pour se dérober à la vérité qui les poursuit; ni de parcourir leurs sentimens divers, si variables, si opposés les uns aux autres, que les bornes d'un discours ne me permettroient pas même le temps de les exposer. Pour les réunir tous, je ne veux m'attacher qu'à ce qu'ils ont de plus commun entre eux.

Puisque les Incrédules se présentent comme autant d'ennemis rassemblés contre la Religion; avant de travailler à la défendre, faisons d'abord les premiers pas vers eux, et commençons par les connoître. Montrons-les au moins tels qu'ils sont à ceux qui paroissent les redouter, parce qu'ils les connoissent trop peu.

Commençons par détruire la fausse idée que voudroit donner d'elle-même l'incrédulité : ce sera la première Partie. Découvrons ensuite par quelle voie se répand chaque jour la contagion de l'incrédulité : ce sera le sujet de la seconde.

En deux mots, le vice de l'incrédulité considéré dans ses principes : la foiblesse de l'incrédulité dans ses moyens de séduction ; c'est là tout mon dessein. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'est par des réflexions également simples et sensibles, mes chers Auditeurs, que je rappelle d'abord l'Incrédule à l'examen de sa propre incrédulité. Il veut la

regarder comme étant dégagée de tout intérêt, et comme l'unique effet de la supériorité de ses lumières; par là, il se trouve estimable à ses propres yeux. Il veut ensuite se persuader que l'incrédulité ne mérite de la part des hommes aucun reproche, parce que, selon lui, elle n'est point nuisible aux vrais intérêts de l'humanité : et voilà comment il croit ne pas cesser d'être estimable aux yeux des hommes.

Essayons de lui montrer que l'incrédulité de l'esprit est formée communément par les passions du cœur; que l'incrédulité qu'il appelle le résultat des lumières, n'en marque jamais la supériorité; qu'enfin, l'incrédulité tend efficacement à détruire dans le Monde les plus puissans motifs de la pro-

bité. Je vous demande toute votre attention.

Etablir dans l'esprit des hommes, avec les glorieux et sacrés rapports qui les unisent à Dieu, les obligations qu'il leur impose; resserrer entre eux les liens de l'équité et de la charité; entretenir dans eux la modération et la sagesse; bannir du milieu d'eux ces passions qui les arment les uns contre les autres, qui font tout-à-la-fois et leurs crimes particuliers, et leur supplice commun; procurer ainsi le bonheur et le calme à la Terre, en y faisant régner l'ordre et la sainteté; voilà le fruit, voilà l'abrégé de la morale de la Religion.

Ah! s'il paroissoit aussi facile de la suivre, qu'il est naturel de l'admirer! S'il ne lui falloit que

le suffrage de l'esprit qui nécessairement la respecte, si elle ne gênoit pas un cœur qui la craint! Ici, mes chers Auditeurs, je ne demanderois à l'Incrédule que de me répondre de bonne foi, comme je vais l'interroger sans aigreur.

Comment, lui demanderai-je d'abord, comment vivez-vous, vous qui refusez de croire cette Religion qui doit régler l'homme pendant sa vie? Ne craignez pas de m'en faire l'aveu. De ceux qui vous connoissent, je suis le seul peut-être qui ignore ces passions multipliées, ces intrigues suivies, cet amour des plaisirs du Monde, cet attachement dont votre cœur est uniquement occupé, et que la Religion réprouve. Rentrez un moment en vous-mêmes, et comparez vos mœurs avec ses lois.

Mais encore, depuis quand l'avez-vous abandonnée cette Religion? Quelle est l'époque de ces doutes que vous affectez? Leur impression n'a-t-elle pas commencé avec vos désordres? Ne s'est elle pas fortifiée avec vos habitudes? Ne s'est-elle pas enracinée avec le dessein de ne renoncer jamais à cette vie déréglée? Rappelez-vous les diverses circonstances de votre conduite; et voyez si la décadence de votre Foi n'est pas rapprochée de la décadence de vos mœurs.

Quelles sont, parmi les vérités de la Religion, celles que vous voudriez surtout anéantir? Ce dogme de la liberté qui vous apprend qu'en suivant des désirs pervers, vous vous rendez criminel; celui qui, conformément au sentiment naturel de tous les hommes, des

Payens même, vous instruit de l'immortalité de votre ame; celui qui, pour les péchés de cette vie, annonce au Pécheur les tourmens de l'Eternité; ne sont-ce pas là ceux qui vous fatiguent davantage, ceux que l'Incrédule combat surtout aujourd'hui avec le plus de fureur? Sondez votre cœur; examinez si l'idée que vous avez péché, que vous voulez encore pécher, et que vous en serez éternellement puni, ne vous engage point à sacrifier la certitude de la Foi à la licence de vos mœurs?

Je préviens la réponse, mes chers Auditeurs, par le témoignage de tant d'Incrédules ramenés à la Foi (ce témoignage, je l'ai plus d'une fois entendu moi-même), qui sincèrement ont avoué qu'ils sentoient moins d'opposition

aux dogmes de la Religion, à mesure qu'ils s'éloignoient moins de la pureté de ses maximes. Je trouve la réponse dans l'histoire de tant d'hommes qui n'ont été connus par leur impiété qu'après s'être rendus fameux par leurs désordres. Que l'Incrédule interrompe lui-même pour un temps (hélas! que ne puis-je le lui persuader!) qu'il interrompe le déréglement de sa vie, qu'il cherche la vérité avec un cœur pur; son expérience répondra pour lui, comme elle a répondu pour tant d'autres, dont les doutes ont cessé avec l'intérêt qu'ils avoient à douter.

Et si ce n'est pas l'intérêt du cœur qui est le principe le plus ordinaire de l'incrédulité de l'esprit, pourquoi donc est-ce surtout dans le feu des passions qu'on

s'enhardit à rejeter les lumières de la Foi? Pourquoi la voit-on décroître sensiblement, à mesure que le libertinage fait des progrès? Pourquoi la jeunesse, âge funeste où l'on s'y livre avec le plus d'emportement, est-elle le temps où l'on est le moins disposé à écouter et à croire les vérités de la Religion? Qui déclama jamais contre elle avec moins de réserve, avec plus d'indécence, que les hommes abandonnés aux penchans de leur cœur? Démentez-moi, mes chers Auditeurs, si je ne dis pas fidèlement ce qui se passe sous vos yeux.

Or, s'il est vrai, comme l'Incrédule lui-même est forcé d'en convenir, s'il est vrai qu'un homme est toujours suspect, lorsqu'il parle ou lorsqu'il agit dans le mouvement

d'une passion; s'il est vrai que la passion obscurcit la raison; s'il est vrai que, dans la passion, l'homme est différent de lui-même, et que revenu à lui, il rougit de ses erreurs; comment un homme passionné peut-il ne pas se méfier de sa propre incrédulité? Car, quoi de plus naturel que de sentir le rapport qui se trouve entre la dépravation de ses mœurs et l'infidélité de sa créance?

Situation violente, vous en conviendrez, que celle d'un homme partagé sans cesse entre l'attrait du crime auquel il cède, et la crainte du châtiment qui le poursuit. D'une part, des passions chéries qui exposent à la vengeance de Dieu; de l'autre, la vengeance de Dieu dont l'idée sème l'amertume jusques dans le sein des pas-

sions. D'un côté, un appas séducteur qu'on aime; de l'autre, des remords cruels qui déchirent. Ici, des penchans qu'on ne veut pas captiver; là, ces mêmes penchans dont néanmoins on craint les suites. Quel état! Dès-lors cette Religion qui gêne commence à paroître incommode et à chargé; elle devient odieuse; comme il arrive (souffrez cette comparaison qui rend la vérité plus sensible), comme il arrive à l'égard des personnes qu'on hait, et sur le mérite desquelles l'animosité nous aveugle; de même on n'envisage plus alors, dans cette Religion qu'il côûteroit de suivre, que ce qu'elle a de pénible dans les devoirs qu'elle prescrit. On y joint aussitôt ce qu'elle a d'obscur dans les dogmes qu'elle propose; et l'on

détourne les yeux de dessus les preuves éclatantes qui en attestent la vérité. Ainsi, de l'infraction de la loi, on passe à la haine; de la haine, aux doutes qu'elle suggère; des doutes, à l'abandon de la Foi. Et si, comme on le dit chaque jour, c'est sur les affections de son cœur que l'homme règle ses jugemens; est-il donc si difficile d'apercevoir que c'est pour faire taire les cris importuns de la conscience, qu'on combat une Religion dont ils empruntent tant de force, et qu'on ne refuse de la croire que parce qu'on ne veut pas la pratiquer? Oui, qu'il y ait moins de sévérité, moins de pureté dans le Christianisme, ou moins de passions, moins d'amour pour les plaisirs parmi les hommes; il y aura aussi parmi eux moins d'en-

nemis de la Religion. Les vertus qu'elle exige d'eux; voilà principalement ce qui les anime contre elle.

N'étendons pas davantage un raisonnement si plausible, qu'il suffit de le proposer, pour qu'on puisse en saisir le vrai. L'Incrédule se plaint de ce que nos raisons dégénèrent en invectives, et il nous accuse de n'employer à le vaincre que des armes usées: Foible bouclier qu'il nous oppose.

Eh bien, mes Frères, c'est vous-mêmes que je veux ici pour arbitres. Est-ce donc invectiver contre les ennemis de la Foi, que de leur découvrir une des causes sensibles de cette funeste inimitié qui cherche à l'éteindre? Est-ce invectiver, que de leur attribuer des passions dont si hautement ils se glorifient

eux-mêmes ? J'en prends encore le Monde à témoin : Ces hommes qui prétendent attaquer sans intérêt le culte que nous rendons à Dieu, ne les voit-on pas ordinairement sacrifier à des idoles de chair ? Quels sentimens n'exhale point le cœur de ceux-mêmes qui se piquent de n'avoir dans l'esprit que l'amour de la vérité? Plût au Ciel, du moins, que le langage de la passion qui étouffe dans eux celui de la Foi, ne tendît pas encore à déraciner la Foi dans la personne même qui est l'objet de cette passion! Ce sont là, néanmoins, les premiers efforts de la séduction, pour en déguiser le péril, et pour en assurer le succès. Et, après cela, on se plaint de ce que nous méconnoissons une Philosophie dont le nom sert de voile

à la foiblesse de celui qui s'en décore; comme si c'étoit invectiver que de l'avertir qu'il est dans la nature de l'homme de chercher à ne pas croire ce qu'il voudroit effectivement n'être pas; et qu'il lui est facile de s'aveugler sur une vérité, par là même qu'elle le condamne.

Que les Incrédules nous disent que le reproche que nous leur faisons est ancien, qu'il est suranné. Ah! je l'avoue, leur plainte est mieux fondée. Mais c'est en l'adoptant que j'ose y répondre. Oui, leur dirai-je, le reproche est ancien; et plus encore peut-être que vous ne le pensez. Témoins ces Sages et ces Philosophes de la profane antiquité, dont vous ne suspectez pas le suffrage. Or, ils soutenoient que la pureté des mœurs doit

servir à conduire à la connoissance des choses divines, où la raison d'elle seule ne peut s'élever. L'esprit n'y atteindra pas, disoit l'un d'entre eux, si le cœur n'est pas épuré de ses passions (*Pythagore*). Appliquez-vous, disoit un autre à celui qu'il vouloit convaincre de l'existence de Dieu et de sa Providence, appliquez-vous à adorer Dieu, il vous éclairera, et vos doutes se dissiperont (*Socrate et Platon*). Les méchans, remarquoit un troisième, ne veulent pas que l'ame soit immortelle, mais c'est de peur de ne vivre après la mort que pour souffrir (*Xénophon*). C'est donc de tous les temps que les hommes se sont accordés à reconnoître une liaison étroite entre les égaremens du cœur et l'aveuglement de l'esprit. Si le reproche est ancien, c'est qu'anciennement on a vu les

passions frayer la route à l'irréligion; c'est que l'expérience des hommes leur a appris que c'est surtout aux autres tentations que se joint dans eux celle de douter des vérités divines de la Foi; c'est qu'en cela surtout consiste l'artifice dangereux de l'Ennemi qui cherche à nous perdre : Il veut nous rendre suspecte la certitude de la Religion dans le temps même auquel la Religion est le plus incommode à nos inclinations; pourquoi? Parce que saisir le moment où l'usage des droits les plus légitimes paroît faire des mécontens, c'est là toujours l'habitude de ceux qui veulent les anéantir.

Non, réplique l'Incrédule, et c'est ici le second effet de son aveuglement; non, je n'écoute que mes lumières; et l'incrédulité dans

moi n'a d'autre principe que la force de la raison.

Ainsi s'annonce avec faste cette Légion d'Ennemis, pour se rendre plus formidables, et pour en imposer par le titre d'une supériorité qu'ils affectent. A les entendre, c'est sous les entendards d'une raison éclairée qu'ils viennent combattre. La faculté de penser est comme le cri de guerre dont ils sont convenus. Des hommes qui pensent, voilà le signal auquel ils veulent qu'on les reconnoisse. Prétentions modestes, convenez-en, mes chers Auditeurs, qui prouvent déja combien sont sûres les lumières de leur esprit. Qu'il puisse se trouver des hommes que l'amour de leurs propres idées entête, que l'attachement à leurs opinions, la vaine fierté de l'esprit rende

indociles à la Foi, nous en conviendrons. Il est, pour nous égarer, plus d'une route; et l'orgueil fut toujours une des plus dangereuses.

Que parmi les Incrédules il y ait des hommes à qui l'on ne puisse refuser des lumières et des talens, nous ne le dissimulons pas: mais que les lumières et la pénétration de l'esprit mènent à l'incrédulité, comme si l'on ne pouvoit être éclairé par la raison et docile à la Foi; ah! mes chers Auditeurs, pourroit-on sérieusement nous le persuader? Quoi, il n'y auroit que cette portion d'hommes incrédules qui sauroient lier les idées, les pénétrer, les approfondir? Seuls ils ont su peser mûrement les choses, en découvrir les contradictions, en anéantir les preuves? Nul autre n'a aperçu

ces difficultés qu'ils étalent, ces objections qu'ils forment, ces raisonnemens qu'ils opposent? Mais certes, on ne peut pas reprocher aux Fidèles instruits de les ignorer. De tout temps, l'incrédulité a paru trop empressée à les manifester dans des ouvrages composés à ce dessein, à les insérer dans tout ce qui est parti de sa main, à les proposer sous des tours différens, et à les produire sans cesse avec ostentation: Et cependant, où sont-elles les difficultés dont la Foi n'ait pas triomphé par les hommes éclairés qu'elle leur a en tout temps opposés? Il faut, ou que l'Incrédule ose confondre parmi les Esprits foibles et crédules, ces hommes aux talens desquels l'Univers entier a rendu hommage, en même temps que la Religion les comptoit parmi ses Enfans les

plus soumis; ou qu'il avoue que les hommes à qui l'on n'oseroit refuser la faculté de penser, ne s'éloignent pas pour cela des vérités de la Religion.

Ils pensent, ces Incrédules de nos jours! Mais ils ne pensent donc pas, ces Hommes sages et vertueux, dont il est un grand nombre dans nos villes, ces hommes dont vous respectez l'autorité, dont vous estimez les connoissances, dont la conduite vous édifie? Vous consultez l'incrédulité: Non, ils ne pensent pas, dès-lors qu'ils font gloire d'être soumis aux vérités de la Religion.

Ils pensent, les Incrédules de nos jours! Mais ils ne pensoient donc pas, ces Hommes célèbres de tous les états, que les divers âges ont produits, que leur mérite a immortalisés,

dont la mémoire sera en vénération jusqu'à la postérité la plus reculée. Consultez l'incrédulité : Non, il ne pensoient pas, dès-lors qu'ils étoient ouvertement décidés pour les vérités de la Religion.

Ils pensent les Incrédules de nos jours! Mais ils ne pensoient donc pas, ces Hommes illustres que la Terre a regardés avec étonnement, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Léon, les Cyprien, les Basile, les Chrysostôme ? Je ne peux suffire à rappeler le nombre. Consultez l'incrédulité : Non, ils ne pensoient pas, dès-lors qu'ils ont prouvé solidement la vérité de la Religion.

Ils pensent, les Incrédules de nos jours ! Ne vous y trompez pas, mes Frères : En est-il un seul de ceux-mêmes qui sont les

plus accrédités, dans qui on ne rélève fréquemment des erreurs palpables, des inconséquences sensibles, des méprises grossières, de pitoyables raisonnemens, de monstrueuses absurdités? Que des hommes paroissent grands dans le genre qui a établi leur réputation, à cet égard on les estime; mais sont-ils donc si redoutables, parce qu'ils sont parés d'une réputation totalement étrangère aux connoissances sûres et fidèles qu'exige la Religion? Ah! mes chers Auditeurs, uniquement parce qu'on l'attaque, publier avec confiance qu'on use seul du droit de penser, le répéter sans cesse comme s'il suffisoit de le dire pour en convaincre, n'est-ce pas prouver seulement l'orgueil effréné d'un esprit qui n'estime que lui seul?

Comment ose-t-on le couvrir du nom de supériorité? Consisteroit-elle, cette supériorité d'esprit, à n'admettre jamais ce qui en dépasse les vues? S'il en est ainsi, voyons-les sortir, ces Esprits supérieurs, ces Génies brillans, de l'épais nuage sous lequel ils nous reprochent d'être accablés. Ces hommes qui s'attachent à tout détruire, voyons ce qu'ils sauront établir; voyons donc ce qu'ils ont pensé. Quoi, mes chers Auditeurs, l'incrédulité qui s'offense des mystères de ma Religion dont les preuves sont si claires, si fortes, me propose aussi à son tour, et sur son seul témoignage, des mystères. Ah! quels mystères, grand Dieu! Ou un Monde si parfait, qu'il existe sans qu'un Dieu en soit l'auteur; ou un Dieu dont la Providence

ne daigne pas veiller sur le Monde qui est son ouvrage; ou une matière aveugle qui, d'elle-même, et par hasard, a pris et conservé les arrangemens combinés qui la composent; ou un Dieu qui n'est lui-même qu'un assemblage de différentes parties; ou un Dieu indifférent qu'on ne peut honorer par aucun culte; ou un Dieu si bizarre, que les cultes les plus opposés et les plus monstrueux peuvent l'honorer également: Des créatures libres sans espoir de récompense pour leurs vertus, sans crainte de châtimens pour leurs crimes, sans aucune règle que celle que chacune veut se prescrire; des êtres qui réfléchissent, qui délibèrent, et dont l'ame ne diffère que par les divers arrangemens d'une même matière, d'une

particule de terre, d'un grain de sable, d'un atôme sur lesquels l'incrédulité n'est pas d'accord avec elle-même; dont les conséquences absurdes manifestent visiblement les égaremens d'un esprit en délire. Or, rejeter des mystères dont les preuves sont authentiques, pour adorer des chimères que la seule imagination enfante; céder à l'obscurité qui suit nécessairement des bornes de l'esprit humain, plutôt qu'à la force des témoignages qui ont de quoi la frapper; se croire des vues supérieures à celles des autres hommes, et ne pas même sentir jusqu'à quel point celles de tous les hommes sont limitées; c'est ce que j'appelle fausses lumières de l'incrédulité: Et sûrement, mes chers Auditeurs, vous n'apercevez là aucune supériorité.

Si du moins les Incrédules pouvoient s'assurer qu'il n'est aucun risque à courir pour eux; mais, malgré toutes leurs recherches (car ils n'en ont épargné aucune), à quoi sont-ils parvenus? Des doutes, voilà le dernier appui, et l'unique terme des Incrédules les plus décidés. Depuis bien longtemps, on les défie d'aller au delà. Flotter sans cesse entre des apparences de vérité et d'erreur; se faire un système de n'en admettre aucun; imaginer des convenances; proposer des incertitudes; c'est ainsi que les plus hardis ont tracé les routes de l'incrédulité. Ils ont sans cesse à la bouche, et à tout propos, les mots vagues et usés de préjugé, de superstition, d'enthousiasme, de fanatisme. Arrêtez donc, hommes aveugles, qui marchez ainsi au ha-

sard. Combien de voix s'élèvent de toutes parts pour vous avertir de la grandeur de vos dangers! Y pensez-vous? Sans nécessité comme sans assurance, sans autre guide que la foiblesse de vos lumières, sans autre défense que le désir d'étouffer vos craintes, sans autre ressource que le plaisir passager de vous satisfaire, vous bravez les menaces formidables de la Religion, les feux qu'elle vous dit être allumés sous vos pas, les périls de l'Eternité. Transportez-vous donc à ce dernier moment qui, des ténèbres de l'incrédulité, vous fera passer dans les ténèbres du tombeau. Ah! vous allez y descendre; les hommes vont à jamais vous séparer d'eux; ce cadavre, affreux débris de vous-mêmes, qu'ils regardent déja avec

horreur, ils vont l'ensevelir sous la terre. Et vous y descendrez, incertains s'il est un Dieu dont le bras vous saisisse au sein même de ce tombeau, pour étendre sur vous les terribles coups de son éternelle vengeance? Refusez de la croire cette éternité : mais, malgré votre obstination à ne pas la croire, et malgré votre obstination à la combattre, avez-vous jamais pu vous convaincre qu'elle n'est pas? Et si elle est, si vous en devenez la victime, si l'abyme doit s'ouvrir pour vous recevoir, et se refermer ensuite pour jamais sur vous! Ce que vous sacrifieriez pour l'éviter, c'est peu; ce que vous risquez c'est tout! Et vous osez, pendant la vie, faire trophée de ce faux courage! N'est-ce pas là, j'en appelle à votre propre conduite dans

toute autre circonstance, et quand il s'agit d'un moindre intérêt, n'est-ce pas là de la témérité? l'en dis trop peu, n'est-ce pas là la fureur la plus insensée de l'esprit? Où donc en est la supériorité? N'oubliez pas qu'on a vu trembler à la vue de la mort ceux dont l'incrédulité avoit paru la plus intrépide! Placés alors entre le néant et l'Enfer.... Mais le néant est-il un bienfait à espérer! Le néant! Mais le désir du néant peut-il balancer cette foule de témoignages qui garantissent l'immortalité? Et, s'il n'y a point de néant à attendre; quelle effrayante et quelle affreuse immortalité!

Achevons, Chrétiens, d'examiner le vice des principes de l'incrédulité que j'ai dit être funestes à la société des hommes. Je le sais,

l'incrédulité a rougi d'avoir osé enseigner l'art de se délivrer des troubles et des remords, en bannissant toute crainte de l'avenir. Elle a aperçu le frémissement qu'elle a excité en confondant les vertus et les vices, jusqu'à ne mettre entre eux de différence que dans les noms. Aussi l'entendez-vous souvent employer le beau nom de probité dont il lui coûte peu de faire l'éloge dans le temps même qu'elle en détruit les plus forts motifs, en voulant énerver ceux de la Religion. Et c'est en effet parce que l'incrédulité reconnoît dans la Religion le mobile le plus puissant, que, dans l'audace de ses blasphêmes, elle ose en attribuer l'établissement à la politique des hommes. Qu'elle n'aille pas plus loin; elle s'est déja déclarée leur

ennemie, puisque ce qu'ils ont cru nécessaire, selon elle, pour maintenir l'ordre parmi eux, puisque cette digue qu'ils ont voulu, dit-elle, opposer aux passions humaines, puisque les secours que la Religion leur offre, pour en triompher, elle voudroit les leur ravir. Il n'en faudroit pas davantage pour indiquer aux hommes que leur intérêt commun réclame contre l'incrédulité. Mais encore écoutez-la : Pour se mettre à l'abri du reproche à cet égard; quel soin à faire valoir le zèle dont elle se pique pour le bien commun de la société! *Le bien public*, on le sait, c'est aujourd'hui sa devise. Mais comment arrive-t-il que la société y compte si peu? Répondez-moi vous-mêmes, mes chers Auditeurs, quelles allarmes seroient

les vôtres, si, dans une affaire où il seroit facile, malgré vos soins, de vous tromper, si dans une négociation délicate qui exigeroit du désintéressement et de la bonne foi, il vous falloit traiter avec un homme sans Religion, et faisant profession de n'en suivre aucune? Que sont-ils, ces hommes sans Foi, sans Dieu auquel ils craignent de rendre compte; sans conscience qui leur en rappelle les préceptes? Je dis plus: Si leurs principes sont vrais, et s'ils sont assez conséquents pour les suivre; que ne risque pas votre fortune entre les mains d'un homme qui peut, sans ternir son honneur devant les autres, s'enrichir de vos dépouilles, et qui, dans Dieu, n'aperçoit pas votre vengeur? Que n'avez-vous pas à redouter d'un

concurrent qui, par l'habileté de ses précautions ou par la circonstance de sa situation, peut vous abattre et vous perdre, et qui refuse d'examiner au tribunal de la Foi l'injustice de ses prétentions? Comment vous traitera un ennemi qui, pour se venger, n'aura qu'à dérober d'où part le coup qu'on vous porte, et qui se mettra peu en peine que Dieu en soit le témoin? Qu'on nous dise, pour nous répondre, que nous connoissons peu ce que peut sur un cœur l'amour de l'équité, que la nature y grave. Termes pompeux, belles paroles! Et l'amour de soi-même, amour si déréglé et si excessif, amour si violent et si impérieux, amour qu'on reproche à la nature d'avoir aussi gravé si profondément dans nous, l'Incrédule ne

le sent-il donc pas au dedans de lui-même? Et quelle raison pour lui de croire qu'il l'empêchera de prévaloir sur cet amour du bien commun qu'il veut qu'on lui suppose? Le doit-il même, à ne consulter que son incrédulité? Non, mes Frères, sans cesse elle lui dira: Si Dieu n'est pas votre force, c'est à vous que vous devez tout rapporter. Si tel sacrifice que vous feriez à l'avantage commun des hommes leur est nécessairement secret et caché; s'ils ne peuvent seulement pas applaudir à cet effet particulier de votre droiture; si vous n'avez rien à craindre ni à attendre de leur part; pourquoi faire céder votre intérêt au leur? S'il n'est pas une autre vie dont vous espériez les biens futurs; qui vous engage à ne pas jouir

de ceux qui se présentent dans celle-ci? Sauvez, sauvez seulement votre réputation : mais n'oubliez pas que vous voulez vivre heureux.

Je le sens, mes chers Auditeurs, je porte l'allarme jusques dans le cœur de l'Incrédule, en lui développant son propre système, système qui résulte des ouvrages qu'a produits l'incrédulité, et qui est même dans quelques-uns exprimé assez clairement. Effrayée de ces conséquences inévitables, l'incrédulité s'empresse de nous répondre qu'il y a des lois. Ah! elle s'est elle-même dévoilée. Elle a prouvé, par ses écrits, que quand on ne reconnoît pas les lois divines, on est bientôt disposé à rejeter les lois humaines. Le plus solide appui de l'autorité des Maîtres du Monde est l'autorité de la loi de Dieu.

Enfin, nous dit-elle, il est des lois. Oui, mes Frères; mais je l'ai déja dit: Otez-leur le solide appui que leur prête la Religion; quelle est leur force? Celle de l'autorité qui les protége, ou du péril qui se trouve à les enfreindre. Les respecter au dehors, ce sera sagesse; savoir sans danger ne pas s'y soumettre, ce sera habilité; les braver avec audace, sera énergie de courage; et, du succès tout seul, dépendra l'opinion à former sur ces héros de vertu que produit l'incrédulité.

Il faut donc imaginer une autre ressource, et que l'Incrédule affecte d'être si vertueux dans son langage, que, si on peut y ajouter foi, le goût, le sentiment seul de la vertu suffit pour régler sa conduite. Hélas! nous vous entendons vous plaindre souvent, Ames chrétiennes,

de ce que la tentation a pour vous de dangereux, l'occasion de séduisant, le penchant au mal de difficile à surmonter. Pénétrés des vives idées de la Foi, saisis des terreurs de ses menaces, pleins d'espérance pour les biens immenses qu'elle vous promet, vous convenez cependant que vous résistez à peine dans quelques circonstances, et l'Incrédule ne veut pas qu'on craigne pour lui! Il est lui-même sa caution, quoiqu'il soit foible au moins comme vous; quoiqu'il ait les mêmes inclinations que vous; quoiqu'il n'ait pas de motifs aussi forts que vous. Il lui suffit de faire parade d'un attrait naturel pour la vertu dont il vante l'empire; comme si le nom de vertu qu'il prononce vous en assuroit de sa part tous les effets! Qu'il vous

explique comment la vertu de celui qui n'attend rien pour l'autre vie, offre dès celle-ci un soutien si ferme. Je le comprends à l'égard d'un cœur chrétien, à cause des espérances que la vertu y fait naître; mais, dans celui qui n'espère rien, puisqu'il ne croit rien, la vertu doit être aussi foible que le motif qui la soutient.

En imposé-je, Ennemis de la Religion? Eh bien, dites-nous enfin quels sont envers Dieu vos devoirs? Vous vous hâtez de me répondre: Dieu est trop grand, trop au dessus de vous pour avoir daigné vous en prescrire, ou pour prendre quelqu'intérêt à ce qui se passe parmi nous. Quelles sont donc dès-là vos obligations envers les hommes, si le premier Maître ne les a pas fixées? Quels sont sur

vous leurs droits? Et, dès que vous évitez leurs regards; qui aura le droit de vous punir de la transgression de ces mêmes devoirs? Pour vous animer à les remplir, quelles sont vos espérances? La vie est malheureuse; elle finit; et vous vous dégradez au point de n'envisager rien au delà. Que reste-t-il donc à l'homme juste si souvent victime de l'oppression du plus fort? Quel témoin, quel juge peut-il implorer contre le crime armé de la puissance? Quel vengeur la société toute entière peut-elle lui promettre? S'il n'y a point de Providence, point de Dieu pour la vertu; par là même il n'y a point non plus de Providence, point de Dieu contre le crime. Donc, tout est stérile, tout est perdu pour la première; tout est

parfait, tout est bien pour le second; et alors que devient la société?

Vous frémissez de ces nouvelles conséquences; et vous leur opposez l'exemple de quelques Incrédules qui, nous dit-on, valèrent mieux que leur système, et trouvoient dans la loi naturelle une égide assez forte pour les défendre contre leurs penchans vicieux! Je veux bien l'accorder; mais qu'en conclure? Leur exemple se réduit à un si petit nombre! Quelques exceptions que l'on pourroit même contester encore, peuvent-elles prescrire en faveur de la multitude? Et peut-on calculer sans effroi le crime et les calamités où de semblables doctrines entraîneront nécessairement le plus grand nombre de ceux qui les prendront pour

guide de leurs mœurs ? On nous cite, et l'on fait valoir bien haut quelques traits isolés d'une vertu naturelle ! L'Orateur romain répondoit autrefois : C'est que dans quelques hommes la voix de la nature peut se montrer par momens plus forte que celle de l'impiété ; et Tertullien avec encore bien plus d'autorité, prenoit l'Univers tout entier à témoin que c'étoit à la Religion et à la Religion seule qu'il appartenoit de prescrire toutes les vertus, de les animer toutes, de les soutenir toutes, et de les rendre aussi constantes dans leur durée que pures dans leurs motifs. Certes, nous pouvons défier l'incrédulité de produire en sa faveur un pareil témoignage. C'en est assez pour faire entrevoir le vrai caractère de l'incrédulité ;

voyons maintenant par quelle illusion elle réussit à se répandre.

SECONDE PARTIE.

Par quelle voie se produit ordinairement l'incrédulité? Je sais qu'elle a ses chefs et ses maîtres qui dogmatisent et qui employent en sa faveur ce qu'un esprit qui s'égare peut fournir de fausses et dangereuses subtilités. Religion sainte, si je pouvois séparer de vos intérêts, ceux de la gloire de Dieu et du salut de ceux qui vous combattent; je vous féliciterois de grand cœur des tempêtes qu'ils ont suscitées contre vous, et qui n'ont servi qu'à affermir toujours plus le fondement inébranlable sur lequel vous êtes appuyée. Mais enfin le langage de

ce petit nombre d'hommes incrédules par système, que l'infidélité vante si fort, que la solidité de la Foi craint si peu, comment se répand-il si aisément dans nos villes ? A quoi en attribuer les impressions si multipliées ; et à la faveur de quel artifice réussit-on à l'introduire ? Le voici, Chrétiens : C'est que l'ignorance en fait de Religion adopte aveuglement ce langage ; c'est que la mauvaise foi en fait communément le fonds ; c'est qu'adroitement la frivolité le fait goûter et l'assaisonne. Reprenons.

Premièrement l'ignorance en fait de Religion. Et quoi de plus commun ! Sans doute on ne le diroit pas, à ne considérer que ceux qui s'arrogent le droit d'en décider. On croiroit que c'est la matière

que l'on sait le mieux, puisque c'est celle dont on raisonne le plus; et il ne tient pas aux infracteurs de la loi de Dieu de persuader au Monde que cette même loi doit trouver en eux autant de docteurs et d'arbitres. Combien cependant qui blasphêment ce qu'ils ignorent, et qui combattent une Religion dont eux-mêmes ne sont pas instruits, ou qui en ont oublié jusqu'aux premiers élémens! On prononce hardiment contre la Religion, mais sur quoi s'appuye-t-on? Vous paroissez, pourroit-on dire à ces hommes qui se déclarent sans cesse contre elle, vous paroissez, il est vrai, ne pas ignorer ces difficultés si souvent rebattues; et, à force de les répéter, elles vous sont devenues familières. On voit aisé-

ment d'où vous les avez tirées; elles indiquent quels sont vos auteurs favoris, et vous avez, sans doute, eu grand soin d'en parcourir tous les ouvrages. Que le cri général en annonce quelqu'un où la Religion soit attaquée; c'en est assez, vous en grossissez vos recueils. Si, par un reste de ménagement, qui pourtant n'existe plus, on craint de l'exposer ouvertement aux yeux du public, vous ne serez que plus empressés à acheter plus cher la criminelle satisfaction de vous en nourrir. C'est là ce qui réveille votre curiosité, ce qui absorbe votre loisir, ce qui devient l'unique objet de vos connoissances. Mais, de ces immortels ouvrages que tant d'hommes éclairés ont consacrés à la vérité de la Religion, vous en redoutez

les lumières; leur solidité vous dégoûte, leur érudition vous allarme, la crainte de vous désabuser vous éloigne. Le titre seul ne vous en est-il pas souvent inconnu? Et cependant vous prononcez, quel arrêt? contre la Religion. L'équité et l'honneur réclameroient, s'il ne s'agissoit que de la cause d'un particulier; et quelque solidement établie que pût être la vôtre, que deviendroit votre défense, si l'on n'écoutoit que vos aggresseurs? Ah! condamner ainsi la Religion, c'est montrer uniquement qu'on voudroit la trouver condamnable. Quelle autorité peut donc avoir une telle décision?

On prononce hardiment contre la Religion. Mais sur quoi vous appuyez-vous, peut-on demander à ce jeune homme, qui déja

se fait un mérite de déclamer contre elle? On vous vit, il n'y a que peu d'années, sortir de votre famille et de votre patrie, pour aller, selon l'usage aujourd'hui si ordinaire, mais par la dépravation du Monde devenu si dangereux, perfectionner en vous ce que l'on appelle les airs et les manières du Monde, vous former selon ses règles ou plutôt selon ses coutumes, vous préparer à faire valoir certains talens en vous proposant ses modèles. Vous emportâtes du sein de la maison paternelle une conduite encore pure, des mœurs, l'esprit de Religion, heureux fruits de la grâce et d'une éducation chrétienne : Que vous êtes aujourd'hui différens de ce que vous étiez alors! Paroître ne plus croire les premières vérités de la Religion; traiter de simpli-

cité, la docilité de ceux qui croient encore; abandonner les exercices les plus sacrés, les pratiques les plus saintes, et railler avec dédain ceux qui les observent encore; dire que la Religion n'est qu'un joug de préjugé, et affecter de plaindre ceux qui le portent; mettre sans cesse en avant le langage des nouveaux Maîtres que vous avez entendus, leurs préjugés, leurs ironies, dirai-je leurs blasphêmes! Voilà vos discours: et d'où a donc pu vous venir subitement cette abondance de lumières? A quelle source, par quels moyens, les avez-vous puisés? Quel phénomène que celui de ces progrès rapides qu'a faits sur vous l'incrédulité! Car, enfin, vous dissimuleriez en vain votre conduite; on la sait; et quoique vous voulussiez

bien peut-être qu'on ne la sût pas en entier. Ah! du moins on n'ignore pas que la longueur du sommeil et les attentions pour la parure, l'attrait des spectacles et le brillant des assemblées, l'avidité de voir et l'empressement à vous produire, ont partagé tous vos jours. Il n'en faut pas d'autres preuves que les détails de vos amusemens. Et cependant, ne diroit-on pas, à vous entendre décider sur la Religion, que vous revenez d'un Monde nouveau, où, tout occupés de la méditation des vérités, de l'histoire des événemens, de la découverte des erreurs, vous vous êtes élevés au dessus des Ames fidèles et chrétiennes, pour regarder de là en pitié ce qu'il vous plaît d'appeler aujourd'hui des idées communes et vulgaires, des opinions

fausses et vieillies, des superstitions et des abus. C'est là, en effet, le ton des Apôtres de l'impiété que vous avez écoutés. Vous l'avez confondu avec les talens que vous avez aperçu dans eux; et, comme il leur a été facile de vous en imposer par l'éclat de leur réputation, vous croyez peut-être encore la partager avec eux, en revêtant le langage de leur incrédulité. Quelle impression doit donc faire sur autrui la pitoyable témérité de la vôtre?

On prononce hardiment contre la Religion. Mais sur quoi vous appuyez-vous, peut-on demander à cette personne dont l'état est d'édifier, et dont le foible est de dogmatiser? Vous osez, il est vrai, vous permettre toutes sortes de lecture, raisonner sur toutes sortes de

matière, essayer d'approfondir toutes sortes de questions; fantôme de gloire que vous poursuivez. Mais qui ne voit pas que vous êtes incrédules par la vanité de le paroître, ou que votre incrédulité est elle-même la juste punition de ce que témérairement vous avez exposé votre Foi ? Et à qui peut en imposer l'aveuglement de votre irréligion ? Si vous avez perdu la Foi, ce don précieux du Seigneur, vous méritiez de la perdre. Pourquoi ne pas réprimer cette curiosité imprudente qui fait naître des doutes dont, faute de connoissance, on ne peut pas se donner à soi-même l'éclaircissement ? Pourquoi ne laisser agir que la vivacité de l'imagination sur un sujet qui demande l'attention réfléchie de la raison ? Pourquoi

entrer témérairement dans le labyrinthe que forme l'incrédulité par l'artifice et la fausse lueur de ses raisonnemens, sans savoir comment s'en retirer ?

Ah! mes chers Auditeurs, si l'on ne cesse de s'élever avec force contre la lecture empoisonnée des livres aujourd'hui si multipliés, qui attaquent la Religion; si l'on déclare l'obligation où l'on est de les interdire sans réserve; ce ne fut jamais, comme voudroit l'insinuer l'Impie, ce ne fut jamais de la solidité de ses preuves que se méfia la Religion; l'insuffisance ordinaire des connoissances dans le grand nombre, voilà le piége contre lequel elle veut prémunir les Fidèles, et voilà en effet le fatal écueil, où le grand nombre vient échouer. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que

des personnes de ce caractère osent reprocher au Peuple chrétien la docilité de sa Foi ; c'est que l'on ose paroître regarder cette soumission de créance comme l'apanage du simple peuple. Eh ! mes Frères, cette Foi du peuple, elle a le Monde entier pour garant. Mais le peuple lui-même a sous ses yeux une preuve bien frappante de la Religion dans l'établissement, dans l'étendue, dans la durée de son règne, dans l'éclat toujours subsistant de ses triomphes, dans la pureté de ses préceptes où tout lui annonce la voix du Dieu auquel il se soumet. Eh ! sur quoi est fondée, dans la plupart des Incrédules, leur résistance à cette foi du simple peuple ? Sur le témoignage d'un Auteur impie qu'on n'est pas même en état d'aprofondir, dont on se

fait l'écho, que l'on consulte comme un oracle, et qui n'en a souvent que l'obscurité; sur l'envie de se tirer de la foule, en soutenant une opinion singulière que l'on fait servir de supplément à ce bel esprit dont on ambitionne la réputation; sur la confusion des idées qu'ont introduites des lectures sans discernement, sans règle, sans principe; sur ce qu'il paroît aujourd'hui du bel air de se donner pour un homme qui, au milieu des plus honteuses foiblesses, ne fait servir la force de sa raison qu'à ne pas croire. De bonne foi, mes chers Auditeurs: A la vue de cet amas d'Incrédules, qui, à tout propos et sans ménagement, font entendre de vaines clameurs contre le Christianisme, n'est-on pas en droit de dire que

ce ne sont là que les cris téméraires et insensés de ceux qu'on peut véritablement appeler eux-mêmes le peuple de l'incrédulité ? Mais elle ne s'en tient pas là; et, parce qu'elle est facilement écoutée par l'ignorance, c'est par la mauvaise foi qu'elle en abuse. Second moyen qu'elle met en œuvre pour égarer le peuple.

Je n'en rappelle ici que les premiers traits qui se présentent. Comment concevoir ce que la Religion propose ? Qui peut comprendre ses mystères ? Comment s'accoutumer à ses idées ? Voilà le langage artificieux de l'Incrédule, lorsqu'il cherche à renverser la Foi. Mais y pense-t-il ? Quoi ! A l'évidence des faits par lesquels Dieu a attesté ma Religion, il oppose les ténèbres de sa foible

raison, qui, jamais, malgré toute la force de son orgueil, ne pourra pénétrer jusqu'au trône de Dieu. Nous ne comprenons pas, et la Religion ne nous propose pas en effet ces mystères pour les comprendre. Aveugles qui ne connoissez pas seulement la nature de ce vil limon dont Dieu vous a formés, prétendez-vous porter vos regards jusques sur l'infini? Ces vérités sublimes qui vous sont révélées, que votre esprit ne pénétrera jamais, comme il n'y trouvera jamais aucune contradiction, ces vérités sont appuyées sur des faits sensibles et éclatans; il faudroit les anéantir, ces faits, pour ébranler la Religion. L'Univers réclame contre l'aveuglement de celui qui s'obstine à les méconnoître. Sans doute l'Univers a

entendu la prédication des Apôtres, puisqu'il s'y est soumis. Il a vu triompher la Croix, puisque ce qu'il regardoit autrefois comme l'instrument d'un honteux supplice, est devenu à ses yeux l'ornement des couronnes et des diadêmes. Il a reconnu la force divine qu'elle communique, puisqu'il a été arrosé du sang de ses défenseurs. L'incrédule ne peut désavouer l'ancienneté du Peuple Juif qui a transmis les sacrés oracles, et conservé les prophéties sur lesquelles est appuyée cette même Religion qu'il condamne. Il voit l'accord merveilleux et palpable de ces prophéties avec les événemens qu'elles ont annoncés. Il voit adoré, depuis plus de dix-huit siécles, cet Homme-Dieu crucifié par la haine de sa nation; et il voit encore aujourd'hui cette nation cri-

minelle, universellement avilie aux yeux de tous les peuples, privée de son sacerdoce et de son temple, dispersée dans les divers endroits de la Terre, pour être, selon l'énergique pensée de Saint Chrysostôme, comme les membres épars de ce corps de nation que Dieu a livré à sa justice, et qu'il expose à la vue du Monde entier comme la preuve subsistante du déïcide qu'elle a commis, et de la divine vengeance qui la poursuit. Il voit l'Eglise de Jésus-Christ formée des diverses nations qui lui ont été données pour héritage; il voit cette Eglise, invariable dans ses dogmes, incorruptible dans sa sainteté, invincible dans son existence; il la voit toujours également pure au milieu des désordres qu'elle réprouve, également éclai-

rée au milieu des hérésies qu'elle confond, également ferme au milieu des efforts de l'Enfer dont elle surmonte les attaques. Il voit les empires se succéder; les nations se confondre; les Peuples perdre leurs noms, leurs coutumes, leurs usages; le seul Peuple chrétien toujours exister pour perpétuer et le nom et la foi en Jésus-Christ.

Mais où m'entraîneroit l'évidence de la vérité que l'Incrédule ose combattre? Je l'ai dit, ce n'est point ici que je prétends vous en faire remarquer la force. Je demande seulement si, à la vue de tant de lumières qui l'annoncent, on peut-être autorisé à ne faire valoir que les ténèbres qui nécessairement enveloppent ces mystères? Et par quels moyens se dérobe-t-on

à cette lumière? Les uns, en affectant de ne réunir jamais les diverses preuves de la Religion qui vont toutes à une même fin, et qui, prises en détail, ont chacune encore tant de force que l'évidence naît de leur réunion; les autres, en opposant, pour chercher à l'affoiblir, non des faits à des faits, mais des noms à des noms. Ecoutez-moi, je vous prie: La Religion offre des miracles que les plus sévères examens ont vérifiés, que les témoignages les moins suspects ont autorisés, que des Peuples entiers ont admirés; elle produit des millions de héros de toutes les nations, de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, qui ont versé leur sang pour l'attester; et, parmi eux (remarquez cette circons-

tance), un grand nombre de témoins morts pour soutenir, non pas simplement ce qu'ils croyoient, mais ce qu'ils avoient vu; elle fait apercevoir l'établissement le plus miraculeux, à raison de ce qu'il falloit persuader aux hommes, de ce dont il falloit les désabuser, des obstacles dont il falloit triompher; elle propose le plan le mieux lié dans toutes ses parties, le mieux suivi dans son arrangement, le plus avantageux dans ses effets, et, dans ses maximes, le plus divin. Qui le croiroit? Quelques prestiges vains et obscurs, sous le nom de *prodiges*; quelques fanatiques, sous le nom de *martyrs*; quelques maximes d'une sagesse purement humaine, sous le nom de *morale*; l'établissement de quelques Religions dont l'his-

toire est connue : Voilà ce que nous oppose l'incrédulité. Où est la bonne foi ? Et plût au Ciel, du moins, que nous n'eussions pas à lui reprocher chaque jour la fausseté des suppositions, la calomnie des assertions qu'elle met en avant pour altérer un fait qui la dément, ou pour accréditer celui qu'elle veut établir, ou pour énerver ceux qu'elle entreprend d'expliquer. Accusation que forment contre elle les productions ténébreuses où ses erreurs sont semées, et dont elle essayeroit en vain de se laver.

A-t-elle plus de droiture, quand elle prend occasion d'insulter à la Religion, de ce que ceux qui lui appartiennent ont quelquefois des vues qui la déshonorent : de ce que ceux qui la croyent ont souvent la foiblesse

de ne pas la suivre, et disons-le à notre confusion, de ce que ses préceptes sont avilis par ceux-mêmes qui sont destinés à les annoncer? Mais qu'a donc de commun la cause de Dieu avec la malice de l'homme? Comment la certitude du Christianisme peut-elle dépendre de la peccabilité du Chrétien? Ah! si le Christianisme gémit de la conduite des Chrétiens mêmes; ce n'est donc pas des actions des hommes qu'il tire sa force; il est donc visiblement l'ouvrage de Dieu; c'est donc la force de la vérité qui le soutient.

Ce n'est donc que pour en imposer plus aisément, que l'incrédulité insiste sur les difficultés qu'elle rassemble; comme si, armée d'autant de traits inconnus,

enrichie d'autant de nouvelles découvertes, elle venoit, par un nouveau genre de combat, faire trembler la Religion. Que lui offre-t-elle cependant, que des objections cent fois reproduites, dont le grand art est de les ressusciter sous une autre forme, de déguiser leur foiblesse par le poids qu'on leur suppose, de substituer, à l'évidence qu'on voudroit leur prêter, le ton décisif dont on les appuye, et de fournir à l'impiété un garant par l'audace avec laquelle elles se produisent? Sachez-le donc, Impies de nos jours, cent fois la Religion avoit foudroyé la prétendue force de vos difficultés, avant même que vous fussiez en état de les connoître. Persécutée depuis sa naissance, elle n'a fait que multiplier ses trophées par

la chûte de ses adversaires. Ecrasés sous la puissance de la vérité, ils n'ont servi qu'à en relever l'éclat. Vous continuez, il est vrai, à lui faire la guerre; mais vous n'êtes que les héritiers de la haine de quelques Impies plus anciens que vous. Ce sont véritablement leurs armes déja usées que vous reprenez entre vos mains. Peut-on l'ignorer? vous ne paroissez couverts que de leurs dépouilles.

Reste une troisième manière de combattre la Religion, la plus frivole sans doute, et cependant aujourd'hui la plus ordinaire comme elle est la plus effrénée. Un bon mot qui n'a de frappant que l'impiété qu'il renferme, une plaisanterie qui n'a de quoi plaire que parce qu'elle est sacrilégement hardie; une pensée qui ne paroît ingé-

nieuse que par l'indécence: Voilà, oui voilà le ton, l'esprit, les preuves, la science de la plupart de ceux qui, pour paroître affranchis de la soumission commune, forment aujourd'hui ce Vulgaire incrédule que la Raison et la Foi dédaignent également. Et quelle force devroient avoir contre la Religion ces vaines allégories, ces parallèles absurdes à la faveur desquels on cherche à blasphêmer ses mystères, à avilir ses lois, à satyriser ses sectateurs? Quelle force devroient avoir, contre la vérité de la Religion, ce ton ironique que l'on employe, ces dédains que l'on affecte, ces propos que l'on hasarde? Quelle force devroient avoir, contre la vérité de la Religion, ces tours sous lesquels on la défigure, ces ex-

pressions par lesquelles on s'efforce à la dégrader, ces interprétations qui vont à rabaisser ce qu'elle a de plus grand? Ah! pourquoi ces hommes qui nous répètent si souvent qu'il faut penser, n'objectent-ils pas le plus souvent que des paroles? Ou ne pensent-ils que d'après autrui? Quelle est donc la légèreté de notre siécle, s'il ne faut que de si méprisables moyens pour le pervertir? Interrogez ici tous les Peuples de l'Univers qui se sont soumis à la Foi: Est-ce ainsi que la Religion de Jésus-Christ a produit ses preuves? De quel œil eût-on regardé ses Ministres, s'ils avoient cru l'établir par de telles voies? Tels sont cependant les dehors sous lesquels se montre aujourd'hui l'incrédulité dans le Monde. Irritée de l'insuf-

fisance de la raison dans les secours qu'elle auroit voulu emprunter d'elle pour séduire, il lui suffit d'en contrefaire le langage, de mettre à la bouche du grand nombre ces mots insignifians de préjugés, d'éducation, d'erreurs populaires, de systèmes de politique, que le grand nombre entend si peu. Voie facile pour se former des disciples, déclamant contre la Religion, sans même pénétrer le fondement de leurs vaines déclamations, et souvent même n'adoptant pas dans le fond de leur ame ces sentimens impies qu'ils se font une fausse gloire d'étaler.

Mais vous, mes chers Auditeurs, qui, dès qu'il s'agit d'une affaire qui vous intéresse, distinguez si aisément le vide d'un discours

qui vous amuse, de la solide raison qui doit vous conduire; vous qui dites si sagement alors qu'il faut non des railleries, mais des preuves; ne dépouillerez-vous jamais la cause de la Religion de la frivolité qu'on y mêle; et, dans l'affaire la plus sérieuse, serez-vous troublés par les futiles discours de l'impiété? Encore quel est-il celui dont quelquefois le langage allarme votre Foi? Il est tel que peut-être vous ne lui confieriez pas l'intérêt le plus léger, que vous ne lui demanderiez pas le conseil le moins important, que vous n'estimez nullement ses lumières. Souffrez cependant que je dise: Voilà pour vous, pour vous surtout, Mesdames, la source ordinaire de vos doutes, de vos péchés contre la Foi, tandis que

tant de motifs devoient vous affermir dans votre croyance. L'Incrédule s'applaudit de déconcerter, par un seul mot, la fermeté de votre créance; et, parce que la Religion que vous devez surtout honorer par votre conduite, vous trouve moins exercées à la défendre, c'est surtout dans vous que l'impiété s'enhardit à la combattre et qu'elle se dédommage de tant de victoires que remporte sans cesse sur elle la Religion.

Je m'arrête. La matière m'entraîneroit trop loin. Mais, à la vue de ce nombre d'hommes ennemis du Christianisme, jusques dans le sein du Christianisme même; à la vue de ce torrent que grossit chaque jour l'impiété, et qui, comme autant de canaux, se répand par les lectures et par les

discours; à la vue de cette décadence, de cet affoiblissement, de ce dépérissement visible de la Foi, parmi ceux qui en avoient le précienx dépôt; à la vue de ces efforts qu'on dirige visiblement contre elle, et de ces sourdes manœuvres dont on prépare adroitement le succès; à la vue, j'ose le dire, de cette conjuration ourdie, entretenue par la haine la plus profonde, et dont il est facile de prévoir les terribles conséquences, quelle idée se présente à moi! Hélas! mes chers Auditeurs, c'est malheureusement une frayeur trop bien fondée qui la fait naître, en même temps que la plus juste et la plus vive douleur ne peut assez énergiquement la rendre.

Je finis donc par le souvenir

de la menace redoutable que fit aux Juifs le Fils de Dieu, et que nous voyons vérifiée si sensiblement : Je vous le dis, Peuple infidèle, écoutez-moi, *Dico vobis* [Math. XXI. 42.] : Ce royaume de Dieu que vous voulez méconnoître vous sera enlevé, *Auferetur a vobis regnum Dei.* Des nations plus dociles le feront fructifier dans leurs esprits et dans leurs cœurs, *Dabitur genti facienti fructus ejus.* Cette Religion que vous combattez aujourd'hui avec tant d'acharnement, que vous outragez par vos mépris et vos révoltes, que vous déshonorez par vos déréglemens ; puisqu'elle est pour vous un fardeau, Dieu vous en déchargera dans sa colère, *Auferetur.* Vos pères vous ont transmis la Foi ; et vous laisserez à vos enfans votre infidélité pour

héritage, vos crimes pour exemple, vos erreurs pour règle. Successeurs malheureux de pères volontairement aveugles, ils suivront librement les traces que vous leur avez marquées vers l'abyme. Ils iront y partager vos supplices après avoir perpétué votre irréligion, *Auferetur regnum Dei.* Des nations éloignées, des peuples sauvages s'enrichiront de vos dépouilles; ils seront éclairés des lumières que vous rejetez. La pureté et l'innocence, la soumission et la fidélité seront chez eux le précieux fruit de la Religion que vous abandonnez, *Dabitur genti facienti fructus ejus.* C'est à l'Eglise, ne l'oubliez pas, c'est à l'Eglise et non à vous en particulier qu'est promise la perpétuité de son règne. D'autres conquêtes la dédommageront de vos ingratitudes ; mais qui vous

dédommagera de l'avoir perdue? Et quand nous gémissons sur ses pertes, au sentiment du zèle qui nous attache à ses intérêts; pouvons nous, mes Frères, ne pas unir celui qui nous afflige et nous frappe à la vue de vos propres malheurs?

Grand Dieu! Si, comme autrefois, pour épargner des villes coupables, dix Ames justes eussent suffi à votre miséricorde, un nombre d'Ames fidèles peut donc aujourd'hui désarmer votre vengeance. Ah! il en est encore dans tous les états et dans tous les rangs, dont la Foi pure et humble a de quoi vous toucher. L'abandonneriez-vous, Seigneur, cette portion chérie? Puis-je vous dire avec le Prophête, *Ut quid Deus, repulisti in finem?* [Ps. LXXIII. 1. *et suiv.*]: L'Impie auroit-il armé votre courroux jusqu'à vous le faire étendre

sur les brébis dont l'innocence mérite les regards de votre bonté, *Furor tuus super oves pascuæ tuæ.* Hélas! n'oubliez pas que ces Fidèles, que l'impiété cherche à éloigner de vous, vous appartiennent, dès les premiers jours qu'ils ont été sur la Terre. Ressouvenez-vous des sacrés engagemens qu'ils ont contractés avec vous, *Memor esto congregationis tuæ quam possedisti ab initio.* Opposez donc Seigneur, opposez les secours de votre main puissante à ces Ennemis superbes, dont l'artifice veut les séduire, dont le nombre les effraye, dont les effets les consternent, *Leva manus tuas in superbias eorum.* Il y va, grand Dieu, de votre gloire. C'est à votre saint nom qu'ils insultent; c'est votre saint temple qu'ils veulent renverser; c'est votre sainte

loi qu'ils entreprenent d'anéantir : *Quanta malignatus est inimicus in Sancto.* [Ibid.]. Ah ! ils portent encore l'audace jusques à se glorifier de leur prévarication, et à planter l'étendard sacrilège de leur révolte dans le sein même des solennités, de la gloire, et des triomphes de votre culte, *Et glorati sunt qui oderunt te in medio solemnitatis tuæ.* N'exposez pas plus longtemps, à la cruauté de tant d'Ennemis farouches, le zèle de ceux qui se confient en vous, et qui vous adorent; n'oubliez pas pour toujours votre peuple, *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi, animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem.* Prenez, prenez en main et la cause de la Religion et la vôtre : Ou, si vous voulez nous punir nous-mêmes de nos infidélités et de

nos crimes; punissez-nous dans votre miséricorde. Désolez nos campagnes, enlevez nos moissons, ravissez nos biens, frappez nos corps, redemandez notre vie; mais ne vous vengez pas dans votre colère. Conservez-nous, conservez-nous la Foi. Que dans ses malheurs, la consolation de votre peuple affligé soit de reconnoître, de confesser et de louer votre saint nom, *Pauper et inops laudabunt nomen tum.* Ecoutez surtout, ô mon Dieu, les vœux que va vous offrir la Foi de ceux qui m'entendent; qu'elle fasse constamment à vos yeux leur mérite dans le temps, et qu'elle devienne la source de leur bonheur dans l'Eternité! Je vous le souhaite, etc.

SERMON

Prononcé à Saint-Cyr, le 25 Juillet 1786, pour l'Année séculaire de l'Etablissement de cette Maison Royale.

ANNÉE SÉCULAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DE S. CYR.

Rex sapiens stabilimentum Populi est.

Un Roi prudent est le soutien de son Peuple. *Au Livre de la Sagesse*, Chap. VI.

MADAME, (*)

S'occuper efficacement du solide intérêt de ses Peuples, tel est,

---

(*) Madame Elisabeth de France, Sœur du Roi Louis XVI.

selon les divins Oracles, le caractère et l'effet de la prudence d'un Souverain. L'éclat que jette au dehors le nombre de ses victoires peut-il être comparé à la félicité qu'il fait régner dans l'intérieur de son empire? La guerre est toujours un fléau que Dieu laisse échapper des trésors de sa colère; et le succès le plus brillant des combats, toujours acheté au prix du sang et des larmes qu'ils font verser, n'a un prix réel que lorsqu'il amène à sa suite les abondantes douceurs de la paix.

Consultez la sagesse même des hommes: des ennemis vaincus honorent moins un Roi que des sujets heureux. La gloire de ses armes ne lui appartient pas toute entière: il doit à lui seul celle de régner sur les cœurs. Les bienfaits sont un titre plus glorieux

que les exploits. Il est lui-même un don précieux du Ciel pour la nation sur laquelle il étend ses soins; et le bonheur qu'il lui distribue se réunit dans son ame par la noble satisfaction d'en être la source. Quel ne sera pas l'accroissement de sa puissance dont il multiplie les droits avec les biens qu'elle procure! Ah! l'amour du Peuple Français pour ses Maîtres, autant et plus encore que la valeur qui lui est naturelle, a répandu de toute part la célébrité de la France.

Que l'histoire éternise celle du règne de Louis-le-Grand, et des événemens dont l'Europe fut frappée : Dans ces jours consacrés à honorer sa mémoire, ce n'est point à un Roi vainqueur que nous venons offrir le tribut d'une louange

profane. Cette demeure de paix ne nous montre dans lui que le juste rémunérateur des vertus guerrières. Nous ne célébrerons pas ses triomphes : nous rendrons grâces à Dieu de lui avoir inspiré cette prudence qui en fit le soutien de la noblesse militaire, dont l'intrépide fidélité le rendit tant de fois triomphant, *Rex sapiens stabilimentum Populi est.*

Les grands sujets n'ont pas besoin des ressources de l'éloquence : ils disent tout par eux-mêmes, et il suffit de les exposer. Chrétiens auditeurs, à la vue de la Maison de S. Cyr, dont l'année séculaire nous invite à solenniser l'établissement, je me borne aux trois idées naturelles qu'il présente. Je viens simplement vous retracer la noblesse des vues qui en firent éclore le projet ; la sagesse des

moyens qui en ont opéré l'exécution; la durée des succès qui en immortalisent la gloire. C'est sous ces trois rapports que j'envisage ce monument de la grandeur de Louis XIV.

Ce n'est pas, MADAME, à ce titre seul que cette Maison royale a des droits à vos bontés. Vous venez moins y jouir de la gloire d'un de vos plus augustes ancêtres, qu'applaudir à l'heureuse efficacité de ses grands desseins, qui forme, qui réunit et qui perfectionne encore aujourd'hui tant de vertus. Un puissant attrait vous fait trouver des charmes dans un séjour où en est établi le règne; et la bienveillance dont vous l'honorez, en est elle seule le plus glorieux de tous les éloges. C'est le suffrage de la piété et des lumières.

Mais si la communauté de Saint-Cyr, doit se féliciter, MADAME,

de retrouver dans vos sentimens ceux que lui marquèrent tant de fois le grand Prince et la vertueuse Princesse dont vous reçutes le jour, et qui vous ont transmis les qualités de leur ame; elle ne met pas uniquement le prix de votre affection dans ce qu'elle a d'honorable aux yeux des hommes. Un plus grand intérêt l'occupe et la touche: Elle y voit celui de ses élèves, témoins des exemples d'une Princesse environnée des splendeurs du trône, et qui en fait servir l'éclat à rendre plus frappant dans elle celui de la Religion. Est-il un moyen plus sensible de les convaincre, que tous les dons de Dieu doivent être rapportés à sa gloire; que la fidélité à sa grâce peut préserver de tous les écueils; qu'il est possible d'obtenir l'universalité des plus justes hom-

mages de la part du Monde, et de s'attirer de la part de Dieu les plus abondantes bénédictions. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Des monumens publics ont souvent conservé parmi les hommes le souvenir de ceux que des actions mémorables avoient illustrés pendant leur vie. Une équitable reconnoissance, une vive admiration les érigèrent, pour soustraire aux ténèbres du tombeau un mérite dont la mort et l'oubli menaçoient d'effacer l'éclat. Mais hélas! ce qui rappelle l'idée des grands Hommes, et même des grands Rois, ne laisse ordinairement que de stériles traces de leurs vertus; et le temps, qui paroît respecter leur nom, détruit les ouvrages

qui en firent la célébrité. Ne confondons point, avec les monumens qui perpétuent une véritable gloire, ceux qu'a osé élever la flatterie, que la vanité n'a point rougi de mandier, ou qui sont quelquefois plutôt accordés à l'éminence du rang qu'aux qualités personnelles de celui qui l'occupe. Pour apprécier le droit qu'ont des hommes à vivre dans la mémoire de ceux qui leur succèdent, il faut examiner à quel titre ils l'ont acquis. Si les contemporains ont pu être ou adulateurs ou éblouis, c'est aux générations suivantes à être justes, à être éclairées.

C'est donc la génération présente, c'est la France que j'en atteste. Ces vastes édifices, en même temps qu'ils nous retracent le souvenir glorieux de Louis-le-Grand,

ne nous le rendent-ils pas en quelque sorte lui-même dans la durée toujours subsistante de ses bienfaits; et, pour user de l'expression du Prophête, l'enceinte de ces murs ne retentit-elle pas des acclamations qu'excite le bonheur journalier d'en jouir, *Lapis de pariete clamabit, et lignum quod inter juncturas ædificiorum est, respondebit.* [Habacuc. C. II. v. XI.]. Il ne s'agit point ici de préconiser quelque chef-d'œuvre de l'art, quelque palais somptueux qui annonce et l'étendue du pouvoir et la richesse des trésors. Ainsi plus d'une fois se sont signalés des Potentats, dont, à travers quelques superbes débris échappés à la voracité du temps, la postérité a pu entrevoir la vaine magnificence. Ecoutons Louis XIV exposer lui-

même les vues sublimes qui animent la sienne. «Pourvoir à l'éducation des » jeunes personnes d'extraction no- » ble dont les pères ont versé leur » sang à son service, ou qui sont » encore dans cette noble carrière : » vouloir qu'elles recueillent de » cette éducation l'avantage de por- » ter dans toutes les provinces du » royaume des exemples de modes- » tie et de vertu. (*) : » Tel est, Chrétiens auditeurs, le double dessein qu'il se propose, et qu'expressément il déclare. L'intérêt de ses sujets, l'intérêt de la Religion décident l'établissement de la Maison de Saint-Cyr, et vous présentent son auguste fondateur sous la double idée d'un Roi généreux et sensible, d'un Roi religieux et zélé.

(*) Lettres patentes de Louis XIV.

Qu'il est beau, qu'il est consolant de voir un Souverain réunir la sensibilité du cœur à la dignité de sa couronne; et joindre, à l'autorité qui commande, le doux plaisir de récompenser! Or, qui mérita mieux d'avoir part aux grâces que répand la libéralité du trône que ceux dont la fidélité et le courage en sont l'appui? Ils ont un droit spécial aux faveurs de la puissance royale, puisqu'ils en soutiennent la force; et, tandis que la haute région qu'elle habite brille de l'éclat des conquêtes, il est juste que les fruits en rejaillissent sur les Héros dont la main généreuse les fit recueillir.

C'est aussi, Chrétiens auditeurs, ce qui fixe les pensées et les sentimens de Louis XIV. Il partage ses regards entre les camps

qui rassemblent ses guerriers, et les familles qui sont l'objet de leur tendresse. Il veut être le soutien de celles-ci, tandis que ceux-là sont le salut de son empire. Et, lorsque d'une main il distribue les palmes dues à la valeur; de l'autre, il verse les secours que réclame la médiocrité d'une fortune presque épuisée à son service. Il cherche à étendre, au delà même du tombeau, le prix de la bravoure qui l'ouvrit à tant d'illustres victimes, auxquelles la mort n'a pu laisser que la gloire de leur mort même.

Ah! non-seulement ils vivent dans le souvenir du Monarque qui les honore de ses regrets; mais plusieurs d'entre eux se survivent dans une nombreuse postérité. C'est sur vous, nobles descendans de

ces braves, que se répandront les grâces dont ils n'eurent que le temps de se rendre dignes. Vos larmes sur des pertes dont la patrie partage avec vous la juste douleur, ont attendri le cœur de votre Roi. Dans lui, vous avez un père, et sa bonté va faire de votre infortune une ressource. Que les fils de ces vaillans guerriers marchent sur leurs traces, et qu'ils aspirent avec plus de facilité aux honneurs que le courage ambitionne: c'est la voie que leur indique leur destinée. Elle est plus touchante, celle des personnes d'un sexe réservé à des vertus pacifiques. Le lustre de l'origine n'ouvre pas devant elles le chemin de la gloire. Plus le rang est élevé, moins il est permis de descendre dans les routes qui conduisent à l'opulence;

et si, par la noblesse des sentimens, elles peuvent soutenir celle de leur nom, combien se voyent condamnées à la triste obscurité qui en voile l'illustration!

C'est à ces jeunes personnes que Louis forme le projet d'ouvrir un asile. Aux environs de son palais, presque sous ses yeux, il établira la superbe demeure qui doit les réunir. Ce sera marquer plus sensiblement à la nation, qu'il regarde comme ses enfans ceux dont les pères ont été les défenseurs de l'état; et que, si le caractère du Peuple Français est d'être passionné pour ses Souverains, le bonheur de ce Peuple est de trouver dans ses Souverains des soins paternels. Heureuse et brillante adoption! Les plus touchans détails en dérivent. Une foible enfance,

sortie à peine du berceau, portera les charmes de l'innocence dans l'honorable séjour que lui consacre le Monarque. A l'ombre du trône, s'accumuleront sur cette portion chérie tous les genres de bienfaits. Ce que l'âge exige de soins, ce que la naissance mérite d'égards, ce que le présent rend nécessaire, ce que l'avenir demande de précautions tout se prévoit, tout s'exécute. La prudence pourvoit à tout, la bienfaisance n'épargne rien.

Je rétracte, Chrétiens auditeurs, cette dernière expression comme insuffisante dans mon sujet. Elle pourroit s'appliquer à toute institution dont résulteroit un avantage purement temporel. Des vues plus relevées dirigent celle-ci vers un objet plus important; et la Maison

de Saint-Cyr sera moins un asile pour les jeunes personnes qu'elle reçoit, qu'une école de vertu pour celles qu'elle rassemble.

Vous le savez, c'est une maxime qu'il seroit également honteux de méconnoître et odieux de contester : De tous les biens que des enfans ont droit d'attendre de ceux auxquels ils doivent la vie, l'éducation qui la règle est le premier. Seul il peut suppléer à tous les autres; sans celui-là, tous les autres ne sont ordinairement que le principe de tous les maux. Pour relever la gloire de la naissance, en vain voudroit-on croire qu'avec la noblesse du sang elle transmet celle de l'ame. Peut-être en est-il quelques exemples : mais combien en auroit-on à leur opposer ! Si l'élévation des sentimens suit

d'ordinaire celle du rang, c'est que d'ordinaire l'éducation est proportionnée à l'éclat de ceux qui la donnent et de ceux qui la reçoivent. Il faut aider la nature : sans des secours particuliers, elle succombe sous le poids des communs penchans. C'est l'éducation qui développe le germe des grandes vertus ; et, parce que l'éducation chrétienne est la seule qui en expose les vrais principes, qui en propose les sublimes motifs, qui en annonce les divines récompenses ; elle est la seule qui perfectionne les qualités de l'ame. C'étoit donc le véritable intérêt de la noblesse française, réuni à l'intérêt de la Religion, qu'envisageoit Louis XIV, en voulant *qu'une piété solide et des exemples de vertu* devînssent, dans les pro-

vinces de son royaume, le fruit de l'éducation de S.-Cyr. (*).

D'après ces maximes sur lesquelles sont appuyées les pieuses intentions du religieux Monarque, il est aisé d'apercevoir le genre d'éducation qu'il prescrit. Ce n'est pas cette éducation dont le Monde vante les avantages, et dont il dissimule les dangers; éducation à laquelle préside la vanité, que la frivolité dirige, que la mode varie, que l'usage accrédite; éducation dont le but est de multiplier les talens, et dont le plus sûr effet est de favoriser les vices; éducation qui donne tout à de brillantes apparences, en négligeant de former les qualités solides; et qui enseigne l'art de paroître, au lieu

(*) Lettres patentes.

d'apprendre la manière d'exister; éducation qui se réduit à orner l'esprit, sans qu'elle employe les moyens de régler les cœurs; qui invite à s'instruire d'objets totalement étrangers, et qui accoutume à s'ignorer soi-même; qui prépare le développement des passions par l'indiscrète liberté de leur langage: éducation dont les malheureuses suites sont fréquemment la juste et terrible punition des Parens qui l'adoptent ou qui l'autorisent.

Sans doute, et c'est le désir qu'exprime en termes formels l'auguste Fondateur de ce sage établissement; les jeunes personnes qu'il aura formées devront remplir dans le Monde ce que le Monde peut appeler avec justice un devoir. Il est des usages que la décence autorise : il est des

rangs que la condition assigne : il est des liens honnêtes que la société forme : il est des connoissances qu'il est utile d'acquérir : il est, en un mot, une manière de concilier ce que le Monde a de légitime avec ce que le Christianisme a de saint, et de prouver que la Religion, qui sanctifie tous les états, laisse à chacun ses prérogatives. Et voilà sous quels rapports les élèves de Saint-Cyr doivent se montrer dans le Monde. On ne les en sépare, dans un âge destiné à l'étude de la vertu, qu'afin qu'aux yeux du Monde une conduite exemplaire honore toute leur vie.

J'ose inviter à ce moment la noblesse française à s'occuper de ses priviléges et de ses droits. Qu'elle consulte, non une basse fierté qui ternit la véritable grandeur, mais

cette généreuse émulation qui en augmente le lustre; et qu'elle ne craigne pas de répéter hautement qu'à elle appartient l'honneur de donner l'exemple. Ah! sans doute, m'écrierai-je, en applaudissant à une prétention si juste: C'est vous, portion respectable de la nation, qui devez vous en montrer les modèles; vous surtout, jeunes Elèves, n'oubliez donc jamais que si le mérite de vos ayeux fut de donner des exemples de dévouement au Souverain, ce même titre qui vous a donné des droits à cette Maison royale, vous impose le devoir d'offrir constamment au Monde des exemples de Christianisme.

Et comment ne pas reconnoître, Chrétiens auditeurs, que c'est au bonheur même du Monde que tendent les vues de Louis? Aux yeux

de la Religion, il méritera l'éloge que fait l'Ecriture de ce Roi de Juda qui, dirigé par l'esprit de Dieu, devint le soutien de la piété, *Ipse est directus divinitùs..... et corroboravit pietatem.* [Eccl. 49. v. 4.]. Et c'est à cet esprit d'une piété vraie et éclairée que les hommes seront non-seulement invités, mais forcés à applaudir. Ne sont-ils pas sensiblement vérifiés les oracles de l'Esprit saint qui, dans tant d'endroits, attribue à des Femmes vertueuses la félicité réelle de leurs maisons, jusqu'à en regarder comme le fléau celles qu'un esprit de dissipation entraîne, *Sapiens mulier ædificat domum suam; insipiens extructam quoque manibus destruet.* [Prov. 14. v. 1.]. Heureux les enfans qui trouvent dans l'affection maternelle, avec les sen-

timens que la nature inspire, les sollicitudes que recommande l'Apôtre; et qui voyent affermir, par l'édifiante régularité de ces mères chrétiennes, les bons principes qu'ont établis leurs leçons! Heureux l'époux qui partage sa destinée avec une épouse telle que la désignent les Livres sacrés! Dans lui les sentimens de l'estime ennoblissent ceux de la tendresse, et une confiance méritée en est la suite. Il voit l'ordre d'une famille bien réglée devenir le fruit des soins qui ne dégradent point la dignité; l'exactitude se former sous les yeux de la vigilance; l'élévation des pensées ne dédaigner pas l'utilité des détails; et une respectueuse docilité, dans ceux qui obéissent, honorer la sagesse de l'autorité qui gouverne. Ajoutons,

après l'Apôtre, que la piété d'une femme est un moyen de santification pour un époux, *Sanctificatus est..... vir infidelis per mulierem fidelem.* [1. Cor. VII. 14.].

De là, Chrétiens auditeurs, ne sommes-nous pas autorisés à conclure que ce précieux établissement peut offrir un supplément à la modicité même des biens, dès qu'il peut former une abondante provision de vertus? S'il ne présente pas tout ce que la cupidité désire, il fait espérer tout ce que la vraie sagesse apprécie. Un Roi sage soutient l'état, il n'en épuise pas les ressources. La prudence de Louis XIV est d'en avoir ménagé une à la noblesse qui puisse s'étendre jusques aux dernières générations, et contribuer à la félicité de toutes. Ah! si la raison

se consultoit elle-même; si, aux préjugés du Monde, elle opposoit ses propres conseils; si les hommes aveuglés par la fumée d'une vanité qui leur dérobe la nature du véritable bonheur, ne plaçoient pas inconsidérément la gloire d'une maison dans un luxe qui fréquemment en devient la ruine; s'ils apprenoient, de l'expérience d'un grand nombre, que l'éclat qui brille au dehors n'annonce pas toujours la félicité qui règne au dedans: parmi ceux dont la fortune n'a pas besoin d'un accroissement que la seule avidité sollicite, combien préféreroient des qualités estimables à des richesses qui jamais n'en sont le dédommagement! Ils éblouiroient moins les yeux d'autrui, il est vrai: on ne célébreroit pas le somptueux étalage de leur opulence: mais le

calme de la paix, les charmes de la douceur, les liens respectables d'une sainte union offriroient constamment, à la modération de leurs désirs, un trésor dont la possession rend infailliblement heureux ceux qui ont assez de lumières pour en connoître le prix, assez de sagesse pour le désirer.

Voilà, Chrétiens auditeurs, quelles furent les vues de Louis-le-Grand dans le projet de l'établissement de Saint-Cyr, projet aussi digne d'éloge par la sagesse des moyens qui en opérèrent l'exécution.

SECONDE PARTIE.

Il est une magnificence dont le faste annonce l'orgueil, et dont la stérilité découvre le vide. N'être magnifique que pour le paroître,

c'est uniquement être vain. La qualité seule des bienfaits met le sceau à la véritable magnificence. Celle que déploye Louis-le-Grand dans l'établissement de Saint-Cyr, n'est bornée ni à un petit nombre que la prédilection favorise, ni à quelque faveur passagère dont il ne reste bientôt que le souvenir. Il faut donc assurer l'étendue et la continuité de ses bienfaits. Il est aussi un genre de bienfaits dont le temps seul concentre toute l'utilité, et qui renferme, dans l'ordre des choses purement humaines, le bien que se plaît à faire aux hommes un sentiment louable d'humanité. Loin de contrarier des vues bienfaisantes, l'esprit du Christianisme inspire au Monarque le désir d'y ajouter des biens plus précieux encore; ce sont les prin-

cipes *d'une véritable et solide vertu* qu'il veut voir réunir *aux instructions convenables à la naissance* (*). Il faut donc assurer l'important objet de l'éducation que cette Maison prépare à de jeunes Elèves, par le choix des personnes auxquelles en est confié le soin. Il faut que l'efficacité des moyens soit proportionné à la grandeur du projet.

A Dieu seul appartient la gloire de communiquer à sa parole l'activité de sa puissance. La volonté créatrice du Seigneur a pu seule ne mettre aucun intervalle entre ses desseins et leur accomplissement. Dieu dit, et tout fut fait, *Dixit et facta sunt.* [Ps. CXLVIII. 5.].

(*) Lettres patentes.

Images de Dieu sur la Terre, par l'autorité dont il les a rendus dépositaires; en commandant à d'autres hommes, les Rois éprouvent qu'ils le sont eux-mêmes; et, quelque reculées que soient les limites de leur pouvoir, une condition mortelle leur en montre toujours le terme.

Que ne peut point cependant dans un Roi le noble empressement d'un cœur animé par l'amour du bien! Ennemi des délais qui rallentissent l'ardeur, affoiblissent les moyens et multiplient les obstacles, Louis XIV se détermine; il ordonne. Aussitôt le lieu est choisi, le plan est arrêté, le mouvement est imprimé; tout s'anime, les travaux commencent, ils se suivent, ils s'accumulent, ils se pressent; leur célérité en présage la pro-

chaine consommation. Une année s'est à peine écoulée; et déja ces édifices immenses solidement élevés, soigneusement préparés, invitent à les habiter. Ce favorable asile s'ouvre; l'on en recueille les avantages presque en apprenant qu'il est permis de les espérer.

Ne craignez point, Familles distinguées, l'affoiblissement de cette institution. Ce n'est pas un de ces ouvrages que la précipitation ébauche, et que des fondemens incertains menacent. Tout ce qui doit en affermir inébranlablement la solidité fixe l'attention de Louis. Il en trace le détail de sa propre main. La libéralité ouvre ses trésors; la prudence en règle l'usage; l'abondance des largesses répond à l'étendue des desseins; la force de l'autorité appuye la générosité

des dons; la sagesse des conseils répand la lumière; l'esprit d'ordre veille à l'administration; une exacte fidélité en écarte les abus, et la proscription des superfluités dangereuses laisse le libre emploi des biens dont l'utilité seule a consacré la destination. Ainsi profondément enraciné dès les premiers jours qui le voient naître; sagement environné des précautions qui le défendent contre les variations du temps; à l'abri des vicissitudes des circonstances et de l'incertitude des événemens, cet établissement merveilleux reçoit le principe d'une existence dont la juste célébrité étendra, jusques dans les siécles les plus reculés, le nom glorieux de son fondateur. Bien loin de s'attirer le reproche dont parle l'Evangile, à l'égard de celui qui

entreprend ce qu'il ne sauroit achever; il met à peine une distance entre l'immensité de l'entreprise et le succès complet de l'exécution.

En vain insisterois-je sur les preuves d'un fait que vous avez sous les yeux. Avec quelle éloquence vous l'atteste la multitude de jeunes personnes qui, des différentes parties du royaume, viennent former comme une seule famille dans cette Maison royale, devenue à leur égard la maison parternelle! Que ne vous dit point cette longue succession d'années qui, sans intervalle, a offert et offre encore les mêmes ressources à la noblesse militaire; qui lui approprie en quelque sorte cette demeure comme un héritage qu'elle se transmet, qu'elle se partage,

qui excite ses désirs, et qui fonde son espoir! Voyez l'état florissant, la réputation soutenue d'une Maison où s'assortit la plus modeste simplicité avec les douceurs de l'aisance; où les secours de tout genre répondent à la variété des besoins; où jamais on n'aperçoit d'autre intérêt que celui d'en remplir noblement l'objet; où tout porte l'empreinte de cette grandeur à laquelle elle doit son origine. Dans les heureuses contrées que regarde favorablement l'astre qui préside à la nature, une terre fertile entretient le brillant assemblage des productions qui en sont l'ornement. On les voit croître sous un Ciel pur et serein, se former par les salutaires influences du climat, d'où, transportées dans les différens lieux, elles publient

les avantages de celui qui favorise leur accroissement. Ne seroit-ce point là l'image naturelle sous laquelle peut se présenter l'utile séjour de Saint-Cyr? Séjour auquel rendent un témoignage décisif, par leurs regrets, le nombre des élèves qu'un sentiment vif y attache, quand l'ordre prescrit les force à s'en arracher. C'est l'heureuse suite des arrangemens qui présidèrent à cette admirable institution. L'impression du premier mobile lui communiqua l'efficace activité qui ne s'est jamais rallentie. Comme la Providence conserve, en le gouvernant, l'Univers que Dieu créa par sa puissance: comme aucun de ses ouvrages ne vieillit; en même temps que Louis XIV jette, par son autorité, les fondemens de cet édifice, un esprit de sagesse

pourvoit à son affermissement; et ce grand Roi ne laisse aux dignes héritiers de sa couronne que la satisfaction d'applaudir à ce monument immortel, une invitation pressante à le chérir, et la gloire de le protéger.

Un point essentiel, le gouvernement intérieur de la Maison de Saint-Cyr, pouvoit-il échapper à l'attention d'un Roi dont les vues se dirigeoient au bien de la Religion? Non, Chrétiens auditeurs; et, s'il ouvre ce nouvel asile comme une récompense des vertus guerrières, il l'envisage comme un sanctuaire destiné aux vertus chrétiennes, et qu'il se propose de leur consacrer. Fonction importante et sublime que celle d'imprimer dans les cœurs l'estime et le goût de ces vertus, et d'être

entre les mains de Dieu l'instrument de sa grâce, dont les vertus chrétiennes sont toujours l'ouvrage! C'est donc ce qui exige le plus de discernement et de choix; et c'est surtout alors que Dieu dévoile ouvertement des desseins couverts sous les ombres d'une apparence totalement étrangère, et qu'il les conduit à leur perfection par des routes dont sa Providence seule connoît l'issue.

Je ne serai que le foible écho de la France, en rendant, à Madame de Maintenon, le témoignage solennel de la part qu'eut cette femme illustre à l'établissement de Saint-Cyr. Si ce temple sacré, dans lequel reposent ses cendres, nous offre gravé en caractères ineffaçables le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits; cette Maison

toute entière en sera à jamais le monument. C'est à elle, oui, Chrétiens auditeurs, c'est à elle que la France en est redevable. Et ne me soupçonnez pas d'affoiblir la gloire de Louis-le-Grand, dont Madame de Maintenon fit éclater le triomphe. La respectable Institutrice a le mérite de présenter l'idée du bien, le don d'en faire goûter le dessein, la consolation d'en voir réaliser les avantages. L'auguste Fondateur se signale par une volonté active, par une puissance bienfaisante, par une libéralité royale. L'Institutrice persuade, le Fondateur ordonne. Dans elle, le zèle forme des désirs; dans lui, l'esprit de Religion leur rend favorable l'autorité. Le crédit solcite, la protection exauce. Mais quelle protection! Quel crédit!

Crédit que mérite la vertu; protection que la vertu accorde; crédit qui s'employe pour l'avantage commun; protection dont résulte l'utilité générale; crédit dont l'usage force l'envie à se taire; protection que la reconnoissance publique célèbre; crédit dont le noble effet caractérise honorablement la nature; protection qui atteste sensiblement l'estime qui en est le principe. C'est un nouveau trait de sagesse de la part du Souverain, de remettre le détail des soins que cet établissement rend nécessaires, à celle à qui Dieu lui-même a confié le soin d'en faire adopter le projet.

Projet dont la grandeur demandoit sans doute la magnificence d'un Roi, et qui dut son parfait accomplissement à l'assemblage des

qualités éminentes réunies dans Madame de Maintenon. Ce que la raison a de prudence, elle le montre par la sagacité de ses propres vues, par le caractère des personnes éclairées qu'elle consulte. Elle en rassemble, elle en écoute les conseils, elle en adopte les avis; c'est surtout aux décisions et aux volontés d'un vertueux Prélat qu'elle s'en rapporte. Elle ne veut que le bien; il n'est rien que de sage dans sa manière de le vouloir.

Ce que la douceur a d'attrait, elle l'employe à former elle-même les jeunes personnes qu'elle destine à l'œuvre également intéressante et difficile de l'éducation. Elle leur en fait aimer les peines, par l'espérance des fruits. Conversations familières, témoignages de

bienveillance, attentions constantes, instructions détaillées, réflexions prudentes, justes éloges, elle met tout en usage pour gagner les cœurs, à dessein d'y imprimer profondément le désir du bien qu'elle se propose de procurer.

Ce que la vigilance a d'exact, elle le soutient par l'assiduité qui la fixe en quelque sorte dans le lieu du nouvel établissement, pour en peser tous les intérêts, en examiner tous les objets, en étudier tous les rapports; y passer des journées entières, et en suivre l'ordre; y prolonger son séjour, pour observer ce que doit retrancher une sage réforme, ou ce qu'un zèle prudent doit perfectionner; étendre sur chaque point particulier l'universalité d'un regard pénétrant; à Versailles, d'où émane

la volonté généreuse qui répand les bienfaits sur la Maison de Saint-Cyr, rendre le satisfaisant témoignage des biens qui en résultent; exciter à Saint-Cyr la pieuse émulation qui remplit les intentions du Bienfaiteur; lui faire chérir son ouvrage, et faire en même temps que cet ouvrage soit digne de ses complaisances. Là, inviter à distribuer les grâces; ici, apprendre à les mériter; c'est ce qui partage ses occupations.

Ce que la fermeté a de nécessaire, elle l'oppose à une juste sévérité, à des défauts qu'il étoit aussi naturel de voir naître, qu'il étoit essentiel de les corriger. Ne dissimulons rien, et ne nous étonnons pas que la faveur d'un grand Roi, les applaudissemens de sa cour, les succès brillans des Elèves

eussent affoibli et altéré l'humble modestie qu'on travailloit à leur inspirer. L'écueil, hélas! trop ordinaire de la jeunesse; les louanges destinées à encourager les talens, servent plus efficacement à nourrir la vanité!

Madame de Maintenon s'en aperçoit. Des fêtes que le Souverain a honorées de sa présence ont mêlé, à l'éclat de cette gloire, les enflures du cœur qui la suivent. Le goût des connoissances qui ornent l'esprit, dégénère en prétentions qui en annoncent l'orgueil; l'envie de briller remplace le désir de s'instruire, et le ton dangereux du Siécle pénètre dans une Maison qui doit être un préservatif contre ses dangers. Effrayée d'un mal en lui-même si odieux, et si funeste dans ses suites, avec quelle force

la sage Institutrice en arrête les progrès, en l'attaquant dans son principe! La vivacité du chagrin qu'elle en ressent dicte les expressions énergiques avec lesquelles elle le peint. Voyez-la prendre aussitôt les plus justes mesures, pour bien pénétrer l'ame des Elèves, par la noble simplicité qu'elle leur prescrit : Que cette qualité doit donner du lustre à toutes les autres; qu'on cesse d'avoir droit aux éloges, lorsqu'on les convertit en poison de la flatterie; que le propre du vrai mérite est de forcer les suffrages, au lieu de les rechercher; et que, parmi les défauts dont la société s'irrite, il en est peu de plus révoltant que celui d'étaler fièrement, avec une stupide complaisance, les prérogatives dont on jouit.

Que pensez-vous, Chrétiens auditeurs, qu'on puisse ajouter à ces moyens que le temps ne me permet pas d'exposer dans toute leur étendue, et qui sont l'augure des grands effets que doit opérer cette institution? Déja elles ont justifié le choix judicieux qui les place à la tête des élèves de Saint-Cyr, les Dames vertueuses chargées de leur éducation. Les réglemens les plus sages leur tracent la route, et les dirigent elles-mêmes dans l'art de la tracer à autrui. L'engagement sacré des vœux relatifs à cet objet leur en impose essentiellement le devoir. En est-ce assez? Non, Chrétiens: dans les vues de Dieu, si supérieures aux conseils des hommes, il est une prudente lenteur qui dispose par degrés les événemens, et qui se-

crètement les enchaîne l'un à l'autre, en vérifiant ce que nous dit l'Ecriture de la douceur et de la force qui sont les agens infaillibles de sa Providence.

Elle existe, il est vrai, cette pieuse réunion de personnes d'élite consacrées à l'éducation. Mais ils ne sont pas irrévocables les engagemens qui les y attachent. Tout est à craindre de l'instabilité des choses humaines, et les caprices d'une volonté inconstante peuvent menacer une fondation que garantiroit mieux le sacrifice total de la liberté. Combien de réflexions viennent appuyer la justesse et la solidité de celle-ci! Le désir de perpétuer le véritable esprit de la piété dans la Maison de Saint-Cyr; la juste persuasion que le moyen le plus sûr d'en

inspirer les sentimens, est d'en offrir de grands exemples; la haute idée des vertus que forme, dans l'état religieux, l'exacte fidélité à ses observances; l'espoir d'une bénédiction plus abondante du Ciel, quand elle sera sollicitée par des Ames plus détachées de la Terre: Telle est la sagesse des motifs qui ont frappé la pieuse Institutrice, et dont la force décide le religieux Fondateur. Si d'une part la bonté naturelle de Louis XIV paroît se refuser d'abord à un changement qui aggrave le poids des obligations pour la communauté naissante de Saint-Cyr; de l'autre, sa grande ame cède à l'attrait du bien qu'il envisage.

Spectacle édifiant, Chrétiens auditeurs, qui nous montre dans cet établissement l'impression de

Dieu qui le conduit à ses fins, et qui ratifie visiblement les desseins du Monarque, en les faisant servir à l'accomplissement de ses propres vues ! De cette même Maison que Louis-le-Grand érige à l'utilité de la France, Dieu forme un nouvel héritage dont il enrichit son Eglise. Déja les volontés sont réunies; une sainte générosité décide les Dames de Saint-Cyr à un nouveau genre de vie qui demande plus d'efforts. Le souverain Pontife l'autorise, il y applaudit. L'état de la Communauté n'est plus le même. La solennité des vœux, la forme des constitutions, le détail des règles, la manière de gouverner, tout annonce une communauté religieuse. Et, parce que Dieu, en marquant le terme, aide lui-même à suivre la route; à

peine s'ouvre aux Dames de Saint-Cyr cette nouvelle carrière, qu'elles y entrent avec courage, en soutiennent les rigueurs avec force, et semblent atteindre la perfection presqu'en même temps qu'elles s'engagent dans ses voies.

Quelque difficiles, quelque inconnus que soient ces sentiers de la perfection la plus relevée; ne craignons point que l'ardeur s'égare, ou que l'indolence s'arrête. Les instances de Madame de Maintenon, les ordres exprès du Souverain appellent aussitôt à Saint-Cyr quelques-unes de ces Vierges chrétiennes qui, dans un Ordre célèbre, vouées à la vie religieuse, viennent en cimenter ici les fondemens. Nouveau triomphe, triomphe éclatant pour S. François de Sales : c'est son esprit qu'on veut

voir régner à Saint-Cyr; c'est des Ames vertueuses dirigées par ses leçons qu'on veut en recevoir; c'est de ses maximes qu'on attend la conciliation de ce que la douceur a de plus aimable, et de ce que la piété a de plus parfait. Espérance qui n'est point trompée! Les progrès les plus rapides, les mieux soutenus la justifient. Cette Maison n'oubliera jamais les noms chéris de celles qui en furent tout-à-la-fois et les guides et les modèles. Pourroit-il s'effacer, le souvenir d'un mérite qu'honore authentiquement le suffrage de Louis-le-Grand?

Achevez votre ouvrage, illustre Institutrice; étendez vos vues jusques dans l'avenir; laissez un aliment aux vertus qui se sont formées par vos soins; transmettez

votre ame aux héroïnes chrétiennes qui seront successivement le soutien et l'édification de cette pieuse demeure. Nos vœux sont exaucés: Madame de Maintenon est ici toute entière. Ce n'en est point assez qu'elle y ait fixé sa retraite, et que la Providence lui ait ménagé, pour première récompense de son zèle, la paisible consolation d'en voir les fruits. Ce n'en est point assez que, pendant les dernières années de sa vie, elle y ait réitéré journellement, par la force des plus grands exemples, les exhortations qu'y adressa si souvent par sa bouche la persuasive éloquence de la vertu. Ce n'en est point assez, qu'en y terminant saintement ses jours, elle ait gravé dans tous les cœurs un sentiment qu'exprimèrent, avec une vivacité si touchante, les

pleurs, les sanglots, le deuil, la consternation. Ce n'en est point assez que, comme une tendre mère arrachée à des enfans qu'elle chérit, elle ait voulu que fût sans cesse sous leurs yeux le tombeau qui renferme ses dépouilles mortelles; ce n'est là qu'un souvenir honorable qui rappelle ce qu'elle fut. Mais, j'ose le dire, elle n'a pas cessé d'être; elle est encore; elle se survit plus utilement, plus glorieusement dans cette Maison que son esprit vivifie, à laquelle il préside, qu'il gouverne, où il règne. Le caractère qui distingue l'institut de Saint-Cyr est tracé de sa main. Le nombre choisi des Vierges illustres qui le suivent, y retrouve l'esprit de leur Institutrice, dans la sagesse des avis, la prudence des conseils, la profon-

deur des vues, et la sublimité de la perfection que renferme cet écrit, chef-d'œuvre d'une raison éclairée par la lumière de Dieu. C'est donc à Dieu même que doit se rapporter la sagesse des moyens qui ont opéré l'établissement de la Maison de Saint-Cyr. Exposons encore la durée des succès qui en immortalisent la gloire.

TROISIÈME PARTIE.

L'instant auquel s'exécute un projet, n'est pas celui auquel il est le plus sûr de l'apprécier. Dieu est le seul dont on puisse affirmer avec l'Ecriture qu'il a complètement achevé son ouvrage, *Complevit... opus suum.* [Gen. c. 2. v. 2.]. A tout ce qui émane d'une puissance humaine, le temps seul

imprime le sceau d'une véritable solidité. Au premier coup-d'œil, la nouveauté fixe l'attention; la magnificence excite l'étonnement; l'utilité flatte l'espérance. Il est une première lueur qui éblouit, une surprise qui fait illusion; et l'enthousiasme d'un sentiment vif n'est pas toujours le suffrage d'une juste admiration. Combien de fois, après des commencemens pompeux, une triste décadence force-t-elle à rétracter de précoces applaudissemens !

Quel éclat ne dut pas répandre un projet dont la majesté du trône et la sainteté de la Religion avoient consommé l'accomplissement ! La France retentit des louanges de son Roi; la noblesse y joint avec transport les acclamations de la reconnoissance; la célébrité de ce

monument publie la religieuse bienfaisance qui l'élève; tous les cœurs n'ont qu'un langage; toutes les bouches le répètent. L'espoir, la consolation, l'attendrissement remplissent d'une douce joie les familles de ces nobles guerriers, auxquelles est destinée cette Maison royale.

D'autre part, la première faveur d'un zèle qu'anime l'importance de son objet; le désir de seconder celui d'un grand Roi dont l'œil éclaire les démarches; l'occasion d'en mériter les éloges; le vif attrait du bien qui voile en partie les travaux au prix desquels il faut l'acheter; l'attente du public, à laquelle on veut se hâter de répondre; le bruit éclatant de la renommée qu'on se fait un honneur de confirmer: tout, dans les

premières années, dut se réunir pour célébrer la glorieuse fondation de Saint-Cyr.

Mais ce n'est là, Chrétiens auditeurs, que la gloire du moment; et ce moment de gloire étoit le premier tribut qu'il n'étoit pas possible de refuser à un Prince dont la grandeur se signaloit par la bonté! Souvent, hélas! par la succession des temps, moins frappant au dehors, parce qu'il est plus habituellement aperçu; moins soutenu au dedans, parce que la piété est moins agissante, un établissement dégénère. La froideur d'un simple usage remplace les ardeurs d'un saint zèle; et ce qui fut le plus judicieusement arrangé par la sagesse des hommes, éprouve un dépérissement, apanage naturel de tout ce qui tient à l'humanité.

Placés aujourd'hui dans la distance nécessaire, pour ne pas confondre de brillants présages avec des succès réels, nous voyons la réalité d'un succès durable dans la double preuve qu'une expérience décisive nous fournit. Elle nous offre, dans cette maison, l'existence du même principe qui doit en produire l'utilité, et au dehors la continuité des mêmes avantages qui en sont la suite.

Comme, dans certains ouvrages de l'art, les dehors invitent à connoître les ressorts secrets qui en opèrent les mouvemens; il est, dans l'établissement de Saint Cyr, des détails intérieurs, dont il reçoit toute sa perfection. Que ne peuvent-elles donc s'ouvrir, pour un temps, les portes de ce respectable asile, et mettre sous les yeux

ce que le discours ne sauroit rendre! Le tableau le plus achevé ne feroit pas l'impression d'une simple vue. L'ordre et la règle de cette Maison ne peuvent être bien connus que lorsqu'on a le bonheur de l'habiter.

Toujours imparfaite et insuffisante, une idée générale ne vous exposeroit pas d'une manière sensible ce qu'a d'intéressant et de touchant la volonté généreuse de ces Vierges uniquement occupées à transmettre à leurs Elèves les principes que dans ce même lieu elles reçurent, et toujours attentives à conserver, par une tradition pratique, la ferveur des premiers commencemens. Comment vous peindre, dans elles, l'assortiment heureux des sentimens qu'inspire l'élévation de l'ame et de la douce union dont

la Charité jette les principes dans les cœurs; le merveilleux accord d'un recueillement que la prière entretient, et d'une activité dont les fatigues disputent presque le repos? La solitude du Cloître employée à nourrir l'esprit de la Religion dans le Siécle; les vertus religieuses communiquant et sanctifiant les qualités sociales; les maximes de l'Evangile préparant le bonheur du Monde; une communauté soutenue par ses propres forces, qui ne connut jamais ni relâchement, ni réforme; qui renferme en quelque manière, dans elle seule, tout un Ordre, sans appartenir à aucun, et dont les utiles services représentent au public les travaux d'un Ordre entier: c'est ce qui caractérise encore aujourd'hui la Maison de Saint-Cyr.

A cette vue, ne peut-on pas s'écrier : Quoi, le nombre des années n'a point altéré la primitive institution ! La révolution d'un siécle n'a point terni l'éclat de son ancienne splendeur ! Nous paroissons toucher encore à ces jours privilégiés où Louis-le-Grand animoit par sa présence et encourageoit par ses regards la vigilance qui s'empressoit à remplir ses desseins ! Ah ! l'ouvrage de sa main participe à l'immortalité de son nom. Comme cette brillante Ecole qu'il ouvrit à la noblesse tendit à la perfection de son origine, elle a bravé l'intervalle des temps qui, dès son origine, pouvoit en faire craindre l'affoiblissement.

Grâces en soient donc rendues au Dieu auteur de tout bien. La pureté des motifs et la constante

exactitude des personnes qui gouvernent la Maison de Saint-Cyr; les lumières, la sagesse, l'édification des dignes Ministres de l'Eglise auxquels dès les premiers temps en fut confiée la conduite, et qui ne cessèrent jamais de mériter cette confiance, nous montrent cette Maison telle aujourd'hui qu'elle fut toujours. J'en appelle aux désirs empressés qui de toute part en sollicitent l'entrée. C'est toujours ici que la plus saine intégrité de la Foi et la plus parfaite régularité de mœurs s'enracinent dans le cœur d'une Jeunesse nombreuse; qu'elle apprend à mériter les distinctions de son état par la noblesse de sa conduite, et à s'attirer personnellement un respect qu'il seroit humiliant de ne devoir qu'à son nom. C'est tou-

jours ici que se cultivent, sous les auspices de la Religion, les talens dont elle autorise l'usage; que la variété des connoissances utiles se réunit à la science des devoirs; que le goût épuré de la lecture détermine le choix essentiel des ouvrages qui répandent des lumières, en inspirant une juste horreur de ceux qui distillent le venin mortel de l'erreur ou du vice. C'est toujours ici qu'une sage industrie fait servir à l'instruction ce qui paroît n'offrir qu'un amusement. Sous le ton naturel d'une conversation familière, inculquer des vérités importantes; sans en altérer la force, les proportionner à la foiblesse de l'âge; en déguiser l'aridité par les agrémens du discours; disposer de jeunes cœurs au goût de la vertu, en les accou-

tumant à en parler le langage; c'est le but et l'effet de ces entretiens ingénieux dans lesquels Madame de Maintenon couvrit, des dehors d'une élégante simplicité, la profonde sagesse de ses leçons.

Que n'a donc point à attendre la Nation de ce vrai principe d'un solide bien subsistant toujours au milieu d'elle! Tandis qu'elle exalte l'éducation de Saint-Cyr, si, dans le grand nombre des Elèves, il en étoit malheureusement qui n'eussent droit qu'au silence: si quelque reproche mérité par le défaut d'une conduite particulière sembloit contrarier l'opinion générale des succès de cette éducation: quelle conséquence pourroit et devroit résulter de ces exceptions? Uniquement la honte personnelle

d'un caractère indocile, plus odieux encore par l'inutilité des efforts réunis de l'enseignement et de l'exemple. Terre ingrate dont la stérilité trompe les travaux, et refuse à des cultivateurs épuisés la consolation de la récolte.

Ne pouvons-nous pas d'ailleurs y opposer un nouveau point de vue, et plus favorable peut-être, sous lequel se présentent les succès durables de cet établissement? En se transportant dans les divers lieux qu'arrosent des eaux salutaires, on sent mieux la fécondité de la source dont elles dérivent. Ici, toute vaste qu'elle est, cette enceinte borne vos idées; vous n'osez former que d'heureux augures; une douce aurore vous annonce seulement le futur éclat des

jours qui rempliront la vie. Qu'il me soit permis de m'exprimer ainsi: Cette Maison ne vous offre encore, que le berceau des vertus. Voyez leur accroissement et leur force dans les circonstances qui en ont diversifié les effets.

Suffirois-je, Chrétiens auditeurs, au détail des exemples qui répandent dans le royaume l'édification d'une vie chrétienne; des impressions efficaces qu'ont faites et que font encore dans des familles des Mères vertueuses qui leur ont transmis les fruits de leur propre éducation, en leur montrant qu'on peut et qu'on doit mêler le charme de la société à l'esprit du Christianisme? Ne pourrois-je pas citer, à la gloire de Saint-Cyr, de précieux recueils où l'éminente piété d'une

de ses Elèves (*) a réuni, de nos jours, les maximes sublimes dont elle s'étoit nourrie, et dont les Ames pieuses font leur aliment ? Que ne nous diroient point les Maisons religieuses ! On croiroit que, choisie par la Providence pour être un centre commun d'où les vertus se distribuent, cette Maison est destinée à entretenir, à édifier, à soutenir les autres établissemens.

Combien d'Elèves de Saint-Cyr, après avoir enrichi de leurs vertus différentes Communautés, en ont été et la ressource et l'appui, par une autorité dont leur modestie n'ambitionnoit pas les honneurs,

---

(*) Œuvres spirituelles de Madame De Combes.

et dont leur zèle a fait le plus saint usage

Serons-nous donc surpris que des nations voisines envient à la France le trésor qui s'est formé dans son sein; que des Princes, que des Souverains, attirés par la gloire du nom français, cherchent à introduire, dans leurs Etats, l'esprit et les enseignemens de cette célèbre Ecole qui fixa leur admiration, dès qu'elle eut frappé leurs regards; qu'à ce moment même (*) ses Elèves soient invitées, d'une manière pressante, à porter, chez d'autres Peuples, les

---

(*) L'Empereur Joseph II demande aux Religieuses de la Visitation, qu'on en envoye dans ses Etats qui ayent été élevées à Saint-Cyr.

lumières, les règles, la méthode qui formèrent leur esprit et leur cœur; et qu'une Maison, établie pour l'avantage particulier de ce Royaume, semble être devenue une ressource pour l'Univers.

N'attribuons pas uniquement la haute réputation dont elle jouit à la gloire et à la célébrité de la France. L'expérience a montré plus d'une fois au dehors ce que produit l'excellence de cette éducation. On a vu, dans plusieurs cours étrangères, la fermeté de ses principes résister au torrent de l'exemple; la constance de la Foi se soutenir inébranlablement au sein même de l'Hérésie; les qualités naturelles recevoir un nouveau lustre de l'exacte fidélité aux devoirs de la Religion. Ils se sont réalisés les souhaits que me dictoit,

il y a peu de momens, pour le bonheur des hommes, l'estime de la vertu. On a vu des Grands régler la sagesse de leur choix sur la juste idée du mérite, et préférer dans une épouse, aux dons de la fortune, l'inestimable avantage d'une éducation dont la gloire rejaillissoit sur la Maison de Saint-Cyr.

C'est à vous, dignes Elèves, à perpétuer, par les vertus, les succès dont les vertus sont l'origine. Peuvent-ils, ces succès, n'être pas pour vous plus frappans encore, lorsque la protection la plus éclatante se plaît à les couronner (*)! Voyez cette

(*) Nouveaux Chapitres, fondés par la Reine de France, MARIE ANTOINETTE, pour les Demoiselles qui sortent de Saint-Cyr.

vaste demeure, où vous a placées la magnificence d'un Roi, nouvellement environnée des asiles que vous prépare la tendre bienveillance de votre auguste Reine. Voyez la générosité de son cœur éterniser sur vous des bienfaits dont une impérieuse nécessité avoit fixé les bornes; voyez-la recueillir avec intérêt votre jeunesse, quand les temps marqués vous éloignent d'une Maison qui avoit accueilli avec bonté votre enfance; et vous conduire dans de paisibles retraites qui vous assurent une douce tranquillité et un saint bonheur. C'étoit à des mains royales qu'il appartenoit de mettre le comble aux avantages d'un établissement qui doit son existence à un Roi; c'est entrer dans les vues de ce Roi chrétien que de vous ménager un

séjour dont l'air pur puisse mettre la piété à l'abri de la contagion du Siécle, et où la sérénité des jours ne soit troublée ni par les dangers que l'abondance des biens fait naître, ni par les malheurs que leur dénuement fait redouter.

Dans le transport d'une reconnoissance que réveille, pour la mémoire de Louis-le-Grand, l'enchaînement de tant de biens dont il est l'auteur, je crois entendre la Noblesse militaire lui appliquer ce que dit à Salomon un Roi de Tyr: Parce que le Seigneur a aimé son Peuple, il vous a fait régner sur lui, *Quià dilexit Dominus Populum suum, idcircò te regnare fecit super eum.* [II. Paralipom. II. 11.]. Combien elle se félicite de ce que la gloire refusée aux armes victo-

rieuses de David, celle de construire le temple du Seigneur, fut accordée à Louis, en faveur de ses guerriers! Déja la Nation avoit vu s'élever, par les ordres du Souverain, ce magnifique temple, majestueux ornement de la capitale, destiné à des braves dont le seul courage fait la noblesse; lorsqu'il désigne un nouveau sanctuaire à l'illustration de la naissance. Dans l'unité d'une même vue, il diversifie les moyens, il veille sur les différens âges, il consulte la variété des positions; et toujours il unit les richesses de la Religion aux récompenses qu'assigne une juste libéralité.

Là, tandis qu'il soutient les restes précieux d'une vie exposée tant de fois pour les intérêts de sa couronne, il ménage l'occasion

de rentrer dans les voies du salut à des hommes qui n'aspirèrent longtemps qu'à marcher dans le chemin de la gloire. Là, succède à la bruyante dissipation des armes, le calme salutaire de la réflexion. Là, après avoir bravé généreusement la mort, on apprend à s'y disposer. Là, les blessures dont la valeur s'honore, avertissent de guérir celles de l'ame qu'il faut sauver; et le Dieu des armées voit sans cesse, aux pieds de ses autels, des héros chrétiens.

Ici, c'est à l'inexpérience de l'âge, c'est à sa foiblesse que sont prodigués les secours. C'est la sagesse qui instruit; c'est la vigilance qui précautionne; c'est la sensibilité qui s'intéresse; c'est la bonté qui s'attendrit. C'est, je puis le

dire, c'est un Roi magnanime qui paye à des enfans les généreux services de leurs Pères, dont il remplace et la tendresse et les soins.

De chacun de ces temples, combien de voix s'élèvent jusques au Ciel, pour lui rendre grâces; là, de ce qu'on peut réparer le passé; ici, de ce qu'on se prémunit contre l'avenir. Là, ce sont les saints gémissemens de la pénitence qui fléchissent le Seigneur: ici, c'est la candeur de l'innocence qui le touche. Là, c'est le déclin des jours qu'on sanctifie: ici, c'est la vertu qui en consacre les prémices. Là, on en attend patiemment le terme: ici, l'on étudie attentivement l'art d'en régler toute la suite. Noblesse guerrière, bénissez à l'envi la mémoire d'un Roi qui

dut être aussi cher à ses sujets, qu'il fut redoutable à ses ennemis, *Quià dilexit Dominus Populum suum, idcircò te regnare fecit super eum.*

Et vous, à qui cette Maison renouvelle chaque jour l'étendue de ses bienfaits; ces bienfaits pourront-ils jamais se retracer à votre esprit, sans vous animer à les publier par l'éloquence de votre conduite? Et, sans vous répéter que le tribut de reconnoissance qui leur est dû de votre part, c'est la vertu; de concert avec votre intérêt, la majesté du trône, la gloire d'un établissement qu'il protége, l'attendent de vous et l'exigent. Remplissez les grands desseins de votre auguste Fondateur et de votre respectable Institutrice, en réunissant dans vous les diffé-

rens traits qui caractérisent l'éducation de Saint-Cyr. Portez dans les divers états où la Providence vous appelle, cette piété qui sanctifie les talens, ces talens qui embellissent la société, ces mœurs pures qui accompagnent les connoissances de l'esprit, cet esprit cultivé qui relève aux yeux du Monde le mérite de la sagesse. Que le Monde lui-même soit forcé d'applaudir à une sagesse qui oppose à la séduction de ses vanités, la constance d'une vie chrétienne; et que la protection d'un Roi de la Terre serve enfin à vous faire obtenir une place dans le Royaume éternel que Jésus-Christ, seul Roi immortel, nous a ouvert, et que je vous sou-

haite, avec la bénédiction de Monseigneur (*).

(*) M. De Juigné, archevêque de Paris, officiant.

SERMON

POUR

La Profession de Madame la Marquise de Cambis, à Port-Royal.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei Populus peculiaris de cunctis Populis qui sunt super Terram.

Le Seigneur votre Dieu vous à choisi, afin que vous soyez spécialement son Peuple parmi tous les Peuples qui sont sur la Terre. *Au Deuteronome.* Chap. VII.

Vous n'étiez pas simplement appelée, ma chère Sœur, à suivre

la route ordinaire que trace la loi à tous les Chrétiens. En vous donnant de plus grandes vues, Dieu vous attire dans les sentiers de la perfection où marchent des Ames privilégiées. Ce n'en est pas assez pour vous de l'état de justice. La voie d'une sainteté plus caractérisée s'ouvre sous vos pas. Du milieu d'un Peuple fidèle qui conservera le souvenir de votre exemplaire régularité, Dieu vous élève dans une région supérieure par l'élévation des désirs que sa grâce vous a inspirés.

Voici enfin le moment où ils vont être satisfaits. Le délai de leur accomplissement n'a servi qu'à en redoubler l'ardeur. La sainte impatience de le consommer a ajouté un nouveau mérite à votre sacrifice. Dieu l'avoit accepté avant que de vous en applanir les obs-

tacles ; et il vous regardoit comme étant entièrement à lui, lors même qu'il ne vous étoit pas libre encore de dire un éternel adieu au Monde.

Aujourd'hui, c'en est fait : Vous rompez tous les liens qui vous attachoient au Monde. Ses biens et ses titres, son estime et ses regrets ; rien n'ébranle l'intrépide fermeté qui vous en sépare. Vous ne ferez plus partie de ce nombre de Chrétiens vertueux qui vivent dans le siécle, sans en éprouver la contagion. Une plus sublime destinée vous enlève à eux; et, à leur douleur de vous perdre, vous opposez la consolation que présentent vos vertus.

Ce sont ces vertus qui forment l'adoption par laquelle un Peuple spécialement cher à Dieu vous reçoit dans son sein. Vous y verrez, dans l'assemblage des vertus reli-

gieuses, les traits marqués qui les distinguent des Chrétiens du Siécle. Vous reconnoîtrez qu'il multiplie ses droits au bonheur du Ciel, à mesure qu'il vit plus détaché de celui de la Terre; et vous bénirez le Seigneur de vous avoir choisie pour vous associer à un Peuple qui lui est singulièrement consacré, *Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei Populus peculiaris de cunctis Populis qui sunt super Terram.*

Par une récompense anticipée de la ferveur qui vous fait entrer dans une si sainte carrière, vous aurez pour guide, ma chère Sœur, l'autorité la plus capable de vous y faciliter les progrès par ses lumières et par ses exemples. Evidemment la Providence vous a réunies dans ses vues. Après vous

avoir rapprochées, par les liens du sang dans l'ordre de la nature, elle a voulu que le nœud des plus saints engagemens établît entre vous un nouveau rapport dans l'ordre de la grâce; que le goût des plus parfaites vertus fortifiât l'attrait du sentiment le plus légitime; que vous eussiez l'avantage de trouver un vrai modèle dans la personne qui chérit dans vous une digne imitatrice; et, qu'après avoir pu jouir l'une et l'autre des brillantes prérogatives qu'offre le Monde, vous eussiez réciproquement la gloire bien supérieure d'être choisies de Dieu, pour vous dévouer uniquement à la sienne.

Etre choisi singulièrement de Dieu, se dévouer singulièrement à Dieu, voilà, Chrétiens auditeurs, ce qui nous présente en deux mots

la véritable idée de la vie religieuse. De la part de Dieu, c'est une prédilection spéciale pour l'ame religieuse, *Elegit Dominus Deus tuus;* c'est le sujet de la première Partie. De la part de l'ame religieuse, c'est une spéciale consécration à Dieu, *Populus peculiaris de cunctis Populis;* ce sera le sujet de la seconde.

Avec quel éclat, ma chère Sœur, tout concourt à la sainte célébrité de votre offrande! Le Pontife auguste (*) qui vient la recevoir, pour la présenter à Dieu, ne réunit pas seulement les dignités et les talens qui attirent le respect

---

(*) Monseigneur le Prince Doria, Nonce du Pape.

des hommes; il s'est assuré leur estime, en leur montrant, par sa conduite, les constantes vertus dont la Religion est le principe, et qui en soutiennent le lustre. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La prédilection ne fut jamais une injustice, dès que, sans rien devoir, en accordant plus aux uns, on ne refuse point aux autres ce que le besoin rend nécessaire. Comme Dieu est le maître de ses dons, en voulant le salut de tous, il les aide à en suivre les voies par sa grâce. Mais, pour l'honneur de sa grâce même, il veut qu'elle ouvre une route particulière à ceux qu'elle doit conduire à un degré plus éminent de

perfection. Or, c'est à la perfection du Christianisme, dit S. Augustin, que sont appelés les Religieux, et ce Père les désigne lui-même sous le nom de parfaits Chrétiens, *Perfectos Christianos.* Vocation à la vie religieuse dans laquelle j'envisage pour eux une prédilection spéciale de la part de Dieu. Pourquoi? C'est que Dieu, par ce genre de vie, leur donne plus de facilité de s'attacher uniquement à lui. C'est que Dieu rend plus stable, dans eux, la volonté de ne point se séparer de lui. C'est que Dieu leur promet la plus magnifique récompense de ce qu'ils quittent tout pour ne posséder que lui.

Et d'abord, par quel heureux privilége le Seigneur renouvelle-t-il à leur égard cette séparation

qui, parmi son Peuple, destina spécialement les Lévites à lui appartenir! *Separabis de medio filiorum Israël, ut sint mei.* Ce n'est pas sans doute que Dieu ne trouve des serviteurs fidèles dans les divers états du Monde; et tous les jours encore le spectacle frappant des vertus confond dans le Monde l'audace des vices. Mais, hélas! au milieu des vices qui règnent dans le Monde, que de dangers pour la vertu! Aux charmes que la société présente, plus d'une fois elle ajoute une illusion qui séduit: l'amitié qui réunit les cœurs fait aisément goûter des principes qui les corrompent; la douceur du caractère augmente la facilité qui cède à l'exemple; les agrémens de l'esprit autorisent des saillies que réprouve la Charité; ce qui

fait naître le péril de l'occasion semble n'offrir que l'innocence des amusemens. Pour ne paroître pas trop austère, on se permet d'être peu exact. Dans la crainte d'armer la censure, combien consentent à blesser les droits de la conscience! Quel avantage pour les passions dans l'amas des circonstances qui les favorisent! Il est possible, je le sais, d'éviter des chûtes: Mais vous le savez aussi, Chrétiens auditeurs, c'est par le nombre, la sagesse, la continuité des précautions dont il faut user dans le Monde.

Je n'ai garde de parler ici de ce Monde dont la sacrilège perversité combat et cherche à détruire l'essence même du Christianisme. L'horreur de ce projet en devient elle-même le préser-

vatif. La Foi semble trouver un nouveau genre de défense dans l'atrocité des excès qui la font gémir; et, d'ailleurs, l'éloquence des vertus chrétiennes, dont la Religion, ma chère Sœur, avoit orné votre ame, eût forcé l'incrédulité à respecter, au moins, en votre présence, la sainteté des enseignemens divins. Jésus-Christ communique à ses serviteurs son empire sur les Démons. Celui de l'impiété frémit et se tait à l'aspect d'un véritable adorateur de Jésus-Christ. Mais pouvons-nous dissimuler qu'au milieu d'un Peuple qui porte et qui avoue encore le nom de Chrétien, il faut redoubler aujourd'hui de force et de courage pour remplir fidèlement les devoirs du Christianisme? S'il ne réussit pas à étouffer ses principes, il en gêne

au moins les sentimens. Il produit cette timide circonspection qui jette un voile sur la sainteté des œuvres. Ce n'est pas toujours l'humilité qui refuse de s'en attirer la gloire, c'est la crainte de la singularité qui invite à s'en épargner le blâme. Ceux qui se livrent à de pieux désirs évitent de les laisser paroître, ils redoutent comme censeurs ceux qui en seroient les témoins. Le croiroit-on ? La piété des Maîtres est en quelque sorte soumise au jugement de ceux qui les servent. Lorsqu'on suit l'attrait de la grâce, on s'applique à leur en dérober les mouvemens. Et, tandis que le désordre n'a presque plus besoin des dehors de l'hypocrise, le Monde ne laisse le soin de se déguiser qu'à la vertu. Aux charmes de la séduction qui la trouve iné-

branlable, il substitue les attaques de la terreur, pour en rendre plus sensible les efforts. Les Israélites, appliqués d'une part à construire les murs de la ville sainte, occupés de l'autre à repousser l'ennemi qui traverse leur entreprise: Telle est la triste et fidèle image du sort de la vertu dans le Siécle.

Ces entraves, ma chère Sœur, aujourd'hui Dieu les brise. Comme autrefois il y avoit des lieux d'asile pour les coupables dont les fautes n'ôtoient pas l'espoir du pardon; le déréglement du Siécle, par un effet bien opposé, semble avoir rendu nécessaires des habitations où la piété fut à l'abri des persécutions d'un Monde qui la tolère à peine dans l'éloignement, *Civitates refugii.* Délivrée, dans la Maison du Seigneur, d'un ennemi

si formidable, elle y respire un air plus pur, elle s'y nourrit de l'édification des saints exemples; elle y prend librement son essor; et la sécurité de sa demeure ne lui prescrit d'autre vigilance que celle dont elle est l'objet. Qu'il me soit permis de le dire : c'est comme un nouvel élément que le Seigneur a créé pour elle; et, parce que c'est l'esprit de Dieu qui doit animer toujours une Maison religieuse, rien ne peut y paroître singulier que de ne pas y vivre selon son esprit. C'est là qu'il est permis d'en avouer hautement les maximes, et d'en parler clairement le langage, puisque le langage et les maximes du Monde en seroient et le scandale et la ruine.

Je vous ai retiré de l'Egypte, disoit le Seigneur à son Peuple,

afin que je fusse votre Dieu, *Eduxi vos ut essem vobis in Deum;* et voilà précisément le partage de l'ame religieuse. Dieu la soustrait à l'agitation que produisent les objets du temps, pour qu'elle puisse chercher et trouver un utile repos dans la vue intéressante des biens de l'Eternité devenus les seuls objets de ses réflexions et de ses désirs. Il l'affranchit de ses soins multipliés que Saint Chrysostôme appelle un fardeau, *Moles curarum;* et qui, loin de paroître criminels aux personnes engagées dans le Monde, forment eux-mêmes une partie essentielle de leurs devoirs. Devoirs souvent onéreux dont il n'est pas permis de négliger l'accomplissement, et dont quelquefois il arrive, par le malheur de la foiblesse humaine, que l'accom-

plissement refroidisse le sentiment, ou trouble au moins les douceurs de la piété.

Ah! quel heureux séjour dans ce sanctuaire des vertus, Dieu, ma chère Sœur, ouvre à la vôtre! Dans cette solitude où vous conduit l'esprit de Dieu, loin du tumulte et de la dissipation, vous entendrez plus paisiblement la voix du Seigneur, vous en recevrez plus efficacement les impressions, sans que les sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie en étouffent les fruits. C'est à vous que Jésus-Christ semble dire aujourd'hui comme autrefois à ses Disciples: Je veux que vous soyez où je suis moi-même. C'est auprès de sa demeure sacrée qu'il fixe la vôtre; et, tandis que sa présence dont elles connoissent le prix, fait

la consolation de ces Ames d'élite qui l'environnent, avec quelle facilité il en reçoit assidûment les hommages! Avec quelle abondance il leur prodigue ses secours! Avec quelle bonté il les admet à sa table! A quelle noble fonction il les destine, celle de perpétuer sur la Terre ce concert de louanges dont le Ciel retentit! Quelle faveur, qu'il leur permette de voir s'écouler, comme à l'ombre de ses tabernacles, cette suite entière de jours qu'il leur inspire le dessein de lui consacrer sans retour, *Eduxi vos ut essem vobis in Deum!*

J'ai dit sans retour; et c'est dans l'heureuse nécessité de ne rétracter jamais cet engagement, que j'aperçois une seconde marque de la prédilection de Dieu pour l'ame religieuse. Etes-vous donc

aussi dans le dessein de m'abandonner, demanda Jésus-Christ à ses Apôtres, à la vue de ceux qu'éloignoit de lui leur infidélité, *Numquid et vos vultis abire?* Ne vous ai-je pas choisis, continue tendrement le Sauveur, *Nonne ego vos elegi*? Aussitôt Pierre, frappé du bonheur et de la distinction de ce choix, se hâte de lui répondre : A qui, Seigneur, irons-nous, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle? *Domine, ad quem ibimus; verba vitæ æternæ habes*? C'est ainsi qu'au souvenir du choix que Dieu a fait, et qu'il a ratifié par ses promesses, l'ame religieuse dit anathême à la volonté pervertie qui oseroit les oublier et les rompre.

Eh! que pourroit-il résulter, Chrétiens, de cette liberté dont

la perte vous effraye, et dont vous blâmez si témérairement le sacrifice? Aisément, s'il étoit moins durable, il pourroit devenir moins salutaire. Dieu, par l'autorité de son Eglise, y met le sceau d'une invariable durée, pour en éterniser les heureux effets, *Sponsabo te mihi in sempiternum.* Eternité d'alliance qui, étant libre dans son principe, de la part de l'ame religieuse, loin de le diminuer, augmente le mérite des œuvres saintes qui en dérivent, et anticipe en quelque sorte ce qu'il y aura successivement de vertueux dans le cours de la vie, puisque d'avance elle consacre toute la vie à Dieu. Eternité d'alliance qui réunit, à la sincère ferveur qui la forme, la prudente précaution qui la garantit. Eternité d'alliance par la-

quelle Dieu veille à la garde de ceux qu'il aime, selon la parole du Prophête, en leur fermant les routes du vice, au moment auquel il leur ouvre les voies de la perfection. Comme si ce n'en étoit pas assez encore de la digue puissante des préceptes communs à tous, il y ajoute la force des vœux pour établir une seconde barrière; et c'est en traçant dans sa miséricorde cette double enceinte, que le Père de famille témoigne plus particulièrement vouloir s'assurer les fruits précieux d'une portion privilégiée qu'il cultive avec un redoublement de soins, *Circumdedit sepem.*

Peut-être dans cette alliance que rien ne peut détruire, ne voyez-vous, Chrétiens auditeurs, qu'un esclavage dont rien ne peut

affranchir ; et peut-être qu'en admirant le courage qui s'y soumet, vous craignez pour la foiblesse qui en supportera le poids. Or, c'est à cette foiblesse que Dieu ménage un soutien contre les écueils dont vous nous peignez le danger. Vous nous exposez celui de l'inconstance qui fait varier les résolutions, celui de la tentation qui les ébranle, celui des dégoûts qui en rendent onéreuse l'exécution. Il étoit donc sage de prévenir les mouvemens inconsidérés, les caprices de l'imagination, les mécontentemens passagers, l'aridité de la froideur qui, après avoir remplacé la ferveur du moment, pourroit fournir l'occasion du reproche que fait l'Evangile à celui qui a commencé à construire un édifice sans réussir à l'achever, *Cœpit ædificare,*

non potuit consummare. C'est pour cela que Dieu, en acceptant le don irrévocable que l'ame religieuse lui fait d'elle-même, et s'engageant à répondre à la générosité de son offrande par la fidèle assiduité de sa grâce, *Sponsabo te mihi in fide,* il la met à l'abri de ces imprudentes démarches qui peuvent être et l'effet peu refléchi d'un instant, et la source des égaremens de toute la vie. A l'aspect de l'inébranlable solidité de ses obligations, elle fixe ses pensées et ses desseins; et, par là même, elle conserve le calme d'une solide tranquillité.

Eh! ne vous y trompez pas, mes chers Auditeurs : Outre que les déréglemens naissent de l'abus de la liberté, et que trop souvent on ne désire d'être libre que pour avoir la funeste facilité de se ren-

dre coupable; il n'est point de liberté plus précieuse que celle dont jouissent ceux qui s'en dépouillent, pour en offrir à Dieu l'hommage. Ce que disoit Jésus-Christ aux Juifs, j'ose l'appliquer aux Ames religieuses : La vérité vous rendra libres, *Veritas liberabit vos.* Oui, c'est l'éternelle vérité qu'elles méditent, qu'elles approfondissent, à laquelle uniquement elles s'attachent, qui établit dans elles cette liberté des Enfans de Dieu qu'accompagnent les douceurs de la paix. Bien décidées à n'avoir que Dieu pour Maître, c'est sa volonté seule qui les conduit; et dès-lors elles ne connoissent plus que son joug qu'il sait leur rendre léger. Délivrées de celui des passions qui agitent, des préjugés qui dominent, de la

crainte du Monde qui tyrannise, de ses usages qui asservissent, elles ne laissent, et elles n'aperçoivent presque dans le Monde que la multitude et la variété des chaînes que plus heureusement le choix de la leur a brisées. Sont-ils vraiment libres dans le Monde ceux auxquels l'ambition commande, que la cupidité entraîne, que les désirs dévorent, que les obstacles irritent et qui, réellement, esclaves dans le sein d'une liberté qu'ils nous vantent, n'en font qu'un pénible usage sans mérite et si fréquemment sans succès ? Et qu'est-elle, après tout, cette prétendue liberté du Monde que tous préconisent, et dont presque tous se plaignent de ne pas jouir ? L'indécision qui en est la preuve, en devient elle-même le tourment. Les

inconvéniens d'un choix rendent chancelant celui de la volonté; les circonstances la gênent; les réclamations de la conscience la contrarient, si l'on en écoute encore la voix; et combien de fois paroît-il également dur ou de l'étouffer ou de la suivre! Heureux sacrifice de la volonté propre qui assure à l'ame religieuse l'inestimable avantage de connoître toujours la volonté de Dieu, et la consolante tranquillité de la suivre! Pieux esclavage dont l'effet est de se maîtriser soi-même, et de n'être assujetti qu'à l'empire de la vertu! Sublime indépendance, quand les vues uniquement dirigées vers le Ciel, ne laissent qu'un sentiment d'indifférence et de dédain pour la félicité de la Terre!

Sainte liberté d'un esprit sou-

mis à Dieu, d'un cœur fidèle à sa grâce, d'une ame dégagée des frivoles intérêts du temps, vous régnez dans les Solitudes, et vous en faites le bonheur. Pourquoi? C'est que le grand objet dont on s'y occupe affoiblit le sentiment de tous les autres; c'est que plus aisément on ne désire rien, lorsqu'on a contracté l'engagement de renoncer à tout; c'est que cet engagement instruit lui-même à supporter, je dis plus, à chérir les peines qui en sont la suite.

Prenez garde, Chrétiens, je dis les peines, et non les malheurs. Je n'ai garde de confondre l'un avec l'autre. Il y a des peines dans le Cloître: les malheurs sont le partage du Monde. Il y a des peines; et, puisqu'il faut porter sa croix, pour être digne de Jésus-

Christ, dans un état qu'on embrasse pour lui plaire, il est donc nécessaire d'avoir à souffrir. Il y a des peines : et montrez-nous un état qui en soit exempt ; ne nous annoncez plus les vôtres par vos murmures. Il y a des peines : mais ce sont des peines qu'on a prévues et qu'on a choisies ; la nature les sent, la Religion les sanctifie et les adoucit. Il y a des peines : oui, mes Frères, et de ces peines naissent les épreuves, le mérite, non le regret ni le repentir. Il y a des peines : ceux qui s'en plaignent ne sont pas ceux qui les supportent ; faites-y réflexion, mes chers Auditeurs, c'est ordinairement par les gens du Monde, que vous en entendez exagérer le détail. Ils en jugent par leurs oppositions à des vertus dont le

nom seul les effraye. Ils ne savent que redouter le sort de ceux qu'ils n'auroient pas la force d'imiter ; c'est dans eux la lâcheté qui refuse de croire au courage. On s'attendrissoit sur les Chrétiens plongés pour Jésus-Christ dans des cachots; ils y baisoient tendrement leurs fers. Le Religieux fidèle sent augmenter dans lui le goût de son état, à mesure qu'il en remplit mieux les devoirs; les liens qui l'y retiennent deviennent toujours plus doux par la ferveur du sentiment qui l'y attache. Il ne connoît qu'un malheur : ce seroit la violence du coup qui viendroit les rompre. Si quelquefois il s'accuse humblement devant Dieu de n'avoir point assez reconnu le bienfait de la vocation à son état, c'est sur lui-même et sur lui seul qu'il fait tomber ses

reproches. Il est sans exemple de voir une ame constamment docile à l'esprit de cette vocation se plaindre d'en avoir reçu la grâce. Celle qui en méconnoît le prix n'en a pas suivi les mouvemens; tandis que pour être dégoûté du Monde, il suffit ordinairement d'y avoir vécu.

Les raisonnemens sont superflus où l'expérience décide. Ouvrez-vous un moment à nos regards, Demeures sacrées; faites-vous entendre à nous, vous qui offrîtes à Dieu les prémices de l'âge; peignez à nos yeux la rapidité des heures que sanctifioit votre régularité. Vous nous direz, sur le déclin d'une longue et vertueuse carrière, comme le Prophête, en parlant de l'éternité de Dieu qui absorbe les temps, que le nombre

des années a eu à peine la durée d'un jour; et nous vous répéterons, pour nourrir votre reconnoissance, cette parole de Dieu à son Peuple: Souvenez-vous que c'est le Seigneur votre Dieu qui vous a donné la force de remplir vos engagemens, dans le dessein de remplir lui-même ceux de son alliance avec vous, *Recorderis Domini Dei tui, quòd ipse vires tibi prœbuerit ut impleret pactum suum.* Et, parce que c'est une alliance plus spéciale de sa part c'est aussi une plus magnifique récompense qu'il vous réserve.

Comme il est sur la Terre différens degrés de mérites, il est aussi dans le Ciel différens degrés de gloire. Ce que Jésus-Christ nous apprend, en nous disant qu'il y a plusieurs demeures dans la Mai-

son de son Père. Et, puisqu'il rendra à chacun selon ses œuvres; la perfection des œuvres est donc le présage de la sublimité de leurs récompenses. Evidemment elles sont toutes dignes de Dieu, dès que son infinie libéralité les distribue; mais n'oublions pas que sa miséricordieuse justice les règle. Loin de nous le téméraire langage de ces hommes qui osent se vanter de n'aspirer qu'à la dernière place dans son Royaume. L'inefficacité de leurs efforts peut aisément suivre la langueur de leurs désirs, et leur indolence entraîner leur chûte. On ne calcule point avec Dieu. Tristesse au moins effrayante, et peut-être bien funeste que celle de ce jeune homme qui, de la voie du salut dans laquelle il marchoit, s'éloigne de Jésus-Christ, lorsqu'il

lui propose celle de la perfection!

Parce que ses Apôtres suivoient cette route que Jésus-Christ avoit tracée, il leur promet qu'ils auront la gloire de partager la sienne quand il viendra juger le Monde, *Sedibitis et vos judicantes.* Le mérite des Apôtres étoit d'avoir tout quitté pour suivre le Sauveur; il le dit lui-même, *Vos qui secuti estis me.* Or, c'est le mérite des Ames religieuses. D'où la plupart des saints Docteurs concluent à leur appliquer les mêmes promesses. Doit-il en effet paroître étonnant que, par un surcroit de gloire, Jésus-Christ montre un jour au Monde, comme ses juges, ceux qu'un surcroit de vertus fait regarder, au Monde lui-même, comme les héros du Christia-

nisme ? Ce suprême degré d'honneur, dit le vénérable Bede, est la juste récompense du mépris de la gloire humaine, *Justa retributio* Il est convenable que brillent à côté du Sauveur triomphant, ceux que rien ne put empêcher de marcher généreusement sur ses traces, *Glorificati singulariter cum eo assideant qui a sequendis ejus vestigiis nullâ ratione poterant avelli.*

Vous qui m'avez suivi, dit l'Homme-Dieu, *Vos;* vous qui non-seulement êtes séparés des Nations par la docilité à ma loi, mais que distingue au milieu même des Chrétiens ce qu'il y a de plus saint dans ma loi : Vous qui formez sensiblement un peuple à part, puisque je ne vous gouverne point par des lois communes et

ordinaires : Vous que j'ai choisi pour faire briller la force de ma grâce, en étonnant le Monde par la force de votre courage : Vous, en un mot, que j'associe aux rigueurs de ma vie mortelle, dans le dénuement de ma pauvreté, dans la soumission de mon obéissance, dans la continuité de mes travaux ; après avoir imité dans moi la pénible qualité de Victime, vous participerez au triomphe du Juge, *Sedebitis judicantes.* Dans vous la pratique des conseils condamnera dans le Monde l'infraction des préceptes. Ma croix, que journellement vous aurez portée, vous rapprochera de mon trône ; votre éloignement des séduisantes vanités du Monde fera singulièrement rejaillir sur vous, aux yeux de l'Univers, le pur éclat de ma

splendeur. Vous fûtes les plus courageux à me suivre, et vous me suivîtes de plus près; vous aurez les premières places dans mon Royaume, *Sedebitis judicantes.*

Et n'est-il pas, dès cette vie, une augure, une sorte d'anticipation du bonheur que Jésus-Christ promet dans l'autre à ceux qui se détachent de tout, pour ne s'attacher qu'à lui? Sans approfondir ici les diverses manières d'interpréter ce centuple qu'il leur fait espérer en ce Monde; en reconnoissant les soins multipliés de la Providence, dont un titre particulier leur attire les secours, qui veille à leurs besoins, qui leur ménage des soulagemens, et qui remplace les affections de la nature par les sentimens plus solides de la Charité; je me borne à rap-

peler, d'après Saint Ambroise, l'exemple de la tribu de Lévi, dont le Seigneur déclare qu'il sera lui-même l'héritage, parce qu'elle ne partage pas les biens avec les autres enfans d'Israël, *Ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israel.* Et, ne mettant aucune comparaison entre les biens surnaturels dont l'union constante avec Dieu est la source, et la nature des biens temporels qu'on lui sacrifie, je vois, avec S. Jérôme, le véritable accomplissement de la parole de Jésus-Christ.

Oui, mes chers Auditeurs, je le dis avec confiance, malgré l'aveugle réclamation d'un Monde que des idées terrestres, ainsi que l'a dit S. Paul, rendent incapable de comprendre les opérations de l'Esprit de Dieu; il est un vrai bon-

heur, un grand bonheur dans le Cloître; et ce bonheur, c'est à l'ombre des solitudes, au milieu des privations, dans le sein des austérités, sous le glaive de la pénitence, que nous le voyons naître. Le Religieux le plus saint est le plus heureux. J'oserois presque assurer que ce bonheur est d'ordinaire l'indice certain de la vertu, et que la mesure de la vertu devient constamment celle du bonheur.

Et, sans parler un langage peu proportionné aux idées du Monde; en insistant sur les impressions de Dieu, dont ceux qui les éprouvent connoissent seuls les douceurs, ne puis-je point faire entrevoir au Monde celles de la vie religieuse? Si, selon la pensée de S. Augustin, un esprit déréglé

devient à lui même son tourment; par un effet contraire, quel doit être le bonheur d'un état où la règle produit un ordre soutenu; où l'ordre est le principe habituel de la tranquillité; où l'ardeur des désirs et la vivacité des craintes sont sans objet et sans aliment; où l'innocence des délassemens qui les présente sans danger, les laisse goûter sans remords; où par là même qu'on s'interdit toute recherche de la prospérité, on est prémuni contre tous les traits de l'infortune; où paisiblement livré au grand intérêt du salut, on n'a ni à défendre les droits du Dieu que l'on sert, ni à justifier le culte qu'on lui rend, ni à dissimuler les vertus dont on lui offre le mérite, puisqu'on est réuni par les mêmes maximes et

assujetti aux mêmes devoirs. Quel bonheur pour une ame chrétienne de pouvoir dire avec le fondateur d'un grand ordre : Dieu est tout pour moi ; et d'éprouver que, comme sans lui tout n'est rien, dans lui seul on possède tout ! Ne nous étonnons pas que Dieu soit spécialement le partage de l'ame religieuse, puisqu'elle-même est à Dieu par une spéciale consécration.

SECONDE PARTIE.

Aisément on aperçoit au premier coup-d'œil que l'ame religieuse se consacre au Seigneur d'une manière spéciale. Mais quels sont les caractères de cette consécration ? Consécration publique et authentique ; en voilà la solennité. Con-

sécration générale et sans réserve; en voilà l'universalité. Consécration, source féconde des plus grands mérites; en voilà l'efficacité. C'est donc véritablement un peuple à part dans le sein même de ceux qui forment aujourd'hui le peuple de Dieu, *Populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super Terram.*

Il n'est sans doute aucun état légitime dans le Monde qui ne puisse présenter, et qui ne présente en effet à Dieu de sincères adorateurs. Mais si les divers états du Monde renferment des Chrétiens, ne peut-on pas dire aussi que souvent ils les voilent; que l'apparence des œuvres étant quelquefois la même, on distingue difficilement les différens motifs qui les animent; que le mélange de

l'ivraie avec le bon grain répand dans le Monde une sorte d'obscurité sur des vertus secrètes dont une vie commune étouffe la splendeur?

Je sais qu'une conduite chrétienne dans le Monde est un témoignage glorieux à la Religion que lui rendent tous ceux qui se règlent sur ses principes. Je sais encore qu'il est un témoignage éclatant que lui rendent de grandes vertus décorées de grandes places ou d'un grand nom. Mais je sais aussi que le Monde se plaît à grossir le nombre de ceux qui paroissent se conduire d'après ses maximes. Il compte parmi ses partisans ceux qui ne renoncent pas ouvertement à ses frivolités: il attribue à ses attraits ce qu'il ne doit qu'à ses menaces; et quel-

quefois il confond avec ceux que le torrent de ses erreurs entraîne ceux que quelques usages non coupables invitent à s'y conformer.

Que fait l'ame religieuse? Elle laisse entre elle et le Monde une distance si marquée, que le Monde est forcé lui-même à conclure qu'elle l'abandonne. De sa part, c'est une démarche d'éclat. Elle déclare d'une manière frappante qu'elle choisit Jésus-Christ pour Maître; elle répond hautement au Monde qui lui étale ses charmes, ce que répondit au Tentateur le Sauveur lui-même: Vous adorerez votre Dieu, et vous ne servirez que lui. Et c'est le Monde qu'elle prend à témoin de son intention fixe et immuable de ne vivre que pour Dieu. Ces invitations qui d'ordinaire appellent à

cette religieuse cérémonie; cet appareil brillant qui l'accompagne; ces ornemens pompeux sous lesquels, pour la dernière fois, se montre au Monde l'héroïne chrétienne qui touche au moment de s'en séparer; les humbles symboles de la pénitence qui leur succèdent; les saintes livrées de la Croix; cet étendard sacré sous lequel elle se range: tout annonce solennellement la préférence absolue qu'elle donne à Dieu sur le Monde; et ces saints autels, que le Monde environne, deviennent le monument de l'alliance éternelle dont elle veut contracter avec Dieu l'engagement.

C'est au Monde même que je m'adresse à ce moment. Partagé entre l'attendrissement et l'admiration, qu'il nous dise si ce double sentiment ne réveille pas dans lui

ceux du Christianisme? Si l'éloquence de ce spectacle ne lui rend pas sensible la sainteté de la Religion? Si ce n'est pas pour elle un triomphe d'attirer, par ses rigueurs, une ame dont les avantages accumulés du Monde n'ont pu captiver les sentimens? Si ce prodige n'est pas plus étonnant encore dans des jours de dépravation, où peu contente d'insulter aux vertus que la Foi produit, l'audacieuse fureur de l'impiété a essayé de déraciner la Foi elle-même? Qu'il nous dise si ce jour n'est pas aussi le jour de sa gloire pour cette ame généreuse dont le courage vient ranimer celui du Peuple saint; qui brave les tumultueux efforts des Ennemis de Dieu et de sa loi; qui montre à l'Enfer déconcerté que le bras de son

Vainqueur n'est pas raccourci; qui, au milieu des ténébreuses erreurs d'un Siécle perverti, répand, jusques au milieu du Monde, la plus vive lumière d'une éclatante vertu, sans qu'il soit possible au Monde d'en affoiblir l'éclat par la manière d'en interpréter le principe.

Eh! quel autre principe y reconnoître que celui de la grâce? Une démarche où l'impulsion du malheur ne peut avoir part, puisqu'évidemment tout ce qui fait le bonheur de ce Monde est ici la matière du sacrifice; une démarche que les lumières de l'expérience précèdent, que la sagesse de la réflexion conduit, que le choix libre de la volonté détermine; une démarche que si ardemment la ferveur désire, que si constamment la fidélité prépare, que

si courageusement une sainte joie consomme; voilà, mes chers Auditeurs, ce que l'esprit de Dieu force à publier comme son ouvrage dans la victime qui s'immole à lui sous les yeux du Monde.

Consolez-vous donc, Chrétiens vertueux, qui, en respectant la générosité qui l'arrache au Monde, regrettez peut-être les saints exemples qu'elle lui donnoit. Voici un exemple qui les renferme tous. L'énergique leçon que fait sa retraite, supplée abondamment au modèle qu'en présente la sagesse de sa conduite; elle a prouvé au Monde qu'il est possible, dans toutes les circonstances, d'en éviter les écueils; que l'Evangile, en réglant les vertus sociales, ajoute un nouveau lustre aux liens de la société; et que les vertus de Tobie peuvent

résister à l'idolâtrie d'Israël. Dieu manifeste aujourd'hui sur elle de plus grands desseins; et c'est en répondant aux desseins de Dieu qu'elle en célèbre plus authentiquement les grandeurs. Il est pour Dieu une gloire qui semble croître à proportion des actions qui le glorifient. Comme un miracle de sa puissance en excite plus singulièrement l'admiration, il est aussi des effets merveilleux de sa grâce qui en développent plus sensiblement la force.

Et prenez garde, je vous prie, Chrétiens, à ce qu'offre d'utile au Monde l'exemple d'une perfection qui, de celle des préceptes, s'élève à celle des conseils, jusques à faire des conseils la matière des préceptes, et à proscrire, comme une volonté vicieuse, celle qui

n'aspireroit pas aux progrès dans la vertu. Exemple rare! Le Monde en est étonné, il fait sur lui une impression plus profonde. Exemple immortel! Le Monde en perpétue le souvenir, il fait sur lui une impression plus durable. Exemple sublime! Le Monde en est ému, il fait sur lui une impression plus touchante. La vertu, qui parvient à un si haut degré, condamne hautement la foiblesse qui en abandonne la route. Le tableau de la vie religieuse rappelle au moins aux principes de la vie chrétienne. Si l'on n'est pas appelé à la perfection de l'une, comment osera-t-on s'excuser de ne pas remplir les devoirs de l'autre? Aussi, mes chers Auditeurs, sommes-nous autorisés à regarder comme un trait spécial de la miséricorde de

Dieu sur cette Capitale d'un Royaume chrétien, d'avoir formé un nombre de personnes illustres qui, dans divers temps, ont porté la gloire de leur nom dans le Cloître pour la gloire de la Religion : d'avoir employé même la splendeur royale à enseigner l'humilité, les délices de la cour à marquer le prix de la pénitence, et d'avoir fait servir l'élévation du trône au triomphe du Christianisme. Exemples à jamais précieux qui servirent d'instruction aux Pécheurs, d'encouragement aux Justes, de consolation à tous les Fidèles, d'ornemens et de trophées à l'Eglise de Jésus-Christ !

Pour apprécier mieux encore cette édifiante consécration de l'ame religieuse ; voyez, mes chers Auditeurs, quelle en est l'étendue.

Eh! qu'offre-t-elle à Dieu? Tout, répond Saint Jérôme, puisqu'elle s'offre elle-même, *Totum Deo dedit qui se ipsum obtulit.* Quoi de plus agréable au Seigneur, ajoute Saint Augustin, que de lui dire: Prenez possession de nous, *Possede nos?* D'autres sacrifices, c'est-à-dire les sacrifices de quelques autres biens ont pu être faits par des Sages: celui de soi-même ne peut être offert que par des Chrétiens, *Se ipsum offerre Deo propriè Christianorum est.*

Renfermons la notion exacte de ce sacrifice dans ce seul mot que vous employez vous-mêmes, mes chers Auditeurs, à désigner ceux qui embrassent la vie religieuse, en disant qu'ils meurent au Monde. Idée juste et frappante que retrace vivement dans ces augustes céré-

monies le lugubre symbole de la sépulture qu'on y étale, pour rendre sensible, et au Monde et à elle-même, que la victime anticipe le moment qui devoit l'arracher pour toujours au Monde; qu'elle ne doit plus exister que sous l'inaliénable empire d'une mort volontaire, et qu'elle ne conserve de sa première vie que la vie même, pour la cacher et la perfectionner avec Jésus-Christ en Dieu.

Non, elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement cette vie d'un esprit qui se repaît des idées que l'orgueil enfante: Elle est interdite à tous les Chrétiens. J'entends cette liberté d'un esprit qui peut se consulter lui-même, tenir à ses vues, se permettre de les suivre. Le Religieux ne connoît de guide que l'obéissance; il puise

ses lumières dans sa règle ; la sagesse de ses opinions et de ses jugemens, il la dépose entre les mains de l'autorité.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement d'un cœur que les passions agitent et qui les nourrit : Le Christianisme ne permet à personne de les fomenter. J'entends cette liberté d'un cœur qui, sans blesser les droits de la vertu, goûte la douceur des affections qu'elle autorise. Le Religieux brise les liens les plus chers de la nature ; il s'éloigne de ceux qu'elle lui avoit unis ; à l'exemple de Jésus-Christ, en vue duquel il les aime, il reconnoît pour ses Proches ceux qui accomplissent la volonté de Dieu.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement de vanité et de

faste qui ternit la gloire par l'affectation à en paroître environné. J'entends cette liberté de jouir modérément des honneurs et des priviléges du rang. Le Religieux ne retient d'autre titre que celui de sa naissance dans le sein de l'Eglise : il n'est, pour le nom le plus illustre, d'autre prérogative que celle de donner plus de force à l'exemple. La simple égalité d'une vie commune en tout, n'admet de prééminence que celle de l'exactitude à tous les devoirs, et de la ferveur dans la manière de les remplir.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement de cupidité qui accumule, ou d'avarice qui retient : La morale chrétienne en prescrit le sentiment. J'entends cette liberté de possession qui approprie à

chacun les biens dont il jouit. Le Religieux ne regarde point, et ne peut point regarder, comme étant à lui, les choses même employées pour lui. Il n'est ni droit qu'il puisse faire valoir, ni propriété qu'il puisse défendre, ni disposition qu'il puisse fixer.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement de sensualité et de mollesse, dont l'effet si ordinaire est l'omission des plus essentiels devoirs, ou une criminelle langueur dans leur accomplissement: Dieu ne promet la couronne qu'à l'ardeur qui combat généreusement pour l'obtenir. J'entends cette liberté d'une opulence qui oppose l'utilité des ressources aux incommodités de la vie. Le Religieux ne confond pas la délicate

superfluité de l'aisance avec les objets rigoureusement nécessaires. Les douceurs du bien-être, la mortification, les retranche dans les Cloîtres; elle y ajoute les privations à la tempérance; aux privations, elle unit les austérités.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement d'oisiveté et de dissipation, qui accoutume à n'estimer le prix du temps que par les occasions réitérées de le perdre: Tous savent que du bon usage du temps dépend le bonheur de l'Eternité. J'entends cette liberté d'accorder fréquemment des heures à une société choisie, et de mêler aux charmes de la vertu les agrémens habituels d'une liaison innocente. Plus occupé à converser avec Dieu qu'avec les hommes, le Reli-

gieux n'interrompt le plus souvent son silence que par la prière; le travail partage ses jours; quelques entretiens dont la foiblesse de l'humanité fait un besoin, sont destinés à produire les avantages de l'union et l'édification de la Charité.

Elle n'est plus cette vie, je ne dis pas seulement d'indépendance et d'affranchissement de toute gêne: Il n'est personne qui n'ait des maîtres à reconnoître et des devoirs à remplir. J'entends cette liberté de suivre des goûts, de satisfaire des inclinations, de chercher des amusemens que leurs objets mettent à l'abri des anathêmes de la Religion. Soumis à une loi dont la Religion est le principe, et dont elle consacre la sévérité, le Religieux restreint

pour lui-même l'indulgence du Christianisme. Ses propres actions sont un pouvoir étranger; les plus indifférentes, les plus vertueuses même ne sont plus réglées par la volonté; disons mieux : la seule volonté qui lui reste, c'est de n'en avoir jamais.

D'après ce tableau, auquel je pourrois ajouter bien des traits, pouvons-nous n'être pas frappés de cette consécration totale que fait à Dieu l'ame religieuse? Et, pour appliquer ici l'ingénieuse pensée de Tertullien : Est-il une manière de payer plus exactement le tribut à Dieu? Jésus-Christ, dit ce Père, ordonne de rendre à César ce qui présente son image; et, puisque c'est sur nous que l'image de Dieu est empreinte, c'est donc nous-mêmes qui sommes le tribut que

nous lui devons. Or, c'est lui-même sans restriction que le Religieux donne au Seigneur, *Cæsari quidem pecuniam, Deo semetipsum.* Voilà, par conséquent, à quel titre l'universalité de cette consécration forme un peuple plus spécialement à lui, puisqu'il est de la part de ce Peuple une offrande plus spéciale qui le caractérise, *Populus peculiaris de cunctis Populis qui sunt super Terram.*

Et n'êtes-vous pas persuadés vous-mêmes, mes chers Auditeurs, que c'est véritablement un Peuple à part? Oui, sans doute, puisque ce n'en est point assez des vertus que vous respectez dans les Chrétiens du Monde, pour assurer vos suffrages à ceux dans qui leur séparation du Monde annonce et doit présenter une supériorité de

vertus; puisque vous exigez d'eux, avec justice un genre et un degré de perfection qui les distingue des Chrétiens même qui édifient singulièrement le Monde; puisque, pour mieux rendre la vive idée d'une sainteté qui quelquefois vous frappe dans les Chrétiens engagés dans le Monde, vous n'avez pas d'expression plus énergique que de la comparer à celle qu'on admiroit dans ceux qui ont fait divorce avec le Monde; puisqu'une conduite qui vous paroît ne devoir attirer aucun reproche aux Chrétiens qui, par état, ne sont pas éloignés du Monde, seroit un scandale à vos yeux de la part de ceux qui ont embrassé la vie religieuse. D'où il résulte, faites-en la réflexion, que, par une contradiction marquée, en même temps

que le Monde semble ne témoigner que de la haine ou du mépris pour l'état religieux, il le regarde cependant comme étant destiné à produire, parmi les Chrétiens, ce qu'il y a de plus parfait dans le Christianisme. C'est en effet ce qu'il produit dans ceux qui, vraiment animés de son esprit, soutiennent, par l'édification d'une fervente régularité, la gloire d'un état que déshonoreroit le relâchement de la négligence. Funeste écueil qui peut toucher de près à celui de l'apostasie!

Au grand jour des révélations, à ce jour où la lumière de Dieu rendra public le discernement des œuvres, où leur motif en décidera la valeur, où l'Homme-Dieu en jugera le mérite sur le rapport qu'il y découvrira avec les siennes,

où il n'y aura d'autre gloire que celle dont il sera le principe; de quel éclat brilleront aux yeux du Monde tant de vertus que lui dérobe aujourd'hui l'obscure demeure qui leur sert d'asile! Ignorés, méconnus, méprisés peut-être sous l'humilité qui les voile, paroîtront alors dans toute leur splendeur ce crucifiement journalier, cette abnégation entière, cette pauvreté réelle qui, avec les possessions, immole du même coup et les espérances et les désirs. Seigneur Jésus, avec quelle tendresse vous avouerez, en présence du Père céleste, ces Ames qui n'existèrent que pour vous! Votre loi fut la méditation de leur esprit, votre amour fut l'aliment de leur cœur, votre grâce fut l'objet de leur ambition, vos exemples furent la règle de leur vie;

leur vie ne fut-elle donc pas en quelque sorte divinisée par le noble dessein de la conformer à la vôtre ?

Oui, mes chers Auditeurs, et telle est l'efficacité de cette consécration, qu'il en résulte un nouveau prix pour toutes les vertus qu'elle fait naître. Pourquoi ? C'est, dit S. Thomas, parce que les vœux qui la consomment étant un acte de la vertu de Religion; dès-lors la Religion, vertu éminente qui forme, qui entretient et qui dirige le commerce de l'homme avec Dieu, communique elle-même un mérite particulier aux actions dont elle devient le principe. Quelle est donc votre erreur, Hommes profanes qui, jetant un dédaigneux regard sur ce Sanctuaire de la piété, n'apercevez que l'écorce

sous laquelle elle se présente, ne voyez que l'action sans en apprécier le motif, et regardez presqu'en pitié ce que le Ciel fixe avec complaisance! Ce simple détail d'une vie régulière, dont chaque trait n'est à vos yeux qu'une minutieuse observance, qu'une scrupuleuse exactitude, est, au tribunal de Dieu, le fruit et la ratification du sacrifice de l'ame religieuse. Principe qui ennoblit, qui élève, qui consacre, aux yeux de Dieu, tout ce qui en est la suite. Ce silence que l'habitude du recueillement ne se permet pas de troubler, cette subordination qui recourt à l'autorité dans les plus légères circonstances; ce dénuement entier dont l'étendue n'admet d'autre exception que celle qu'un pouvoir légitime avoue; ce renon-

cement à toute volonté personnelle dont le seul mobile est une volonté supérieure ; en un mot, chacun des actes dont la continuité forme le tissu de la vie religieuse, reçoit de la consécration au Seigneur ce degré de mérite qui pourroit engager Dieu à vous dire, comme autrefois en parlant de Job : Avez-vous considéré mon serviteur, ce serviteur dont la fidélité constante me renouvelle à tous les momens l'hommage qu'il m'offrit en se consacrant à moi, et qui, dans la paisible obscurité de sa retraite, me retrace chaque jour ce qu'il fit d'éclatant à la face de mes autels, *Considerasti servum meum?*

Consécration au Seigneur, si efficace au jugement des Pères de l'Eglise, qu'en parlant des vœux qui

constituent essentiellement la vie religieuse, ils n'ont pas craint d'en comparer le prix à celui du baptême, et de regarder, comme purifiée devant Dieu, l'ame qui sincèrement et sans réserve se dévoue à lui; au moment où elle lui offre ce sacrifice. Et sans doute ces vœux sont un renouvellement bien décidé de ceux du baptême : en est-il de plus solennel et de plus libre? Ils sont un renoncement bien formel aux pompes du Monde : en est-il de plus courageux et de plus soutenu? Ils ouvrent l'entrée dans une nouvelle carrière de ferveur et de pénitence : en est-il de plus épineuse et de plus longue? Et, puisqu'en s'engageant à la suivre, on offre la plus ample satisfaction à la justice de Dieu; n'est-on pas fondé à croire que dans sa misé-

ricorde, il ne refuse rien à ceux qui lui donnent tout ?

C'est parce qu'on donne tout à Dieu, en embrassant la vie religieuse, que S. Bernard, la comparant encore au martyre, dit expressément que si elle présente moins de rigueurs, sa durée la rend plus redoutable, *Horrore mitius, diuturnitate molestius*. La paix dont nous jouissons, ajoute S. Grégoire, a aussi son supplice. Les bourreaux nous épargnent, mais nous n'épargnons pas nos propres désirs. Et ce qui est singulièrement applicable à la circonstance qui nous réunit dans ce saint temple, c'est ce que développe S. Chrysostôme: Il est, dit ce Père, d'autres oblations que le martyre; et Dieu les accepte. Si le corps n'est pas tourmenté par le feu, il

est des tourmens qui remplacent celui-ci. Et, pour expliquer plus au long sa pensée, lorsqu'il seroit possible, facile même, continue ce saint Docteur, de jouir des agrémens de la vie; faire choix de celle qui offre des peines, des mortifications, des amertumes; au lieu de s'efforcer à vivre au sein des honneurs et de la félicité du siécle, mourir à toute idée, à tout projet, à toute espérance de gloire et de bonheur; mourir et frapper ce coup de mort au dedans de soi-même, de manière qu'aucune inclination, aucun penchant ne lui échappe; mourir sans perdre la vie, et ne la conserver que pour reproduire continuellement en soi les douloureux effets de la mort; mourir et planter dans son propre cœur la croix à la-

quelle, selon l'expression de Saint-Paul, on est attaché avec Jésus-Christ; n'est-ce pas là un véritable holocauste, *Nonne holocautoma est*?

Sous quel point de vue peuvent-donc s'offrir à nos regards ces édifices sacrés où se forment et s'exercent tant de vertus? Sous ce rapport, je les envisage comme ces lieux devenus célèbres par les combats et les triomphes des Héros chrétiens qui moururent pour Jésus-Christ. Là, ils expirèrent sous la main des Persécuteurs ennemis de l'Homme-Dieu; ici, ce sont des victimes toujours renaissantes que lui immole le glaive de son amour. Là, nous voyons avec effroi la cruauté des tortures; ici, nous admirons les rigueurs volontaires que leur substitue la ferveur de

la pénitence. Là, nous apercevons le généreux effort de braver la mort pour la défense de la Religion; ici, nous sommes frappés de la constance à ne vivre que pour sa gloire. Vous les voyez, Dieu Sauveur, ces Ames saintes, qui ne viennent solliciter, par la vertu de votre croix, que la force de la porter sans cesse à votre suite. Journellement aux pieds des autels sur lesquels vous vous sacrifiez pour elles, elles ne se retirent que pour perpétuer elles-mêmes leur sacrifice qu'elles unissent au vôtre. Comme autant de vastes autels, les Cloîtres leur en présentent l'idée; l'image de l'austérité y est gravée jusques sur les murs. Il n'est qu'un seul bien dont il ne leur soit pas permis de se dépouiller; c'est la vie: C'est aussi

le seul sacrifice dont l'ame religieuse vous ait réservé la consommation.

L'heureux moment que celui où les pieux gémissemens de la pénitence seront changés en la plus vive allégresse, *Convertisti planctum meum in gaudium mihi!* Ce sera celui où, prêt à cesser d'habiter la Terre, on goûtera plus sensiblement le bonheur d'avoir su s'en détacher, et où le Ciel s'ouvrira à la voix des vertus qui en réclament les récompenses. Dieu juste, Dieu de perfection, si, aux mérites auxquels vous destinez la couronne, viennent se mêler quelques taches légères dont soit blessée la sainteté de vos regards, malheureux effet du poids de l'humanité, ouvrez le livre de vie dans lequel est écrite cette

suite de jours qui vous furent entièrement consacrés ; et, s'ils laissent encore à votre justice le droit d'exiger quelque expiation, voyez, dans ce sanctuaire, non le pompeux éclat des funérailles tel que le Monde l'oppose à l'inévitable humiliation du tombeau ; mais cette portion d'un peuple qui vous est spécialement cher, dont la Foi, la Charité et le zèle accompagnent les ardentes supplications qui assiègent votre trône pour solliciter l'arrêt de miséricorde que vous êtes si disposé à prononcer.

Heureuse et consolante perspective, ma chère Sœur, que je dois vous présenter, puisque la vue du terme vous soutiendra dans la route. Dans la plus brillante carrière qu'ouvre le Monde, on évite

d'en fixer la fin. L'image la plus séduisante des biens de la vie perd son attrait au souvenir de la mort qui viendra les engloutir. Mais, parce que vous préférez de vous ensevelir avec Jésus-Christ dont le tombeau, ainsi que l'avoit annoncé le Prophête, a été une source de gloire, je n'ai à vous présager qu'une glorieuse participation à la suite éternelle de ses triomphes.

Allez donc, ma chère Sœur, allez déposer, aux pieds de Jésus-Christ, tout principe d'une vie purement humaine, et puiser dans lui le principe d'une vie surnaturelle, qui vous autorise à dire, avec l'Apôtre: que ce n'est plus vous qui vivez, que c'est Jésus-Christ qui vit en vous. Regardez la solennité des promesses qui, plus

étroitement et à jamais, vont vous unir à lui, comme l'arrêt de mort que vous allez faire entendre aux désirs et aux sentimens de la nature; et pensez que vous en creusez vous-mêmes le tombeau par l'irrévocable perpétuité de vos sacrés engagemens.

A cette idée, le Monde mêle une sorte de frémissement à ses regrets; mais le Ciel, par ses applaudissemens, célèbre votre courage. Dieu vous prépare une abondance de grâces dont votre fidélité fera son appui. Vous lui direz dans quelques momens: Je ne veux, Seigneur, sur la Terre, que votre maison pour demeure; c'est à vous seul que je dévoue toute la durée de ma vie. Dieu vous répondra: Soyez fidèle; c'est dans mon royaume que je vous destine un haut degré

de gloire; c'est avec vous que je partagerai l'éternité de mon bonheur. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

Pour le jour de l'installation et prise de possession de la Cure du Port de Marly, érigée en 1785 (le 24 Mai), à la demande et par les soins de Madame la Maréchale Duchesse de Noailles. (*).

SUR LE MINISTÈRE RELIGIEUX.

Populus qui sedebat in tenebris vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.

Le Peuple qui étoit assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et la lumière s'est levée sur ceux qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort. *S. Math.* Chap. IV.

CETTE prophétie si claire et si formelle, par laquelle Isaïe annon-

---

(*) Note écrite de la propre main de

çoit expressément la lumière que le Fils de Dieu viendroit répandre sur la Terre [*Is.* LX. 2.], l'Evangile nous la rappelle, et dans la mission de Jésus-Christ nous en montre l'accomplissement. Elle a éclairé l'Univers, cette lumière divine émanée du Soleil de justice; elle a dissipé les ténèbres qui environnoient les nations; et, par elle, des peuples, ensevelis dans les ombres de la mort, ont vu briller sur eux le grand jour des vérités saintes qui devoient les introduire dans les éternelles splendeurs du séjour même de Dieu.

Vous le comprenez, mes Frères, sans faire une application entière de cet oracle à la circonstance qui

---

l'Auteur, sur le manuscrit de ce Sermon.

nous réunit aujourd'hui dans le lieu saint, je puis trouver une ressemblance qui m'autorise à vous adresser les mêmes paroles. Ce jour en effet n'est-il pas à votre égard la brillante aurore de ceux auxquels le Seigneur veut répandre sur cette contrée une lumière plus vive, plus habituelle, plus distincte, à la faveur de laquelle vous aperceviez plus avantageusement, et avec moins d'efforts, la route que vous trace la Religion. C'est du moins, puis-je vous dire, c'est un jour nouveau qui, pour vous conduire plus efficacement et plus sûrement au terme, va l'exposer plus clairement à vos regards.

Sans doute, le respectable Pasteur du troupeau dont vous faisiez partie, toujours disposé à vous

donner ses soins, soutenoit, par ses exemples, les leçons qu'il vous donnoit avec zèle; témoin le tribut d'estime que vous payez à ses vertus. Ce n'est donc pas précisément à sa conduite que la Providence a dessein de vous soustraire; c'est au danger de votre propre foiblesse qu'elle vous arrache; c'est sur le malheur involontaire des obstacles qu'elle s'attendrit; c'est à la séduction des vaines excuses, des spécieux prétextes qui favorisent la lâcheté, qu'elle vous dérobe pour prévenir votre perte. Dieu semble vous dire, comme à son peuple, lorsqu'il lui faisoit l'éclatante promesse de sa protection : J'ai vu tout ce qui vous est arrivé, et je suis venu vous visiter pour remédier à vos maux, *Visitans visitavi vos*, et

vidi omnia quæ acciderunt vobis. [Exod. III. 16.].

En effet, comme parmi les différentes parties de la Terre, il en est qui, dans une position moins favorable, sentent plus foiblement les impressions de l'astre lumineux qui préside à la nature, pour y être tout-à-la-fois le principe du jour qui l'éclaire et du feu qui l'échauffe; il est aussi, dans le sein même des divers empires soumis à celui du Christianisme, des situations moins avantageuses qui, sans intercepter la lumière, en rallentissent la communication. Ainsi vous étoit-il moins facile de la recevoir, parce qu'il falloit, pour en jouir, vous rapprocher de sa source. Et c'est l'obstacle que, dans sa bonté, Dieu lève totalement aujourd'hui. Il con-

centre, dans ce lieu, la vivacité et la force de la divine lumière dont les rayons épars et dispersés affoiblissoient l'éclat. Il resserre l'étendue qu'ils avoient à parcourir, pour en fixer sur vous l'activité. Les mêmes soins dont la multitude étoit l'objet, il les accumule sur ce nombre moins grand de Fidèles, auxquels il les rend plus abondans, par là même qu'il leur en offre les effets et plus faciles et moins partagés. Que ceux qui sont attachés au Seigneur ne disent donc point: Dieu nous a divisés; il nous a séparés d'avec son peuple, *Non dicat..... qui adhœret Domino.....: Separatione dividet me Dominus à populo suo.* [Is. LXVI. 3.]. Je les remplirai de joie, dit le Seigneur, dans la maison que j'ai consacrée à écouter leur

prière, *Lætificabo eos in domo orationis meæ.* [Is. LXVI. 7.].

Tel est, mes Frères, le bienfait de Dieu que je viens célébrer avec vous; et, pour le faire d'une manière qui soit conforme aux desseins de Dieu, je me propose de vous en retracer la valeur, et de vous en marquer l'usage. A examiner le bienfait en lui-même, vous sentirez qu'il est pour vous d'un grand prix, et qu'il doit exciter votre reconnoissance : c'est la première Partie. En avouant la reconnoissance que ce bienfait doit exciter, j'en conclurai que vous devez la marquer à Dieu, par la fidélité dans l'usage de ce bienfait : c'est la seconde Partie. Commençons par nous mettre tous sous la protection de la Sainte Mère du Dieu Sauveur, pour qu'elle en

attire toujours sur vous les grâces. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Vous êtes un peuple conquis, disoit S. Pierre aux premiers Chrétiens, *Populus acquisitionis.* [1. Petr. II. 9.]. Il leur en donnoit pour preuve que de l'état de ténèbres Dieu les avoit appelés à son admirable lumière, *De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.* [Ib.]. Il parloit de la lumière de la Foi, lumière dont il est si essentiel d'être frappé, que Jésus-Christ caractérise le bien qu'il est venu communiquer aux hommes, en disant qu'il est la lumière du Monde, *Ego sum lux Mundi.* [Jo. VIII. 12.]. Et, désignant aussi sous ce rapport les

Apôtres par le ministère desquels il vouloit l'étendre, en les chargeant d'enseigner les Nations, *Vos estis lux Mundi.* [Math. v. 14.]. C'est cette véritable lumière, nous dit S. Jean, qui éclaire tous les hommes, *Lux vera quæ illuminat omnem hominem.* [Jo. 1. 9.]. Et, parce que plusieurs résistent à son impression, l'Evangéliste nous avertit que les ténèbres, c'est-à-dire l'aveuglement des hommes, ont souvent refusé de céder à sa clarté, *In tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* [Jo. 1. 5.].

Mais ce n'en est point assez encore que ce céleste flambeau ait dissipé d'abord la nuit profonde de l'infidélité; il faut, pour le plein effet de sa lumière et le développement des vérités qu'elle découvre,

et la connoissance distincte des devoirs qu'elle marque, et l'encouragement des motifs qu'elle présente, qu'on vienne insensiblement à perdre de vue les dogmes que la Religion propose à la docilité de nos esprits, ou les règles qu'elle prescrit pour assujettir les passions de nos cœurs; alors, jusques dans le centre du Christianisme, peuvent se former des ténèbres moins épaisses, mais dans la réalité aussi dangereuses; dès-là il ne reste de la Foi qu'une lueur qui s'affoiblit en apparence par degré. Bientôt languissante et presque éteinte à l'obscurité de l'abyme dans lequel précipite ouvertement l'erreur, elle laisse succéder la ténébreuse incertitude de l'ignorance, les nombreux égaremens d'une conscience abusée, l'indifférence fatale pour

la véritable vertu. On en méconnoît le prix en même temps qu'on en oublie les principes. On en abandonne la pratique, dès qu'on n'y est pas excité par les motifs. La force des motifs s'évanouit à mesure que leur souvenir s'efface. Le goût de la piété, qui s'entretient par l'exercice soutenu de la piété même, n'offre plus d'attrait; et, parce qu'on n'aperçoit plus dans la Religion qu'un joug onéreux, on s'accoutume, on s'autorise, et l'on s'enhardit à s'en affranchir.

S'il est vrai, comme nous l'apprend S. Jean, que celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu, *Qui ex Deo est, verba Dei audit* [Jo. VIII. 47.]; par un effet contraire, il est vrai aussi qu'ils ne s'efforcent pas d'appartenir à

Dieu ceux qui n'y sont pas animés par sa parole, et que l'infidélité aux devoirs de la Religion est la suite naturelle du défaut d'assiduité à en entendre expliquer les préceptes.

De là (et c'est ce qui montre d'une manière frappante la grâce signalée que Dieu vous accorde); de là que pouvoit-il arriver, si elle eût duré toujours la position fâcheuse que vient faire cesser pour vous cet heureux jour? Non, vous n'eussiez pas dit à Dieu, avec les Méchans dont il est parlé au Livre de Job : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connoître vos voies, *Recede à nobis; scientiam viarum tuarum nolumus.* [Job. XXI. 11.]. Mais n'eussiez-vous pas apporté moins d'empressement à chercher à vous en

instruire, effrayés des peines que devoit vous coûter cette nécessaire instruction? Vous n'eussiez pas dit: Qui est le Tout-Puissant, pour nous obliger à le servir, *Quis est Omnipotens ut serviamus ei?* [Ib. 15.]. Mais, plus rarement et plus foiblement occupés de la toute-puissance de Dieu, n'eussiez-vous pas moins efficacement pensé à l'entière et continuelle soumission qu'exige de vous son service? Vous n'eussiez pas dit: Quel bien nous en reviendra-t-il, si nous prions le Seigneur, *Quid nobis prodest, si oraverimus illum?* [Ibid.]. Mais, peu touchés des besoins de votre ame, n'eussiez-vous pas été moins vivement pénétrés de l'essentielle obligation de la fortifier par l'humble et journalière assiduité de la prière? Uniquement attentifs aux

objets sensibles, presque toujours totalement absorbés par les sollicitudes de cette vie, n'étoit-il pas à craindre pour vous d'oublier qu'elle ne vous est donnée que pour mériter le bonheur de l'autre? N'aviez-vous point à redouter cet aveuglement dont aisément l'indolence devient la coupable origine, et dont trop ordinairement les désordres sont les funestes effets? En un mot, qu'il est singulièrement intéressant, pour vous conduire à Dieu, qu'on vous y rappelle souvent, en vous faisant entendre sa voix! Qu'aperçoit-on, en effet, dans des Chrétiens qui ne nourrissent pas habituellement en eux l'esprit du Christianisme par ses instructions et ses maximes? Souvent hélas! on douteroit s'ils en connoissent les lois, à ne con-

sulter que le triste témoignage de leurs œuvres.

Et, parce que c'est l'enseignement de la Foi qui invite à en produire les œuvres, Dieu l'établit, cet enseignement, au milieu de vous; il ne se borne pas à vous rendre accessible le sanctuaire où il rend ses oracles; ce sanctuaire, Dieu le place dans l'enceinte de vos demeures; il destine cette chaire de vérité à en imprimer constamment les leçons dans vos ames, à en insinuer l'amour dans vos cœurs. Il ne cesse jamais de vous appeler, de vous attirer à lui: Aujourd'hui il fait plus encore, il vient lui-même habiter avec vous et parmi vous, *Facient mihi sanctuarium, et habitabo in medio eorum.* [Exod. xxv. 8.]. Faveur permanente; elle forme le premier

nœud de cette alliance durable qui vous promet, et à vos descendans, une succession de Pasteurs dont l'occupation sera de vous enseigner les voies de Dieu, de vous aider à les suivre, de vous donner la nourriture de la science et de la doctrine, comme parle Jérémie, *Pascent vos scientiâ et doctrinâ.* [Jér. III. 15.]. Revêtus, par l'autorité de l'Eglise de Jésus-Christ, du pouvoir de vous distribuer les trésors de la divine miséricorde, ils ne cesseront de vous répéter qu'ils en sont les Ministres; et vous ne cesserez de vous féliciter d'en voir le règne solidement affermi sur vous, *Misericordia mea non recedet à te.* [Is. LIV. 8.].

C'eût été, mes Frères, une grâce marquée, et vous n'eussiez

pu vous dissimuler que Dieu veilloit à votre salut, si, pendant une suite de jours, quelques-uns de ces hommes apostoliques, qui cherchent à ranimer dans divers lieux le feu sacré que Jésus-Christ a apporté sur la Terre, vous eussent été envoyés pour exciter dans vous, par la voix puissante de la Religion, les salutaires frayeurs de la justice de Dieu, le désir sincère de la pénitence, le doux espoir de votre pardon. Grâce toujours précieuse dont les touchans effets manifestent ordinairement le prix; mais grâce qui, renfermée dans un court espace de temps, laisse quelquefois s'éclipser la ferveur avec la rapidité des momens qui la virent naître. Ici, mes Frères, c'est pour vous une mission de tous les temps, de tous

les jours, de toutes les circonstances. C'est une ressource habituelle, c'est un asile toujours ouvert; c'est, pour parler d'après Dieu lui-même, c'est un gardien fidèle chargé de vous prémunir, de vous protéger, de vous défendre sans cesse contre l'ennemi du salut, *Constitui custodes.... in perpetuum non tacebunt.* [Is. LXII. 6.]. Et, comme dans l'ancienne loi, le Prêtre devoit entretenir toujours le feu du sacrifice; dans la loi nouvelle, le soin de celui auquel Dieu vous confie, sera de le diriger à ne point laisser éteindre dans vous celui de la Charité, *Ignis quem nutriet sacerdos.* [Levit. VI. 12.].

Pour lui fournir des alimens, que de secours! Ici, mes Frères, pour connoître mieux vos avantages dans l'état présent, par le

souvenir de l'état passé qu'il remplace, rappelez ces années primitives, ces jours anciens où les vœux de la piété, la loi même du devoir ne pouvoient être remplis qu'au prix des efforts; où il falloit, pour parvenir à la maison de Dieu, franchir la distance des lieux, braver la rigueur des saisons, s'exposer aux périls de la route. Rappelez les sentimens qu'inspiroit la piété à la vue de ces vieillards courbés sous le poids des années, de ces tendres enfans retenus par la foiblesse de l'âge, de ces infirmes accablés par les langueurs de leur situation. Réduits souvent à jeter de pieux regards et d'ardens soupirs vers la montagne de Sion, vous les entendîtes plus d'une fois gémir amèrement de ne pouvoir pas y porter, au-

Seigneur, le tribut de leur adoration. Rappelez les vives demandes, les tristes sollicitudes, la sainte impatience de ceux auxquels un accident imprévu annonçoit une fin prochaine, lorsque, dans les mouvemens d'un désir également empressé et légitime des sacremens des mourans, le zèle le plus actif et le plus prompt des Ministres de l'Eglise étoit nécessairement contrarié et retardé par l'éloignement. Hélas! combien de fois leurs amis et leurs proches ont-ils pu répéter, par un tendre intérêt qu'animoit la Foi, ce que dit à Jésus-Christ la sœur de Lazare, vivement affligée de sa mort : Ah! Seigneur, si vous eussiez été ici, *Domine, si fuisses hîc!* [Jo. XI. 21.]. Combien, en effet, auroient eu le bonheur de le re-

cevoir et de s'unir à lui pour se disposer à paroître devant lui! Rappelez ces temps infortunés de privation, où, sans temple, sans autel, sans sacrifice; tandis que d'une part les mérites de la victime sainte faisoient toujours votre force; de l'autre, éloignés de sa présence, rarement il vous étoit accordé d'en éprouver les douceurs.

Dès ce moment, sous vos pas tout s'applanit, tout est changé. Heureux Peuple! de combien de bénédictions ce temple sacré devient-il pour vous et l'augure et la source! Ce ne sont pas seulement, comme dans l'arche d'alliance, les tables de la loi; c'est votre adorable Législateur qui y réside; c'est son cœur qui vous y appelle; c'est son sang qui y coule, pour vous obtenir grâce; ce sont les

richesses de son amour qu'il vous y offre ; c'est la force de ses secours qu'il vous y prépare ; c'est à toutes les heures que vous pouvez avoir accès auprès de lui ; c'est lui qui, pour voler à votre défense dans votre dernière heure, se rapproche de vous. Contemplez-le, avec attendrissement, ce lieu saint qui fera désormais la gloire et la consolation de votre séjour. Armez-vous de confiance à cette vue. Dans la douce émotion de votre reconnoissance, écriez-vous avec le Prophête : Non, Seigneur, au milieu même des ombres de la mort, je ne céderai pas à la frayeur, puisque vous êtes avec moi, *In medio umbræ mortis non timebo mala, quoniam tu mecum es.* [Ps. XXII. 4.]. L'espoir de tous les biens pénètre mon ame, en ayant sous les

yeux votre demeure, *Replebimur in bonis domus tuæ.* [Ps. LXIV. 5.]

Oui, mes Frères, je dis l'espoir de tous les biens; et, quoiqu'il s'agisse directement et principalement de ceux du salut, je n'hésite pas à vous en faire envisager qui dans l'ordre naturel et pour les intérêts du temps, peuvent et doivent en être la suite. J'y suis autorisé par la parole expresse de Salomon qui reconnoissoit avoir reçu tous les biens avec la sagesse. J'apprends de Jésus-Christ même que le premier objet de nos recherches doit être le royaume de Dieu et sa justice, et que, par surcroit, le reste nous sera donné. D'où je conclus (et l'expérience a fréquemment appuyé cette conclusion) qu'en plaçant à la tête

d'un Peuple un Pasteur selon son cœur, Dieu donne à ce Peuple un des gages les plus sensibles de sa bonté. Le Seigneur peut donc vous dire aujourd'hui que si, pendant un temps, il parut se borner à votre égard aux secours nécessaires, c'est par un trait particulier de sa tendresse qu'il vous réunit sous la conduite d'un guide dont il a fait choix, *In modico dereliqui te, in miserationibus magnis congregabo te.* [Is. LIV. 7.].

Et qu'est-ce en effet, mes Frères, qu'un véritable Pasteur dont la résidence est fixée au milieu d'un troupeau fidèle? Vous y voyez d'abord, et vous devez en premier lieu y apercevoir l'Homme de Dieu sérieusement occupé des grands objets de la Religion,

appliqué à vous en découvrir l'importance, empressé à vous en voir accomplir les préceptes. Mais, par là même qu'il est animé de l'esprit de Dieu, connoissez avec quelle ardeur il s'intéresse, selon Dieu, aux divers avantages que les hommes peuvent désirer sur la Terre : Oui, sans doute, en qualité de Chrétiens, vous trouverez dans votre Pasteur ce qui a rapport au salut de l'ame; et, de tous les biens, c'est incontestablement le premier, *Quærite primùm regnùm Dei.* [Math. VI. 33.]. Mais, dans lui, Chefs de famille, vous trouverez un conseil dont les avis résoudront vos incertitudes, aideront vos démarches, faciliteront vos entreprises, vous épargneront des revers; Hommes malheureux, vous trouverez un consolateur dont la

Charité s'attendrira sur votre état, partagera vos infortunes, cherchera à les adoucir, et, s'il se peut, à les dissiper; Hommes indigens, vous trouverez un protecteur dont la compassion sollicitera les secours qu'il ne peut fournir lui-même, qui s'instruira de vos besoins pour y proportionner les moyens d'y pourvoir, et auprès duquel la pauvreté sera toujours un titre efficace de recommandation, et plus singulièrement encore lorsqu'il sera appuyé de celui de la vertu; vous tous, Habitans d'un même lieu, vous trouverez un ami de la paix et de l'union qui maintiendra la concorde et la tranquillité, qui en établira le calme, et qui vous en fera goûter le bonheur, *Omnia adjicientur vobis.* [Ibid.].

Du sein de l'ordre qui régnera

paisiblement dans vos maisons, naîtra plus généralement la régularité de la conduite. Une conduite bien réglée produira le goût du travail. Le goût du travail bannira les vices avec l'oisiveté qui en est la source ; l'activité des vertus fera éclore l'activité de l'industrie. Un accroissement légitime de fortune deviendra celui de vos ressources. Alors une situation moins gênée pourra vérifier la parole du Prophête, lorsqu'il préconise le sort de ceux qui, craignant le Seigneur, et marchant dans ses voies, forment le soutien d'une vie pure par les fruits de leurs travaux assidus, *Labores manuum tuarum manducabis, et benè tibi erit.* [Ps. CXXVII.].

Qu'il sera donc sensiblement vrai, et combien l'est-il aujour-

d'hui même, qu'au lieu d'avoir échappé aux regards de Dieu, vous êtes l'objet de ses miséricordieux desseins; que, bien loin de vous négliger, il vous recherche, et que c'est par une faveur si caractérisée qu'il convient de désigner l'ensemble de vos demeures. Non, non : l'on ne regardera pas ces lieux comme peu favorisés des dons du Ciel; on les appellera, à plus juste titre, le monument des attentions paternelles du Seigneur, *Vocaberis..... quæsita civitas et non derelicta.* [Is. LXII. 12.].

Pouvons-nous méconnoître les ressorts merveilleux de la Providence dans cette avantageuse révolution dont un zèle éclairé a formé le projet, dont la prudence a dirigé le plan, dont la cons-

tance a poursuivi l'exécution, dont le courage a surmonté les obstacles, dont la générosité a multiplié les moyens, et dont le succès complet est une première récompense de l'illustre Protectrice qui en a opéré le commencement, les progrès et la consommation. Pouvons-nous ne pas la bénir, cette Providence si uniforme dans ses vues et si variée dans ses voies, qui, après avoir miraculeusement employé autrefois la voix du Peuple à la conversion des Grands, a fait servir ici la piété des Grands à la sanctification du Peuple; qui vous a ménagé un puissant intercesseur dans celui dont l'autorité gouverne ces lieux; qui a réuni, à l'éclat des titres que le Monde honore, le zèle de la Religion, pour seconder celle de

l'auguste Monarque que vous vîtes jeter les premiers fondemens de ce temple dans lequel vous intéressez sans cesse le Ciel à la prospérité de son règne ?

Pouvons-nous ne pas remarquer ici la marche ordinaire de cette Providence qui dispose tout avec douceur, en même têmps qu'elle accomplit tout avec force? Elle n'a point interrompu les lois de sa sagesse, elle a donné à cet important événement les mêmes traits qui caractérisent ses ouvrages. Eprouvée d'abord par la nature des circonstances, cette œuvre sainte nous a retracé ce qui distingue presque toujours l'œuvre de Dieu, que Dieu ne laisse contrarier par la force des divers obstacles que pour faire mieux éclater la puissance qui en triom-

plie. Moins rapide dans son accroissement, elle a reçu, de la succession d'un nombre d'années, cette maturité propre à en cimenter les solides fondemens que la suite des temps ne pourra point ébranler. Parvenue enfin à cet état de consistance qui en assure la durée, elle se produit sous la forme victorieuse qui, par elle et dans elle, annonce la main du Seigneur.

Vous-mêmes, mes Frères, n'avez-vous pas publié solennellement que vous reconnoissiez l'œuvre de la Providence par les acclamations d'une sainte joie à la vue de cet utile établissement, et ne l'avez-vous pas prouvé par les fruits de salut qu'a déja produits le digne Pasteur, dont votre estime et votre affection ont si visiblement justifié le choix? A peine a-t-il paru parmi

vous; déja l'empressement à le recevoir, la satisfaction de le posséder, la pieuse avidité de l'entendre, ont préparé de toute part un renouvellement qui montre l'efficacité des opérations de Dieu, l'impression de sa grâce, et qui lui en rapporte la gloire, *A Domino factum est istud.* [Ps. CXVII.].

Quel encouragement pour ce zélé Ministre dont les premiers travaux présagent une moisson si abondante! Qu'il est consolant d'apercevoir combien sont disposés à goûter les vérités saintes, ceux auxquels il vient offrir ses lumières! Sous quels heureux auspices il s'est vu accueilli! Vous le savez, mes Frères, et vous vous en applaudissez: Dans l'enceinte de vos habitations, il en est une d'où un

rang distingué donne aux vertueux exemples plus de force; dont la Religion fit elle-même, pendant un temps, le précieux dépôt des secours qu'elle vous destinoit; et d'où la Charité chrétienne s'est répandue en libéralités abondantes, en témoignage du vif intérêt qu'inspirent les vôtres et ceux du Pasteur auquel les vôtres sont confiés.

En vain donc m'étendrois-je davantage sur les divers genres de bénédictions que le Ciel réunit dans le nouvel ordre des desseins qu'il manifeste, et qu'aujourd'hui déterminément il ratifie. La conviction en est gravée dans votre ame; et l'art de la persuasion se réduit tout entier ici à vous rappeler vos propres sentimens. Il est donc moins utile de vous

peindre avec énergie la valeur du bienfait qui excite votre reconnoissance, que de vous inviter avec ardeur à prouver votre reconnoissance par votre fidélité dans l'usage de ce bienfait.

SECONDE PARTIE.

Il a constamment été dans l'ordre de la Providence de Dieu, pour le salut des hommes, d'en choisir parmi eux dont la destination, comme l'a dit S. Paul, étoit de travailler à la perfection des Saints par les diverses fonctions de leur ministère, *Ad consummationem Sanctorum, in opus ministerii.* [Ephes. IV. 12.]. De la perpétuité du saint ministère établi par Jésus-Christ dans son Eglise, résulte nécessairement et évidem-

ment la double obligation et de ceux qui l'exercent, et de ceux en faveur desquels il est exercé. Comment, dit l'Apôtre, invoqueront-ils le Seigneur, s'ils ne croyent pas en lui? Comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler? Comment en entendront-ils parler, s'il n'est personne qui leur prêche? *Quomodò audient sine prædicante*? [Rom. x. 14]. Et c'est ce qui oblige si étroitement les Pasteurs que Dieu envoye, à instruire les Peuples auxquels ils sont envoyés.

Mais, par là même que l'Evangile doit vous être annoncé par eux, c'est pour vous un devoir de les entendre. Quand le Seigneur vous met sous la conduite de ses Ministres, c'est à vous à respecter dans eux l'autorité du Seigneur;

et si, selon la parole d'un de ses Prophêtes que cite S. Paul, Dieu a été trouvé par ceux qui ne le cherchoient pas, et s'il s'est fait voir à ceux qui ne demandoient point à le connoître, combien seroient coupables de ne pas chercher à connoître Dieu et sa loi, ceux auxquels la prévenance de sa bonté en ménage la facilité!

Voulez-vous donc vous former l'idée la plus juste de ce que Dieu exige de vous? Il ne faut que réfléchir sur ce qu'il fait pour vous. De la nature de son bienfait doit dériver le caractère de votre reconnoissance. Il vous donne, dans votre Pasteur, le Ministre de votre salut, c'est donc par des œuvres de salut qu'il faut seconder les vues que Dieu s'est proposées en vous donnant un Pasteur. Et, pour

entrer avec vous dans un utile détail, c'est par le détail même des fonctions qu'il vient remplir auprès de vous, que je puis vous exposer brièvement celui de vos devoirs.

Quelle est d'abord, mes Frères, la nature des fonctions du saint ministère? J'en trouve l'idée générale dans ces paroles de Jethro à Moïse : Donnez-vous au Peuple pour toutes les choses qui regardent Dieu, pour lui rapporter les demandes et les besoins du Peuple, pour lui apprendre la manière d'honorer Dieu, la voie par laquelle ils doivent marcher; et, ce sont les termes exprès de l'Ecriture, ce qu'ils doivent faire à ces différens traits. Vous n'ignorez pas que se réunit, dans le Ministre des autels, le pouvoir

d'immoler la victime sainte, et celui de remettre les péchés. Vous savez que, placé entre Dieu et les hommes, il offre à Dieu les dons et les sacrifices de la part des hommes, et qu'il sollicite pour les hommes les grâces de Dieu, *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* [Hebr. IV. 1.]. S. Paul nous peint plus énergiquement encore la sublime grandeur de nos fonctions, lorsqu'il ajoute que nous remplissons à votre égard celle d'ambassadeurs de Jésus-Christ, *Pro Christo legatione fungimur* [2 Cor. V. 20.], et que Dieu lui-même vous exhorte par notre bouche, *Tanquam Deo exhortante per nos.* Et voilà ce qui tout ensemble doit inspirer la vénération pour ce caractère sacré, et nous rappeler sans cesse

à nous-mêmes l'heureuse nécessité de l'honorer par la plus exacte régularité de la vie.

Mais, avec cette éminente dignité du sacerdoce, commune à tous ceux qui ont l'honneur d'en être revêtus, voyez ce qui distingue plus particulièrement un Pasteur. Je vous ai établi pour veiller sur mon Peuple, *Speculatorem dedi te.* [Ezech. III. 11.]. A ce titre, lui dit le Seigneur, comme à Ezéchiel, vous écouterez la parole de ma bouche, et vous leur annoncerez ce que vous aurez appris de moi, *Annuntiabis eis ex me.* [Ibid.]. C'est à vous que je redemanderai le sang de celui qui sera mort dans son péché, si vous ne l'avez pas exhorté à en abandonner les voies. Ce n'est qu'en vous efforçant à sauver les ames, que vous

délivrerez la vôtre, *Si tu annuntiaveris..... animam tuam liberasti* [Ib.]. Faut-il s'étonner si le grand Apôtre écrivoit à son disciple Timothée d'annoncer la parole divine, de presser à temps et à contre temps, de reprendre, de supplier, de menacer sans se lasser jamais? [II. *Tim.* IV. 2.].

Or, mes Frères, j'en appelle ici au témoignage de votre conscience et à la voix de votre raison: Pouvez-vous reconnoître dans votre Pasteur le rigoureux devoir de la vigilance, sans avouer en même temps dans vous celui de la docilité? Est-il un moyen de concilier la loi que Dieu lui impose d'instruire le Peuple, avec l'indifférence du Peuple pour l'utilité de l'instruction? Comment, selon l'oracle de Malachie, les lèvres du Prêtre doivent-

elles être dépositaires de la science [*Mal.* II. 7.], si l'on ne doit pas apprendre de lui celle du salut? Puisque Dieu exige de son Ministre tant de soins, permet-il aux hommes d'y opposer tant d'indolence; et ne seroit-ce pas frustrer les desseins du Seigneur, contrarier ses volontés, anéantir en quelque sorte son ouvrage, que de se livrer avec ingratitude à l'indocilité d'une résistance dont le crime attira tant de fois les plus formidables châtimens ? La réprobation des Juifs devint la fatale suite de l'aveuglement qui refusa de connoître et de mettre à profit la mission de Jésus-Christ, *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* [Luc. XIX. 44.].

Dites-le moi, mes Frères, à quoi serviroit que votre Pasteur vous

ouvrît le saint temple, qu'il vous en inspirât et le respect comme étant la maison de Dieu, et le désir d'y entrer comme étant la porte du Ciel; qu'il vous y appelât pour former le pieux concert de louanges qui célèbre les grandeurs de Dieu, s'il vous étoit constamment libre de vous en éloigner, et de former un odieux contraste dans les temps consacrés au culte divin, en vous séparant alors des vrais Fidèles que la piété réunit, pour goûter, dans des lieux profanes, de frivoles ou de nuisibles amusemens?

A quoi serviroit que fût habituellement offert l'Agneau sans tache, si, peu touchés du prix immense de cet auguste sacrifice, vous paroissiez oublier que c'est au milieu de vous et pour vous

que se réitère cette oblation pure, et qu'en portant vos respectueux hommages au pied des autels, vous pouvez y obtenir de grandes grâces et en rapporter de puissans secours? Au signal qui vous annonce le précieux moment du sacrifice de la Messe, croyez désormais entendre la voix de Jésus-Christ qui tendrement vous y invite; et, pour seconder ses vues, empressez-vous à aller mêler le doux sentiment de votre confiance à celui de son amour.

A quoi serviroit que résidât journellement parmi vous le Ministre de la miséricorde de Dieu, si, peu soigneux de recouvrer la grâce ou d'en augmenter dans vous les trésors, vous négligiez l'utile et pieux usage des Sacremens qui sont tout-à-la-fois pour vous la

source féconde de la force, et les douceurs de la Religion? Ah! le Seigneur peut-il vous marquer plus sensiblement le désir que vous ne viviez pas dans sa disgrâce, triste effet du péché, qu'en établissant ici le tribunal de paix où vous pouvez en obtenir le pardon?

A quoi serviroit que fût assidument préparé à vos enfans le lait de la doctrine évangélique, selon l'expression de S. Pierre [1. *Petr.* II. 2.], afin que par cet aliment ils croissent pour leur salut, si, peu attentifs à procurer leur solide bien, vous ne mettiez pas au rang de vos premiers devoirs celui de faire jeter le principe des vertus chrétiennes dans l'ame de ceux qui de vous reçurent la vie? Pères et Mères, voici, peut être, parm tant d'autres avantages, celui qui

le plus sensiblement affecte vos cœurs. Ecoutez donc sur ce point le langage de vos cœurs qu'appuye si expressément la voix de la Religion. Laissez les enfans s'approcher de moi, disoit le Sauveur à ses Apôtres, *Sinite parvulos venire ad me.* [Math. XIX. 14.]. Cette parole de Jésus-Christ est pour vous un ordre formel, un précepte important. Jésus-Christ vous demande vos enfans; et c'est par l'organe de votre Pasteur qu'il les appelle. A quel dessein? Pour les former à la connoissance du royaume de Dieu; pour leur marquer la route par laquelle on y parvient; pour affermir dans eux les droits que le baptême leur a donnés, et que fait encore valoir leur innocence. Comme dans les premiers jours qui ont précédé

l'établissement auquel est mis aujourd'hui le dernier sceau, on a vu avec consolation les Ecoles ouvertes à la jeunesse devenir aussi florissantes par le nombre, qu'elles étoient désirables par la nécessité; qu'elles perpétuent donc le témoignage de la piéte des Parens. Parens plus heureux, à mesure que vous contribuerez à rendre vos enfans plus chrétiens, vous recueillerez dans leur sagesse les fruits de la vôtre. Eclairés sur ce qu'ils doivent au Père qu'ils ont dans les cieux, ils n'en seront que plus respectueusement soumis à ceux qui le leur représentent sur la Terre. Animés d'un nouvel esprit, accoutumés à un nouvel ordre de conduite, ornés de nouvelles vertus, ils vous feront jouir d'avance du bonheur que se pré-

pare à elle-même cette génération qui vous succède. Vous verrez s'accomplir ainsi la promesse du Prophête : Vos enfans, instruits par le Seigneur, goûteront l'abondance de la paix, *Ponam universos filios tuos doctos à Domino, et multitudinem pacis filiis tuis.* [Is. LIV. 13.].

Obéissez à vos conducteurs, écrivoit Saint Paul aux Hébreux, *Obedite præpositis vestris*, car ils veillent, leur ajoutoit-il, pour le salut de vos ames dont ils ont à rendre compte, *Pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* [Hebr. XVII. 13.]. Mais prenez garde, mes Frères : Le Dieu d'équité et de sagesse ne leur demandera compte que des objets qui furent en leur pouvoir et qui dépendoient de leur

volonté. La vigilance qui prévient les écarts, la recherche de ceux qui s'égarent, le tendre accueil à ceux qui reviennent, voilà ce que Dieu leur demande, et ce qui de leur part le satisfait.

Mais c'est vous et vous seuls qui répondrez à Dieu du succès de leurs efforts. Comme il vous aura donné un Pasteur dans le sentiment de sa miséricorde, c'est dans vous qu'il cherchera l'accomplissement de ses desseins, par l'exercice de sa justice. Ah! s'il avoit alors à rapprocher, de la continuité des soins de son Ministre, l'habitude de vos négligences; de l'exactitude de ses enseignemens, l'ignorance de vos devoirs; de l'édification de ses exemples, le scandale de votre conduite; de l'assiduité de ses peines, la stérilité de

vos œuvres! Si, volontairement confondus avec les enfans de ténèbres, malgré l'éclat des pures lumières; si, toujours foibles par choix, malgré toute la multiplicité des secours, vous aviez été coupables avec obstination, malgré toutes les ressources pour devenir vertueux! Ecartons cette effrayante idée qui, dans les moyens même que Dieu vous a fournis, nous montreroit les titres de votre condamnation, pour avoir converti à votre ruine ce qui devoit être votre salut.

Qui pourroit donc à l'avenir justifier ou colorer à vos yeux des déréglemens auxquels Dieu oppose une si forte barrière? Et n'est-ce point ici l'occasion de vous adresser ce que disoit Moïse aux Israélites : Ce qui vous est prescrit n'est ni au dessus de vous, ni loin

de vous, *Non suprà te est neque procul positum.* [Deut. xxx. 11.]. Le commandement est proche de vous, *Juxtà te est.* [Ibid. 14.]. Vous n'avez qu'à vouloir sincèrement aller à Dieu. A cette volonté n'est-il pas d'autre obstacle que la criminelle langueur de cette volonté même? Vous environnez le temple, cette maison de prières où Jésus-Christ les reçoit, où sa loi se développe, où sa doctrine s'enseigne, où le pain de sa parole se distribue, où la réconciliation du Pécheur s'opère, où le Juste se nourrit de la chair adorable de Jésus-Christ, où il se sacrifie pour tous: Vous n'alléguerez donc pas les difficultés de l'éloignement, *Juxtà te est.* Vous ne direz point, avec le Paralytique de l'Evangile, que vous n'avez personne qui vous

jette dans la piscine sacrée de la pénitence, pour y guérir les infirmités de votre ame, *Hominem non habeo.* [Jo. v. 7.]. Entièrement dévoué aux intérêts de votre salut éternel, il n'est ni sollicitude, ni travail, ni fatigue que s'épargne, pour y veiller, le Pasteur, qui, par la continuité de sa présence, vous indique celle de son affection et de son zèle, *Juxtà te est.* Et, puisqu'il agit par l'ordre de Dieu, en son nom et par la puissance de sa grâce, ne peut-il pas vous dire, de la part du Sauveur, que le lieu de vos possessions deviendra pur, et qu'il sera sanctifié par l'Homme-Dieu qui veut y habiter lui-même, *Emundabitur vestra possessio me commorante vobiscum.* [Num. xxxv. 34.].

Heureux temps (et comme il

nous est permis de l'augurer), heureux temps qui n'est pas éloigné, où l'édification de cette nouvelle Paroisse fera dire de ses habitans, en empruntant les paroles d'Isaïe : Tous ceux qui les verront les reconnoîtront pour le Peuple que le Seigneur a béni, *Omnes qui viderint eos, cognoscent illos, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus.* [Is. LXI. 9.] C'est moi, dira Dieu lui-même, qui l'ai formé pour ma gloire, et il publiera mes louanges, *Populum istum formavi mihi, laudem meam enarrabit.* Tous s'écrieront de concert, en louant les miséricordes de Dieu, qu'il a changé en jardin de délices la Terre qui étoit inculte, *Terra illa inculta facta est hortus voluptatis* [Ezech. XXXVI. 35.].

Et vous, mes Frères, en témoignant à Dieu votre sincère reconnoissance par l'exact acomplissement de sa loi, vous avez la douce satisfaction d'en donner ainsi la preuve la plus efficace et la plus ardemment désirée aux pieux et respectables Bienfaiteurs à qui vous êtes redevables du plus grand des biens. Vous solliciterez pour eux l'abondance des grâces, puisqu'ils auront travaillé à vous en ouvrir la source. Leur nom sera parmi vous à jamais en bénédiction; vous les regarderez moins encore comme de puissans Protecteurs par leur crédit sur la Terre, que par l'usage qu'ils en firent pour vous faciliter l'entrée dans le royaume du Ciel. Vos mérites deviendront en quelque manière les leurs; vos vertus personnelles plaideront éloquem-

ment en faveur de ceux qui s'occupèrent à les faire naître. Ils auront été, si je puis le dire, vos Apôtres; Dieu vous regardera comme leur conquête; et après que sa grâce aura été le principe et de leur zèle pour vous, et du succès qu'auront produit vos œuvres, il vous couronnera tous dans sa gloire. Je vous le souhaite, etc.

EXHORTATION

AUX PETITS SAVOYARDS,

Pour le Renouvellement des Vœux du Baptême.

Testes vos estis quia ipsi eligeritis vobis Dominum ut serviatis ei: Responderunt que : Testes.

Vous êtes témoins que vous avez choisi vous-mêmes le Seigneur pour le servir; ils lui répondirent : Nous en sommes témoins. *Au Livre de Josué.* Chap. XXIV.

MONSEIGNEUR (*),

Après avoir rappelé aux Israélites les bienfaits sans nombre du

---

(*) M. De Juigné, archevêque de Paris.

Seigneur, et avoir fait servir le motif de leur reconnoissance à ranimer l'ardeur de leur fidélité; après avoir affermi le choix de leur volonté pour les consacrer entièrement au service du vrai Dieu, le seul digne de leurs adorations et de leur culte; après leur avoir marqué l'injustice, l'aveuglement et le crime de se dévouer à des Dieux imaginaires; Josué eut la consolation d'entendre le peuple s'écrier d'une commune voix: A Dieu ne plaise que nous abandonnions le Seigneur, et que nous servions des Dieux étrangers, *Absit à nobis ut relinquamus Dominum et serviamus Diis alienis*. [Jos. XXIV. 16.].

C'est ce Peuple lui-même que Josué prend aussitôt à témoin de la parole qu'il vient de prononcer;

il exige et il reçoit la confirmation authentique de sa promesse, *Testes..... vos estis: Responderunt que: Testes.* [Ib. 22.]. De la part du Peuple, c'est la protestation publique de sa soumission aux ordres de Dieu; de la part de Dieu, c'est le renouvellement de l'alliance qu'il fait avec son Peuple par le ministère de Josué. Alors ce chef du peuple en expose les conditions, en proposant à ce Peuple les préceptes dont l'accomplissement doit cimenter cette alliance, *Percussit..... fœdus, et proposuit Populo præcepta.* [Ib. 25.].

Evénement célèbre dont Josué consacre la mémoire dans le Livre de la Loi. Il érige un monument qui en désigne l'importance, et qui, placé dans le sanctuaire, serve lui-même de témoin des paroles que Dieu a fait entendre, pour

que le prestige de l'oubli, ou que l'artifice du mensonge ne puissent jamais colorer le désordre de l'infidélité, *Ne fortè posteà negare velitis et mentiri Deo vestro.* [Ib. 27.].

Pouvois-je, mes chers Enfans, vous présenter une image plus ressemblante de la pieuse cérémonie qui vous réunit? A votre tête, un vertueux conducteur (*) digne de ce nom illustre, dont les vertus et les talens se sont disputé ou plutôt se sont partagé la gloire qui vous rassemble; un respectable Ministre de l'Eglise, dont assidument les leçons vous instruisent, et dont la charité veille généreusement à tous vos intérêts. Il veut exciter dans vous, par la vivacité de son zèle, celui dont vous devez être animés pour

(*) M. l'abbé de Fénélon.

le service de Dieu. Appelés, par sa voix, dans ce saint temple, pour y renouveler les engagemens sacrés que prirent en votre nom des cautions étrangères dans le moment de votre baptême, vous êtes prêts à ratifier solennellement la sainteté de ces promesses qui deviennent aujourd'hui expressément les vôtres. Je suis donc autorisé à vous dire comme Josué à Israël : Vous êtes témoins que vous-mêmes avez choisi le Seigneur pour le servir, et j'entends de votre part la même réponse : Nous en sommes témoins, *Testes vos estis*, etc. ; *responderunt que : Testes.*

Daigne le Dieu de bonté, touché de la droiture que lui exprimera la sincérité de vos desseins, répandre sur vous les bénédictions qui en assurent l'efficacité! Qu'il est

consolant pour vous de voir appuyer cette demande par les vues d'un auguste Pontife qui vient solliciter le Ciel en votre faveur ! Comme sa présence vous rend sensible l'universalité de ses soins, une abondance de grâce peut devenir pour vous le précieux effet de sa charité. Un Pasteur, dont la vigilance ne néglige aucune portion de son troupeau, intéresse toujours le Ciel. En même temps qu'il édifie la Terre, les détails dans lesquels l'esprit de piété l'invite à entrer relèvent, aux yeux même des hommes, la gloire des grands objets qui découvrent la sagesse de ses vues. Veuille l'Esprit saint nous éclairer vous et moi, pour que, dans une courte et familière instruction, je puisse vous pénétrer et vous convaincre de l'importance de l'objet

qui vous occupe dans ce saint jour !

Ce jour, que rien ne doit effacer de votre mémoire, est destiné, mes chers Enfans, à rendre grâce à Dieu du bonheur que vous avez de lui appartenir par le baptême, à vous remettre sous les yeux l'étendue des obligations qui dérivent de la grandeur de ce bienfait, pour former de nouveau la sincère résolution de les remplir.

Quelqu'inestimable que soit en elle-même la grâce du baptême, il est un nombre de Chrétiens qui en sentent à peine le prix. A la foiblesse du premier âge nécessairement incapable de la connoître lorsqu'on la reçoit, succède l'étourdissement d'une tendre enfance qu'on accoutume à en prononcer le nom sans qu'elle puisse

en pénétrer la valeur. Arrive bientôt la dissipation d'une première jeunesse que fixent seuls et qu'absorbent les frivoles amusemens; de là, au règne des passions, il n'est qu'un court intervalle. Ainsi une grande partie de la vie s'écoule, sans réfléchir sur l'efficacité du sacrement auquel on doit celle de la grâce; et l'on a presque, dans toute la suite de ses jours, la même insensibilité à cet égard que dans les premiers momens qui suivirent ceux de la naissance; c'est-à-dire qu'on est Chrétien, sans apprécier la noblesse et la dignité de ce titre, qu'on ne s'occupe ni de la sublimité de son origine, ni de la multitude des avantages qui le suivent. Comme si le baptême n'étoit qu'une religieuse cérémonie dont l'effet et l'appareil cessent en même

temps, on n'a qu'une idée vague des mystères de bonté et de miséricorde qui y sont renfermés.

Ah! pour vous en développer les heureuses suites, transportez-vous au moment de votre naissance. Alors enfans de colère, selon la parole de S. Paul [*Ephes.* II. 3.], dans la disgrâce de Dieu à qui vous deviez l'être, le Ciel vous étoit fermé, et vous n'étiez que les infortunés habitans de la Terre, dévoués à la malédiction dont le Seigneur l'a frappée, en punition du péché de notre premier Père. Déplorable état qui justifieroit aux yeux de la raison, si elle n'étoit pas alors ensevelie dans les plus profondes ténèbres, les larmes que fait couler l'infirmité de la nature.

Par quel heureux changement

disparurent presqu'aussitôt tous vos malheurs? De l'état de mort que le péché produit, vous fûtes transportés tout-à-coup dans la plénitude de la vie que la grâce opère. Le funeste héritage d'un père prévaricateur fut remplacé par le droit au royaume de votre Père qui est dans les Cieux. Revêtus de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre [*Gal.* III. 27.], Dieu vous vit à l'instant enrichis de ses mérites, devenus ses cohéritiers, ses frères, ses membres, unis à lui, incorporés en quelque sorte dans lui. Dès-lors il fut vrai de dire de vous, qu'il ne restoit rien en vous qui pût blesser les yeux du Seigneur, et vous rendre l'objet de son inimitié, *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* [Rom. VIII. 1]. Je puis le dire, à ce mo-

ment se renouvelle réellement en vous ce qui arriva d'une manière éclatante, lorsque, pour communiquer à l'eau la vertu de purifier nos ames, l'Homme-Dieu voulut en consacrer l'usage sur son corps adorable. Alors, vous dit l'Evangile, le Ciel s'ouvrit, l'Esprit saint en descendit visiblement, et la voix du Père céleste proclama hautement Jésus-Christ son bien-aimé et l'objet de ses complaisances. [*Luc.* III. 22.].

Oui, mes chers Enfans, voilà quels furent sur vous les admirables effets du baptême. En même temps que l'Eglise de Jésus-Christ vous admit dans son sein, le Ciel fut ouvert à vos désirs, vous en fûtes désignés Citoyens, vous en acquîtes le titre et les droits; avec la grâce, l'Esprit saint répandit dans vous

les vertus surnaturelles; de votre ame il fit son temple; gravé sur elle en traits ineffaçables, un caractère particulier vous imprima le sceau de la divine adoption qui vous met au nombre des enfans de Dieu. Hélas! peu auparavant vous n'étiez à ses yeux que les enfans d'Adam. Ce sont les eaux purifiantes du baptême qui en ont effacé la tache. Lavés dans le sang de l'Agneau qui vous a préparé ce bain salutaire, en étant ensevelis avec lui par le baptême, suivant l'expression de Saint Paul [*Colos.* II. 12.], par lui vous avez recouvré la vie. Vous étiez sous l'empire de la mort la plus redoutable le jour de votre naissance : le jour de votre baptême a été celui de votre résurrection.

Pourrez-vous donc, sans être attendris, vous représenter la main paternelle du Seigneur venant à votre secours, vous retirant du profond abyme qu'avoit creusé le péché, et substituant les richesses de sa libéralité au triste dépouillement qui accompagna votre entrée dans la vie? Eh! que seroit-elle pour vous, cette vie temporelle, si le baptême, sans lequel il n'y auroit pour vous aucun espoir de la vie de la gloire, ne vous en eût ouvert la route? Et quelle brillante carrière ne vous offre-t-il point à parcourir? Puisqu'en inscrivant vos noms dans le livre de vie, Dieu vous destine à partager éternellement son bonheur. Que ce jour fortuné, qui fut à la fois celui de votre délivrance et de votre conquête, soit donc désormais dans

votre esprit l'époque mémorable des miséricordes infinies du Seigneur sur vous; que chaque année, avec actions de grâces, votre reconnoissance le célèbre, et que surtout chacune de vos actions soit la preuve sensible que vous connoissez la noblesse de votre destination en qualité de Chrétiens, et que vous voulez en remplir le titre.

Car tel est, ne l'oubliez jamais, mes chers Enfans, tel est l'engagement que vous avez contracté en recevant le baptême. Alors, il est vrai, d'autres le promirent en votre nom; mais dans la solide persuasion que vous ratifieriez un jour leurs promesses. Comme, dès les premiers instans d'une vie naturelle, vous eûtes besoin de secours étrangers pour vous en procurer,

la conservation, il falloit que de nouveaux Parens, dans l'ordre de la grâce, répondissent de vos soins à la conserver, lorsque vous auriez la faculté d'en connoître le prix. Vous ignoriez hélas ! la valeur des dons que vous prodiguoit la main bienfaisante du Seigneur; mais ces bienfaits n'en existoient pas moins; et c'est ce temps d'une ignorance forcée et involontaire que nous vous invitons à compenser aujourd'hui par la détermination libre d'une soumission de choix, d'un dévouement entier aux volontés de Dieu dans l'Eglise de Jésus-Christ.

J'excéderois les bornes que me prescrit la circonstance, si, parcourant en détail les diverses cérémonies du baptême, j'entreprenois de vous y découvrir les différens

symboles et des biens qu'il produit et des devoirs qu'il impose; et, puisqu'il s'agit principalement ici d'en renouveller les promesses, il me suffira de les exposer. Or, que promit-on alors de votre part, et qu'allez-vous de nouveau promettre vous-mêmes? Appliquez-vous, mes chers Enfans, à le bien comprendre. Je vais, en vous rappelant vos promesses, vous retracer vos obligations. Les unes et les autres se réunissent pour former la règle générale de toute votre vie.

Que répondîtes-vous, demande S. Ambroise, lorsqu'un Ministre du Seigneur voulant s'assurer de vos dispositions, avant que de vous accorder la grâce du baptême, vous demanda si vous renonciez au Démon, à ses pompes et à

ses œuvres: *Quid respondisti?* Le renoncement le plus formel et le plus décidé, exprimé dans les termes les plus précis et les plus clairs, a été la réponse que vous réitérez aujourd'hui, *Abrenuntio.* Voilà donc, dans ce seul mot, l'étendue de vos engagemens qu'il s'agit de développer.

Qu'est-ce en effet que renoncer au Démon, à ses pompes et à ses œuvres? Ce n'est pas, dit S. Augustin, ce n'est pas simplement y renoncer par ses paroles, mais par ses mœurs; c'est vouloir soutenir par sa conduite la fidélité qu'annonce ce langage; c'est être déterminé à honorer le nom de Chrétien par l'accomplissement des devoirs du Christianisme; c'est promettre qu'on ne consentira plus à offrir l'odieux

mélange du titre de disciple de Jésus-Christ par le baptême, et d'esclave du Démon par le péché, *Quid tibi cum pompis Diaboli, amator Christi* ?

Qu'est-ce que renoncer au Démon, à ses pompes et à ses œuvres ? C'est reconnoître que Jésus-Christ, votre libérateur, a droit lui seul de régner dans votre ame; que, comme elle appartient au Dieu créateur par la souveraineté du domaine qu'il a sur tous les êtres, le Dieu sauveur en a acheté la possession, en l'arrachant, par ses victoires, au pouvoir du Prince des ténèbres : que l'Esprit saint l'ayant sanctifiée par l'effusion de la grâce, elle se voit consacrée à tous les titres aux trois personnes de la Trinité adorable; que, recevant en leur nom le sacrement

qui lui ouvre la route du salut, c'est à Dieu, seul auteur du salut, qu'elle doit se dévouer. C'est l'Evangile qui lui trace la voie du salut qu'elle doit suivre; c'est tout ce qui éloigne du salut qu'elle doit rejeter; c'est l'ennemi de Dieu et du salut qu'elle doit combattre, et qu'avec le secours de Dieu elle s'engage à vaincre, *Abrenuntio.*

Qu'est-ce que renoncer au Démon, à ses pompes et à ses œuvres? C'est, au dedans de soi-même, déclarer aussi décidément la guerre au vice, que le Démon la déclare ouvertement lui-même à la vertu; c'est résister aux inclinations perverses de la nature, à la séduction des sens, à la violence des tentations; c'est, pour se garantir des piéges du Tentateur, se revêtir, selon l'avis de S. Paul, de toutes

les armes de Dieu, *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversùs insidias Diaboli.* [Ephes. VI. 11.]. C'est opposer à l'attrait du péché le bouclier de la Foi, la ressource de la prière, le secours des sacremens, la fuite des occasions, la sagesse des préservatifs, la continuité de la vigilance; c'est, en un mot, ne se permettre jamais ce que Dieu défend; et voilà ce qu'il faut entendre par les œuvres du Démon, par les pompes et les vanités dont il inspire si vivement l'amour au Monde, *Abrenuntio.*

Ici, mes chers Enfans, je dois, pour votre instruction, prévenir une erreur dont la fausse apparence peut vous séduire. Ne me reprocheriez-vous point intérieurement de vous exhorter à renoncer aux pompes et aux œuvres du

Démon, tandis que je devrois plutôt vous encourager à supporter les peines et les travaux de la vie? Peut-être croyez-vous trouver, dans la nature même de votre condition, l'accomplissement de vos devoirs; peut-être vous regardez-vous comme exempts des dangers du Monde, parce qu'il est en effet des dangers dont l'état que vous a marqué la Providence semble vous garantir; peut-être n'envisagez-vous, comme pernicieux au salut, que le vain éclat sous lequel se montre à vos yeux ce qu'on appelle le Monde; et vous n'apercevez pas pour vous une matière de renoncement, parce que vous n'avez pas à craindre d'être séduits par la vanité des biens qui opèrent la séduction. Sans doute, il est des écueils pour les Heureux du siécle

qui sont moins redoutables pour vous. Le faux bonheur de cette vie est un grand obstacle à la vraie félicité de l'autre. Ne pas en éprouver l'illusion est, aux yeux de la loi, un avantage dont la vertu s'applaudit, quand on a assez de lumière pour le connoître, assez de sagesse pour l'estimer. Mais, ne vous y trompez pas, il est, dans toutes les conditions, des dangers qui leur sont propres; il est un Monde qui proportionne à chaque condition ses maximes, ses erreurs et ses usages. Les objets sont différens selon la diversité des états; mais les sentimens sont les mêmes; les désirs, les goûts, les penchans se ressemblent et se rapprochent. Partout les passions pénètrent et portent partout avec elles la contagion du péché. Comme

le péché peut trouver accès dans tous les cœurs, ce n'est pas précisément la valeur de l'objet, c'est la nature des sentimens qui les rend coupables; et dans les chaumières, ainsi que dans les palais, on est exposé à le devenir. Comme dans les conditions relevées, la soif insatiable des grandes richesses est une source d'iniquités, l'avidité d'un gain médiocre peut conduire à l'injustice dans celles qui en sont plus éloignées. Comme il est, au sein des honneurs, des rivalités odieuses; il est, dans l'obscurité du rang, de coupables jalousies; qu'importe que la cause en soit légère, dès que la haine et les querelles en sont la suite? Comme, dans l'aisance de la fortune, il est un esprit de dissipation qui préfère le vide des amusemens à des

occupations importantes; il est aussi, jusques dans l'indigence, une oisiveté condamnable qui en accumule les misères, et qui enfante les vices. Comme il est, dans l'abondance, un attachement excessif aux biens dont on jouit; il est, dans leur privation un excès de cupidité qui les désire. Non, non, ce n'est pas uniquement l'éclat des grandeurs qui produit l'orgueil; son poison s'insinue à travers les humbles dehors qui devoient écarter les enflures de la vanité. Le Berger et le Monarque ont à s'en défendre. La dépravation des mœurs, pour étendre ses ravages, n'a pas besoin des douceurs de la vie; et, trop souvent, sous le poids même d'une existence dure et pénible, on couvre le libertinage d'un cœur corrompu. Ce

n'est pas toujours à grands frais qu'on transgresse les lois de la société ; le Pauvre lui-même peut s'abandonner à une honteuse intempérance dont les excès avilissent et dégradent ceux qui s'y livrent.

Combien de périls vous environnent donc, mes chers Enfans, dans l'asile même que votre état vous présente ! Combien de liaisons peuvent être pernicieuses pour vous, si vous n'évitez pas avec soin celles qui peuvent ou vous donner des leçons du vice, ou vous y entraîner par l'exemple ! Avec quelle constante exactitude devez-vous vaincre une criminelle indolence qui néglige les exercices de la Religion, qui en omet les devoirs, et qui ne remplit pas l'obligation essentielle de s'en instruire ! Souvent, plus occupé du plus mince

intérêt du temps que du salut éternel de son ame, n'arrive-t-il point qu'on est sourd à la voix de Dieu, lorsqu'il appelle dans son temple, surtout aux heures du sacrifice, dans les jours spécialement consacrés à son service, et que vous devez spécialement sanctifier ? Quelle ne doit pas être votre attention à régler vos pensées, vos affections, vos paroles, pour ne rien admettre dans votre ame qui blesse la pureté du Christianisme, et ne rien proférer dans vos discours qui en blasphême la majestueuse sainteté ! Et parce que le péché est l'œuvre du Démon, en renonçant au Démon, donc c'est au péché, c'est à tous les péchés, c'est à toutes les occasions prochaines du péché que vous avez renoncé en recevant le baptême.

Ces engagemens sacrés, vous venez les renouveller solennellement aujourd'hui. Ce n'est plus par une voix étrangère que va se porter au trône de Dieu l'expression de votre dévouement à son culte; c'est vous-mêmes qui, par acclamation, allez offrir à Jésus-Christ les protestations d'une ame chrétienne par choix, après l'avoir d'abord été par un pur effet de sa miséricorde. C'est vous qui, pénétrés de la grandeur de ses bienfaits, vous empressez à lui assurer l'hommage soutenu d'une invariable fidélité. Instruits par sa parole qu'on ne peut servir deux maîtres, c'est lui que vous choisissez, c'est à lui que vous vous consacrez, et c'est vous-mêmes qui en rendez singulièrement témoignage, *Testes vos estis, quia ipsi*

elegeritis vobis Dominum. [Jos. XXIV. 22.].

Ils en seront aussi les témoins, ces saints autels à la face desquels vous confirmez authentiquement la promesse de vous attacher invariablement à Jésus-Christ, et c'est à Jésus-Christ qu'est adressée directement votre promesse. Il en est tout ensemble et le témoin et l'objet. Il y a plus encore, mes chers Enfans, et sentez toute la force de cette circonstance, c'est le jour même auquel admis pour la première fois à la table sainte, vous avez eu le bonheur et la gloire de vous nourrir de la chair adorable de Jésus Christ. Oui, c'est dans ce jour que vous renouvelez avec lui la précieuse alliance dont votre baptême a été le gage. Le traité est donc signé de son sang,

vos ames en sont encore empreintes, vos cœurs sont encore émus des marques de sa tendresse. C'est dans le mouvement d'une vive reconnoissance, c'est dans l'ardeur d'un divin amour, que vous abjurez à ses pieds tout autre empire que le sien; c'est dans le sein de Jésus-Christ même que vous allez déposer l'acte solennel d'un renoncement entier au Démon et à ses œuvres, *Abrenuntio tibi Satana.*

Ah! ressouvenez-vous de cette parole, vous dirai-je avec S. Chrysostôme; nourrissez-en l'idée; qu'elle soit votre défense, en même temps qu'elle sera votre règle; ou sachez que cette parole, qui est aujourd'hui dans vous l'édifiant langage d'un cœur religieux, formeroit elle-même contre vous la plus formidable accusation, si votre

cœur étoit perverti. Ne la regardez pas, cette parole, comme une expression passagère que dicte la ferveur d'un instant, et que sans danger la conduite peut démentir. Vos promesses, dit S. Cyrille, sont consignées dans les Livres secrets du Seigneur. Au moment où vous les prononcez sur la Terre, elles sont gravées dans le Ciel; et les Esprits célestes, ministres immortels du Tout-Puissant, ajoute Saint Ephrem, en conservent le dépôt jusqu'au jour où vous irez en rendre compte. Ils les produiront au tribunal du souverain Juge: là, si vous avez été infidèles, opposés vous-mêmes à vous-mêmes, vous entendrez sortir de sa bouche cette foudroyante parole: C'est vous qui avez porté contre vous l'arrêt de votre condamnation, *De*

ore tuo te judico. [Luc. XIX. 12.].

Oui, mes chers Enfans, vous vous jugerez vous-mêmes par l'effrayante comparaison de ce que vous aurez promis et de ce que vous aurez fait, si vos œuvres sont en contradiction avec vos paroles. Vous promettez aujourd'hui à Jésus-Christ de conserver pure cette ame qu'il a lavée dans son sang ; que répondrez-vous, si elle paroît à ses yeux couverte de la lèpre du péché ? Vous lui promettez de ne pas ternir l'éclat des dons dont il l'a enrichie ; que répondrez-vous, si, en la rendant au Dieu créateur, il voit que dans elle le péché a défiguré jusqu'à son image ? Vous lui promettez de soutenir, par la régularité d'une vie chrétienne, l'auguste nom de Chré-

tien, dont vous faites à ce moment le garant de votre fidélité; que répondrez-vous, si la sainteté de ce caractère contraste avec la honte de vos discordes? Vous lui promettez d'être des enfans dociles à son Eglise, d'édifier les Fidèles par vos exemples, par l'obéissance à ses lois; que répondrez-vous, si vous avez été rebelles à l'Eglise par l'infraction de ses commandemens, si vous avez affligé les Fidèles par vos scandales? Quoi! par une grâce spéciale, vous vécûtes dans le sein de l'Eglise, vous fûtes dirigés par ses enseignemens, environnés de ses secours, comblés de ses biens. Le baptême vous en ouvrit l'entrée, vous donna le premier droit à ses Sacremens. Il vous rendit participant à ses prières, il vous confia à sa vigilance, à

ses soins, à sa tendresse. Vous le reconnoissez aujourd'hui, vous le publiez : quel seroit donc et votre malheur et votre crime, si jamais l'éclatant aveu, que fait aujourd'hui la sincérité de votre reconnoissance, formoit la conviction de votre ingratitude ! Ah ! dans cette désolante supposition, dont je prie le Seigneur de ne permettre pour aucun de vous la réalité, quel sort vous vous ménagez dans le jour décisif de ses jugemens ! A ce moment se présente à mon esprit un trait mémorable que l'Histoire nous a transmis (*). Je vous l'expose en finissant, il vous rendra plus sensible la nature des pro-

---

(*) Histoire de la Persécution des Vandales, par Victor d'Utique.

messes dont la force vous présage les effets.

Dans un des premiers siécles (*) de l'Eglise, un Chrétien (**) parjure à la Foi du Christianisme, peu content d'en profaner la sainteté par ses transgressions, en vint jusqu'à persécuter ceux qui, fidèles aux vœux du baptême, en faisoient constamment la règle de leur conduite. Parmi ceux-ci, il choisit pour l'objet de ses fureurs celui-là même qui avoit conféré le saint baptême à ce lâche Apostat qui en trahissoit avec tant d'audace les engagemens. Alors, pour toute défense, c'est la force même de ces irrévocables engagemens que

(*) Le cinquième.
(**) Elpidophore.

le vertueux Diacre persécuté lui oppose. Il déploye tout-à-coup à ses yeux le même vêtement dont il l'avoit revêtu, après qu'il eut été régénéré par le baptême; vêtement qui, par sa blancheur, étoit le symbole de l'innocence dont ce Sacrement est la source; armé de courage et de zèle, il le lui présente; et, parce que toute la force des plus vifs reproches est renfermée dans l'éloquence de ce spectacle: Voilà, lui dit-il, voilà vos accusateurs, *Hæc sunt lintea quæ te accusabunt.* Vous le reçutes, vous le portâtes, ce vêtement, dans les momens privilégiés où il fut destiné à représenter la pureté de votre ame; il annonçoit l'éclat qu'avoit répandu sur elle les eaux du baptême, *Hæc te immaculatum cinxerant*

de fonte surgentem. Mais, parce que vous en avez souillé la beauté, et effacé le lustre; parce que vous l'avez sacrilégement déchirée cette robe nuptiale, vous serez exclu avec indignation de la salle du festin. Portez ce vêtement que vous avez rendu pour vous un vêtement de malédiction; portez-le dans l'affreux séjour des malédictions éternelles, déserteur perfide de la milice sacrée de Jésus-Christ, dont vous insultez les étendards, après vous être rangé à leur suite; allez gémir sous la puissance du Démon, dont vous avez d'abord abjuré et ensuite préféré l'empire, *Hæc te acriùs persequentur, flammantem gehennam cum cœperis possidere.*

Ainsi, mes chers Enfans, s'éleveroient contre vous vos promesses,

même, puisqu'elles expriment l'alliance que vous avez faite et que vous renouvelez avec Dieu. Dieu pourroit vous dire : Les vœux de votre baptême attestent que vous m'avez choisi, et vos œuvres sont témoins que vous m'avez abandonné. C'est de moi que vous avez tout reçu, c'est de moi que vous avez tout à attendre; c'est à moi que vous avez tout promis; voilà ce qu'ont signifié vos paroles. Vous avez été insensibles à mes bienfaits, vous avez sacrifié vos espérances, vous avez violé vos engagemens; voilà ce qu'a prouvé votre vie. Comment le Démon a-t-il tenté votre cœur de mentir à l'Esprit saint? Ainsi parle S. Pierre aux Malheureux dont la hardie dissimulation avoit déguisé le crime, *Cur tentavit*

Satanas cor tuum, mentiri te Spiritui sancto? [Act. v. 3.]. Ce ne sont pas les hommes, ajouta-t-il, que vous avez trompés; c'est à Dieu lui même que s'est adressée l'imposture de votre langage, *Non es mentitus hominibus, sed Deo.* [Ibid. 4.]. A l'instant, frappé de mort, le coupable tombe à ses pieds. Une mort éternelle suivroit ce reproche du Seigneur : Vous m'avez oublié, je vous méconnois; vous avez rétracté vos promesses, je ne vous dois que mes vengeances; vous avez renoncé à ma loi, renoncez à mon bonheur; ce n'est pas à vos paroles que j'ai promis mon royaume, c'est à vos œuvres. Ecartons ces idées lugubres, n'employons pas le motif de la terreur, où doit agir efficacement celui de l'amour. Peut-il n'en pas

exciter le vif sentiment dans vos ames, l'amour que vous témoigne Dieu lui-même? Ah! voyez avec réflexion, mes chers Enfans, ce que Dieu fait pour vous, comment il s'occupe de vous, avec quelle bonté il veille sur vous. La Providence a conduit vos pas, elle a affermi votre enfance; elle vous a prémuni contre ses dangers. Au milieu d'une patrie étrangère, elle vous fait retrouver les sentimens de la vôtre; elle vous ménage des ressources; et combien surtout elle les multiplie pour votre ame, pour votre salut! Combien de secours elle vous offre pour la vertu! Comme aussi la vertu est le seul titre qui fixe les regards de Dieu, elle intéresse aussi pour vous les Ames vertueuses: voyez-en ici un nombre illustre désirer vos progrès

dans la piété, et y applaudir, les encourager par leur présence, les solliciter par leurs prières, s'édifier de vos exemples, vous donner à vous-mêmes le touchant spectacle de cet esprit de Religion qui les rapproche de vous par les sentimens, et qui vous les rendra doublement chers par la générosité de leurs bienfaits, dirigés à favoriser votre accroissement en vertu. C'est à Dieu, mes chers Enfans, que vous devez une protection si marquée. Refuserez-vous de lui être fidèles? Il se montre sensiblement votre Père, serez-vous des enfans ingrats? Il vous accueille avec tendresse pour vous récompenser un jour avec magnificence. Ses perfections, ses droits, sa miséricorde, le plus grand et le plus essentiel de vos intérêts, tout vous invite à accom-

plir exactement ce que vous promettez au Seigneur, pour jouir éternellement de la félicité qu'il vous promet lui-même dans le séjour de sa gloire. Ainsi soit-il.

TABLE

ET

ANALYSE DES SERMONS

DU CARÊME,

Contenus dans ce huitième Volume.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article analysé, et le second celle où il finit.

Sermon pour le Vendredi Saint. Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Accord et triomphe de la justice et de la miséricorde dans la passion de Notre-Seigneur, *Justitia et pax osculatæ sunt.* Jésus-Christ épuisant sur lui tous

les traits de la justice de Dieu son Père qu'il veut venger : première Partie. Jésus-Christ ouvrant dans lui toutes les sources de la miséricorde divine aux hommes qu'il veut sauver ; seconde Partie. Pag. 1-5.

Premiere Partie. — La justice de Dieu s'exerce sur un Homme-Dieu ; voilà donc l'inestimable valeur de la satisfaction, opposée à l'énormité du péché. Elle s'exerce par les divers genres de peines ; voilà donc l'universalité de la satisfaction, opposée aux divers désordres du péché. Elle s'exerce publiquement avec éclat ; voilà donc la solennité de la satisfaction, opposée au scandale du péché. Pag. 5-7.

1.° Nulle autre victime ne pouvoit satisfaire à la justice de Dieu ; il n'y avoit que l'Homme-Dieu qui en fût capable. C'est en cette qualité que J.-C. se présente à Dieu sur le mont des Olives. Dieu, il l'a prouvé par toutes ses œuvres ; homme, il le témoigne par la soumission à la volonté de Dieu. Pag. 7-12. Un Dieu victime pour expier le péché, pour

réparer l'outrage que le péché fait à Dieu! Osez dire encore que le péché n'est rien. On n'en connoît bien la griéveté, que par la dignité du Réparateur. Pag. 12-16.

2.° Par l'universalité de la satisfaction. Le principe du péché étant dans le cœur des hommes, il n'y a point, et il ne peut point y avoir de vraie pénitence sans celle du cœur. Aussi, premièrement, c'est le cœur de J.-C. qui se livre au torrent d'une douleur plus étendue que cet Océan même d'iniquités qui en est l'objet. Pénitence de tous les siécles et pour tous les siécles; l'immense capacité de son cœur renferme plus de regrets, plus d'amertumes, plus de douleurs, que n'a pu renfermer de malice le cœur de tous les hommes; jusques-là que la contrition de son cœur passe à tout son corps qu'elle inonde d'une sueur de sang. Contrition universelle, contrition libre, et toute filiale, profonde, généreuse, vraiment divine. Pag. 16-20. Si le cœur est la source du péché; secondement, l'orgueil de l'esprit marche

à la tête de tous les péchés. Jésus-Christ en expie les offenses par toute l'humiliation à quoi il se dévoue. Les prodiges qu'il opère sur le mont des Oliviers, en renversant d'une parole les soldats venus pour le saisir, témoignoient bien sa toute-puissance; et néanmoins il consent à se laisser prendre, et charger de liens, et conduire prisonnier devant les divers tribunaux. Le coupable orgueil des hommes alla-t-il jamais plus loin que les profondes humiliations de Jésus-Christ? Un de ses Disciples l'a trahi, vendu à ses ennemis, tous l'abandonnent, tout un peuple égaré l'outrage, l'insulte, demande sa mort; un voleur public lui est préféré. Jésus-Christ endure tout; il met sa gloire dans son humiliation qui répare l'orgueil du péché. Pag. 20-28. Troisièmement, il veut en expier les criminelles douceurs, en souffrant dans son corps. Pag. 28-32.

3.° Le Monde tout entier a été le théâtre du crime; la croix sur laquelle Jésus-Christ meurt, devient l'autel du

Monde tout entier. Les prodiges qui accompagnent son dernier soupir l'apprennent à l'Univers. Dieu est vengé à la face de la Terre, puisque la Terre ébranlée apprend que le Fils de Dieu meurt pour expier les crimes du Monde, en voyant ce qui se passe à sa mort. Pag. 32-39. Puisque le Fils de Dieu a si solennellement proclamé la pénitence qu'il fait pour nous, pourquoi de notre part cette lâcheté à embrasser la pénitence? Cette fuite, ce dédain de tout ce qui nous rappelle à la pénitence? Nous adorons publiquement Jésus-Christ crucifié; et, dans notre conduite, nous rougissons de sa croix. Pag. 39-43.

Seconde Partie. — Si la passion de Jésus-Christ nous présente le mystère terrible de la justice divine, elle nous offre en même temps le consolant mystère de la miséricorde de Dieu; miséricorde dans les motifs de ses souffrances, dans toute la suite de ses souffrances, dans la consommation de ses souffrances.

1.° Motifs de ses souffrances; il les avoit déclarés à ses Apôtres: *C'étoit*, disoit-il, *afin que ceux qui croiroient en lui ne périssent pas.* Il veut nous sauver tous, et c'est cette volonté universelle dans ses desseins, courageuse dans ses moyens qui, sur le mont des Oliviers, le plonge dans une mer de tristesse; il prévoit trop à combien de Pécheurs ses souffrances seront inutiles; mais il voit aussi à combien de Pénitens elles profiteront. Ce qu'il vouloit alors, il le veut encore aujourd'hui. Pag. 43-53.

2.° Durant tout le cours de ses souffrances, sa miséricorde ne cesse de se signaler; envers le perfide Apôtre qui l'a trahi, envers les soldats qui le saisissent, l'Apôtre qui le renie, les ennemis qui le persécutent, insensibles à tous les prodiges de sa bonté comme à ceux de sa puissance. Pag. 53-63. Eh! n'est-ce pas là encore notre conduite à nous-mêmes? Sa miséricorde nous presse; nous lui résistons opiniâtrement. Pag. 63-66.

3.° Le moment où Jésus-Christ ter-

mine une vie consacrée à l'instruction des hommes, est sans doute le moment où les hommes commettent le plus grand des crimes. Eh! quelle ressource peut leur rester désormais, puisque leur Sauveur va expirer entre leurs mains? C'est le moment même où s'ouvrent pour les hommes les sources inépuisables de la miséricorde, puisque c'est à ce moment que s'opère leur délivrance et leur salut. Jésus-Christ mourant a prononcé la réconciliation entre le Ciel et la Terre. Il prie, c'est le pardon des injures des hommes qu'il demande à Dieu. Du sein des supplices, il ouvre son royaume au Larron pénitent. Il présente à Marie tous les hommes substitués à sa place dans la personne du Disciple bien-aimé. Il a effacé, comme dit S. Paul, le décret de mort porté contre nous; sa croix est désormais un bouclier impénétrable aux traits de la justice divine; elle est devenue le trône du salut, l'appui de nos espérances, et la porte du Royaume céleste. Pag. 66-76.

Sermon pour la Fête de Pâque. Sur la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans le mystère de ce jour, double triomphe: Celui du Sauveur et celui des hommes, avec cette circonstance que nous triomphons essentiellement par Jésus-Christ, et que lui veut triompher par nous. Résurrection corporelle de Jésus-Christ, sujet de triomphe pour le Chrétien; première Partie. Résurrection spirituelle du Pécheur, sujet de triomphe pour Jésus-Christ; l'un vous fait comprendre ce qu'a d'intéressant pour vous un mystère qui vous couvre de gloire; l'autre vous marquera comment la sainte joie de ce mystère peut contribuer à la gloire de Jésus-Christ. Pag. 81-82.

Premiere Partie. — Triomphe de Jésus-Christ dans sa résurrection, triomphe propre et personnel au Chrétien.

Comment? Pour trois raisons principales. 1.° Par la qualité du Maître que cette résurrection vous démontre : Jésus-Christ est ressuscité ; c'est donc un Homme-Dieu auquel vous vous soumettez; voilà ce qui glorifie votre Foi. 2.° Par la noblesse de la destinée que cette résurrection vous garantit : Jésus-Christ est ressuscité; vous ressusciterez donc un jour vous-mêmes; voilà ce qui vous console de votre mortalité. 3.° Par la force que cette résurrection vous communique; Jésus-Christ est ressuscité, vous ressusciterez à son exemple; voilà ce qui vous soutient dans vos devoirs. Pag. 82-84.

1.° La résurrection de Jésus-Christ glorifie votre Foi. L'incrédulité nous oppose l'ignominie de sa passion et de sa mort; avec Saint Paul, nous lui opposons la gloire et le miracle de sa résurrection. Sur quoi est fondée cette croyance? Par qui cette Foi de la résurrection a-t-elle été annoncée au Monde? Qu'étoient-ce que les Apôtres? — Quand a-t-elle été annoncée? En public; quand

Jérusalem fumoit encore du sang qu'elle venoit de répandre.—A qui l'a-t-elle été? Non, à quelques personnes seulement, mais à la nation, à ses chefs assemblés, à ses conseils souverains. — A quel prix l'ont-ils annoncée, ces hommes qui, auparavant, avoient si lâchement abandonné Jésus-Christ? Au prix de leur repos, de leur sang, de leur vie. Ils l'attestent d'une manière uniforme, invariable, unanime, dans les tortures, avec le plus intrépide courage. — Dans quel intérêt l'ont-ils annoncée? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, que pouvoient-ils attendre, et qu'ont-ils trouvé parmi les hommes? Des supplices. — Qu'est-il résulté de leur prédication? Des conversions sans nombre. Voilà des faits dont il est impossible d'affoiblir la certitude, des faits transmis par des témoins irrécusables, dans des livres contemporains, de qui l'authenticité ne sauroit être attaquée. Pag. 84-94. Or, c'étoit par sa résurrection surtout que Jésus-Christ devoit manifester sa divinité, ainsi qu'il l'avoit solennellement déclaré. Il ressus-

cite, donc il est Dieu; donc, nous avons raison de le reconnoître pour notre Maître, de croire à sa parole, à ses mystères, à toute sa doctrine. Pag. 94-102.

2.° Résurrection de Jésus-Christ, gage de nos glorieuses destinées. Conclusion naturelle qu'en tire Saint Paul, parce que: De même que nous étions morts dans le premier Adam, ainsi ressusciterons-nous par la vertu du second Adam. Est-ce une raison suffisante pour nier cette résurrection, que de ne la pouvoir comprendre? Mais si Jésus-Christ a pu se ressusciter lui-même, pourquoi n'auroit-il pas le pouvoir de nous ressusciter? Certitude de la résurrection des morts par les témoignages des Saints Pères. Pag. 102-110.

3.° Glorieuse espérance qu'elle donne au Chrétien, dans les combats de la vie présente et future, et au moment de la mort. Pag. 110-112.

Seconde Partie. — En quoi consiste la résurrection spirituelle? A sortir de l'état du péché. Or, comment la

résurrection spirituelle du Pécheur devient-elle un sujet de triomphe pour Jésus-Christ? Parce que cette résurrection spirituelle accomplit les desseins de Jésus-Christ dans sa résurrection. Parce qu'elle fait éclater la vertu de la résurrection de Jésus-Christ, lorsqu'elle vous fait honorer sa résurrection. Pag. 112-113.

1.° Jésus-Christ, en se ressuscitant, a voulu nous amener à cette résurrection qui nous fait passer de la mort du péché à la vie de la grâce, pour que nous puissions jouir un jour de celle de la gloire. De là, il est donc une sorte de triomphe pour le Sauveur qu'il dépend de nous de lui procurer. Triomphe des desseins que son amour pour vous a fait naître dans son cœur, et que la fidélité du vôtre doit accomplir; triomphe des vues de paix et de miséricorde qu'il a sur vous, et auxquelles c'est maintenant à vous à coopérer; triomphe de cette volonté bienfaisante qui l'a sacrifié pour vous sauver, et que par votre salut vous devez glorifier; triom-

phe que la bonté de Jésus-Christ regarde comme le sien, parce qu'il est essentiellement le vôtre. Pag. 113-115. Ce qu'il veut de vous, Pécheurs, c'est que vous commenciez à marcher dans une route nouvelle, en renonçant au péché. Pag. 115-118.

2.° Comme c'est par la créance de ce mystère que le Monde s'est converti; c'est aussi par la conversion du Monde que ce mystère a été singulièrement glorifié. Or, la résurrection spirituelle du Pécheur contribue encore à perpétuer cette gloire. Sa conversion même est un premier témoignage rendu à la foi de la résurrection de Jésus-Christ, un hommage éclatant en faveur de cette Foi, et qui atteste la puissance du Maître par qui s'opère cette conversion. Que d'obstacles n'y avoit-il pas à franchir pour y arriver? C'est par la puissance de Jésus-Christ ressuscité, disoit Saint Pierre aux Anciens du Peuple, que ce malade a été guéri par nos mains; et c'est ainsi qu'il dépend de vous que nous disions encore aujourd'hui: Voyez

les miracles de conversion que cette résurrection opère. La victoire que Jésus-Christ remporte sur les cœurs, couronne ainsi celle qu'il a remportée sur la mort. Pag. 118-124.

3.° Triomphe pour l'église. A peine les Apôtres eurent-ils publié l'annonce que leur Maître étoit ressuscité; les Fidèles, dispersés par sa mort, se réunissent; et la gloire de l'Eglise se confondra désormais, pour tous les siécles, avec celle de son auguste époux. Cette gloire, c'est à nous à la perpétuer. Quel triomphe pour l'Eglise, si nous pouvions dire, de chacun de vous, comme les Apôtres, en parlant du Sauveur : Il est vraiment ressuscité, *surrexit*. Pag. 124-126. C'est là l'objet de tous ses vœux, le but de tous ses efforts; tout l'esprit de ce mystère. Mais pouvons-nous le lui promettre ce triomphe, à la vue de tant de Chrétiens toujours gissans dans le tombeau du péché, de tant de prétendues résurrections qui ont lieu dans le cours de ces saintes solennités et qui passent avec elles! Résur-

rections simulées et apparentes... Résurrections languissantes et inefficaces..... Résurrections passagères et momentanées. Pag. 126-134. Prière à Jésus-Christ. Compliment au Roi. Pag. 134-142.

Sermon pour le Dimanche de Quasimodo. Sur l'Incrédulité.

Vice de l'incrédulité considéré dans ses principes; première Partie. Foiblesse de l'incrédulité dans ses moyens de séduction; seconde Partie. Pag. 146.

PREMIERE PARTIE. — L'incrédulité de l'esprit est formée communément par les passions du cœur; l'incrédulité que l'on appelle le résultat des lumières, n'en marque jamais la supériorité; l'incrédulité tend efficacement à détruire dans le Monde les plus puissans motifs de la probité. Pag. 147.

1.° Les passions du cœur, source ordinaire de l'incrédulité de l'esprit. Parce que la morale de la Religion

gêne les passions du cœur, on en secoue le joug; témoin la conduite habituelle de la plupart des Incrédules. Qu'ils soyent de bonne foi, et ils en feront l'aveu; ces dogmes qu'ils nous contestent, ils auroient intérêt à ce qu'ils ne fussent pas aussi bien prouvés; pour cela, ils les nient. On ne s'éloigne de la Foi, qu'à mesure qu'on s'éloigne de la morale. L'expérience atteste que les doutes cessent avec le déréglement des mœurs; que ceux-là déclament avec le plus de violence contre la Religion, qui en suivent le moins les maximes. Par là même, ne sont-ils pas suspects, puisqu'ils sont intéressés? Ce n'est que pour faire taire le cri importun de la conscience, que l'on élève si haut la voix de l'incrédulité. Pag. 147-159. On nous répond que nous invectivons. Mais est-ce invectiver que de parler comme les Philosophes mêmes de l'antiquité profane? C'est de tout temps que les hommes se sont accordés à reconnoître une liaison étroite entre les égaremens du cœur et l'aveuglement de l'esprit. Pag. 159-160.

2.° L'incrédulité est-elle, comme elle s'en vante, la preuve des lumières? Que parmi les Incrédules, il y ait des hommes à qui l'on ne puisse refuser des lumières et des talens; nous ne le dissimulons pas; mais que les lumières et la pénétration de l'esprit mènent à l'incrédulité, comme si l'on ne pouvoit être éclairé par la raison et docile à la foi, peut-on sérieusement nous le persuader? Quoi! pour l'incrédulité seule la raison seroit un don privilégié? La raison n'auroit point parlé par la voix de tant d'hommes qui ont défendu la Religion? Ils pensent, les Incrédules de nos jours; c'est là leur cri de guerre: ils ne pensoient donc pas, ces hommes également distingués par leurs talens et leurs vertus, l'ornement immortel de la Religion et de la société? Ils pensent, les Incrédules de nos jours! La preuve en est-elle bien constatée par la foule d'erreurs, de contradictions, d'absurdités qui remplissent leurs ouvrages, même les plus vantés? Qu'ont-ils établi? Quels mystères nouveaux n'opposent-ils pas aux

anciens mystères de la Religion? Quelles garanties vous donnent-ils à leur doctrine? Pag. 160-174.

3.° Conséquences de l'incrédulité pour la probité. Parce que l'incrédulité reconnoît, dans la Religion, le mobile le plus puissant pour l'exercice de la vertu, elle en attribue l'établissement à la politique des hommes. Par ce seul aveu, elle se déclare donc l'ennemie de la vertu et de la probité, en leur enlevant leur base la plus solide. Pag. 174-176. Elle se retranche dans le bien public. Comment se fait-il que la société y compte si peu? Vous-même, dans une négociation délicate qui exigeroit du désintéressement et de la bonne foi, vous confieriez-vous à un homme sans Religion, et faisant profession de n'en suivre aucune? Que n'auriez-vous pas en effet à redouter d'un concurrent, d'un ennemi, qui croiroit pouvoir impunément satisfaire ses desseins contre vous? Vainement vous rassureriez-vous sur ce que l'on affecte d'appeler principes d'équité naturelle et d'intérêt personnel. Non, dans le

système de l'incrédulité, quand on ne croit pas avoir rien à craindre ni à espérer des hommes, on ne fera pas céder son intérêt au leur; et quand on n'a rien à attendre dans l'autre vie, on ne se refuse pas les jouissances de celle-ci. Pag. 176-180. Mais, dit-on, il y a des lois humaines. Quand on ne reconnoît pas les lois divines, on est bientôt disposé à rejeter les lois humaines. Privées de l'appui de la Religion, que deviennent les lois humaines? Pag. 180-181. On se repliera sur le sentiment de la vertu. La pratique n'en est pas toujours facile pour l'ame vertueuse qui agit par les principes de Religion; le sera-t-elle davantage pour celui qui a repoussé le frein de la Religion? Quelle caution vous donnera-t-il de sa vertu, lui foible au moins comme vous, lui qui n'a pas des motifs aussi forts que vous? A quels devoirs se croira-t-il obligé envers les hommes, s'il n'en croit point avoir à remplir envers Dieu, sous le prétexte, répond-il, que Dieu est trop grand pour avoir daigné lui en prescrire,

ou pour prendre quelqu'intérêt à ce qui se passe parmi nous? Avec une telle doctrine, que devient la société elle-même? Plus de providence, plus d'espérances pour la vertu, plus de frein contre le crime heureux. Pag. 181-185. On opposera l'exemple de quelques Incrédules qui valoient mieux que leurs systèmes. On les compte; mais le plus grand nombre, mais la multitude! Que, dans quelques hommes, la voix de la nature se montre par momens plus forte que celle de l'impiété; la Religion seule peut prescrire toutes les vertus, les animer toutes, les soutenir et les rendre aussi constantes dans leur durée que pures dans leurs motifs. Pag. 185-186.

Seconde Partie. — Foiblesse réelle de l'incrédulité. Comment a-t-elle réussi à se propager? Par trois moyens: L'ignorance, en fait de religion, a facilement adopté le langage de l'incrédulité; la mauvaise foi en est le fonds ordinaire; la frivolité la fait goûter aisément.

1.° L'ignorance. On ne lit que les ouvrages où l'incrédulité attaque la Re-

ligion; on ne lit pas ceux où elle est défendue. D'après de tels oracles, vous prononcez hardiment contre la Religion; vous, jeune homme, habile seulement à répéter les plaisanteries, les blasphêmes que vous avez entendus; et depuis quand? pag. 186-195; vous que la fureur de dogmatiser égare sur toutes sortes de lectures, et qui avez fini par perdre la foi dans ce labyrinthe de questions et de doutes où votre esprit s'embarrasse. Pag. 195-197. Si nous vous interdisons ces lectures, dans la seule vue de vous défendre contre les écueils dont elles abondent, vous vous récriez qu'on veut enchaîner votre raison; qu'une soumission humble n'est faite que pour le Peuple. Mais sur quoi est fondée, dans la plupart des Incrédules, leur résistance à la foi du simple Peuple? Pag. 197-200.

2.° La mauvaise Foi. Parce que la Religion a des mystères, on veut faire croire qu'elle n'a que des ténèbres; comme si elle n'avoit pas aussi un côté lumineux. Pag. 200-207. On l'accuse elle-

même des fautes de ses Ministres; comme si la certitude du Christianisme devoit dépendre de la peccabilité du Chrétien; et que la cause de Dieu dût être confondue avec la cause de l'homme. Pag. 207-208. A quoi donc se réduisent les objections surannées que l'on se permet de faire contre une Religion éprouvée depuis tant de siécles, et sortie victorieuse du creuset où les persécuteurs et les sophistes n'ont pas cessé de la mettre? Pag. 208-210.

3.° La frivolité. On la combat non sérieusement, mais par des plaisanteries. Quelle est donc la légèreté de notre siécle, s'il ne faut que de si méprisables moyens pour le pervertir? Est-ce ainsi que la Religion de Jésus-Christ s'est avancée dans l'Univers? Est-ce avec ce ton que vous voudriez que l'on vous répondît dans un intérêt grave et qui vous seroit personnel? Pag. 210-216.

De quel effrayant avenir la conjuration ourdie contre le Christianisme, ne menace-t-il pas notre patrie? Pag. 216-219. Prière à Dieu, par la paraphrase

du Pseaume 73, *Ut quid, Deus, repulisti in finem?* Pag. 219 jusqu'à la fin.

Fin de l'Analyse des Sermons composant l'Avent et le Carême.

FAUTE A CORRIGER.

Pag. 123, lig. 3. ce jour; lis. ce *joug*.

FIN DU HUITIEME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

SERMONS

Contenus dans ce huitième et dernier Volume.

Sermon pour le Vendredi Saint. Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Page 1

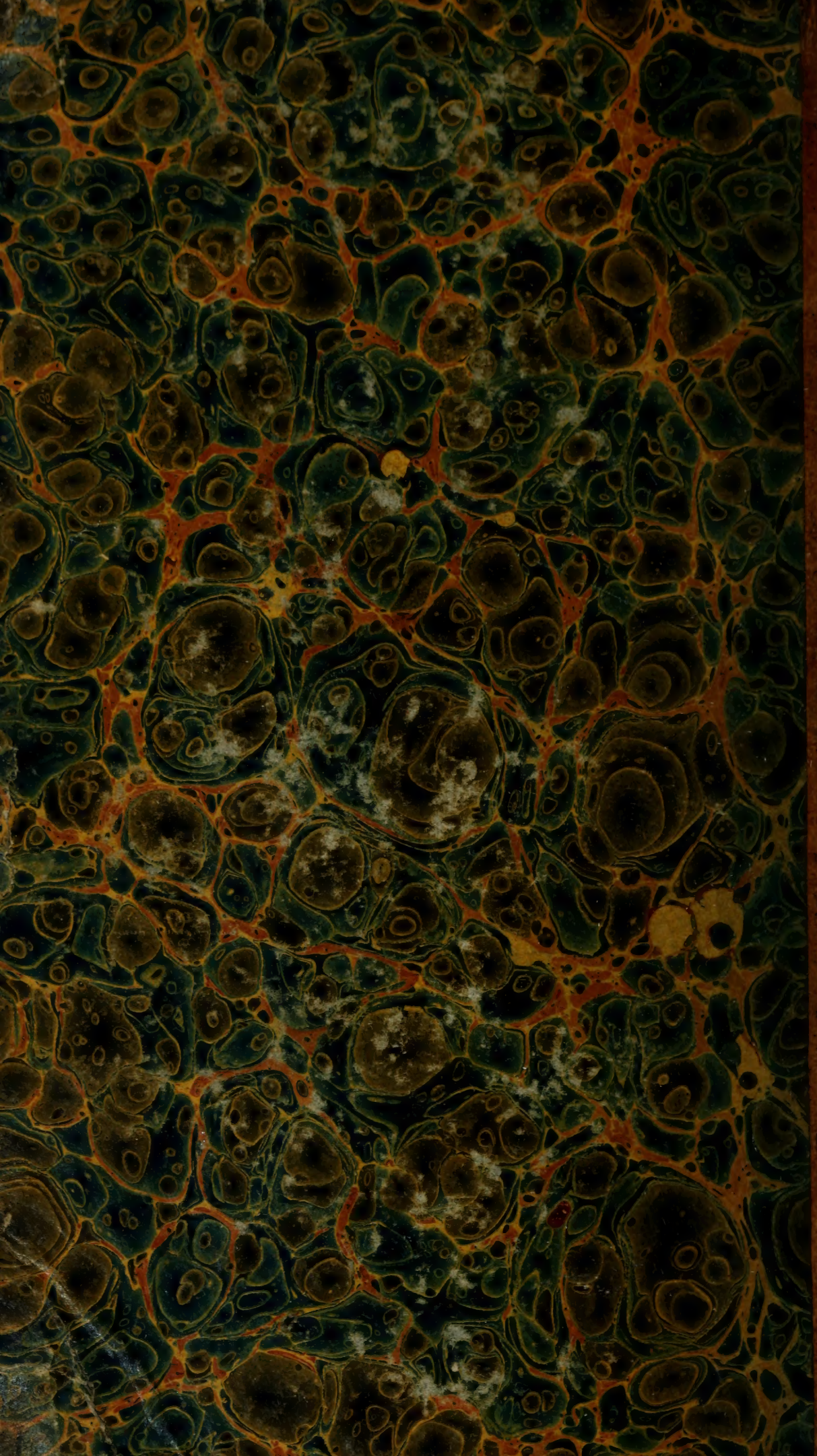
Sermon pour le jour de Pâque. Sur la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 77

Sermon pour le Dimanche de Quasimodo. Sur l'Incrédulité. 143

SERMONS DÉTACHÉS.

Sermon prononcé à Saint-Cyr, pour l'année séculaire de l'établissement de cette Maison 223

Sermon pour la Profession de Madame de Cambis. Sur la Vie religieuse. Page 299

Sermon pour l'établissement de la Cure du Port de Marly. Sur le Ministère religieux. 373

Exhortation aux Petits Savoyards. 427